HISTOIRE DE L'AME.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AME,

Traduite de l'Anglois de M. CHARP,

*Par feu M. H** de l'Académie des Sciences, &c.*

Participem lethi quoque convenit esse.



A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME, Libraire.

M. DCC. XLV.



A

MONSIEUR

DE MAUPERTUIS.

MONSIEUR,

Les ſeules lumieres de la Philoſophie m'ont éclairé ſur la nature & les propriétés de l'Ame. Je ne ſçai ſi cette voie, toute ſimple qu'elle eſt,

m'aura réussi, & je suis seulement sûr d'avoir trouvé le Philosophe le plus capable d'en juger. Je vous prie, MONSIEUR, *d'agréer un hommage dû à la célébrité de votre nom: vous seriez doublement ingrat de ne pas favoriser tout ce qui traite d'un Etre qui réunit en vous toutes les qualités du cœur & de l'esprit, & un Ami qui vous offre son Ouvrage.*



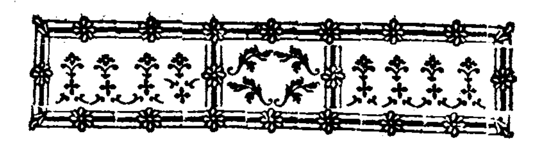
TABLE
DES CHAPITRES.

DES CHAPITRES.

ERRATA.

PAGE 1. lig. 13. le nom d'*Ame*, *effacez* le reste de la phrase.
Pag. 57. l. 15. Avec assez de raison, *effacez* ces quatre mots.
Pag. 59. l. 17. Egalement ... & vraie, *effacez cela.*
Ibid. l. 18. encore, *effacez ce mot.*
Pag. 96. l. 7. comme on l'a déja vu, *effacez cela.*
Pag. 138. Chap. XIII. *lisez* Chap. XI.
Pag. 150. l. 18. Et à plus forte raison, &c. *lisez* Et Spinosa a encore moins de raison.
Pag. 160. Chap. XIV. *lisez* Chap. XII.
Pag. 277. §. IV. *lisez* §. V.
Pag. 284. §. V. *lisez* §. VI.
Pag. 288. Chap. XV. *lisez* Chap. XIII.
Pag. 318. Chap. XVI. *lisez* Chap. XIV.
Pag. 344. Chap. XVII. *lisez* Chap. XV.

HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE DE L'AME.

CHAPITRE I.

Expoſition de l'Ouvrage.

CE n'eſt ni Ariſtote, ni Platon, ni Deſcartes, ni Mallebranche, qui vous apprendront ce que c'eſt que votre Ame. En vain vous vous tourmentez pour connoître ſa nature, n'en déplaiſe à votre vanité & à votre indocilité, il faut que vous vous ſoumettiez à l'ignorance & à la foi.

L'essence de l'Ame de l'homme & des animaux est, & sera toujours aussi inconnu, que l'essence de la matiere & des corps. Je dis plus ; l'Ame dégagée du corps par abstraction, ressemble à la matiere considérée sans aucunes formes, on ne peut la concevoir. L'ame & le corps ont été faits ensemble dans le même instant, & comme d'un seul coup de pinceau. Ils ont été jettés au même moule, dit un grand Théologien (1) qui a osé penser. Celui qui voudra connoître les propriétés de l'Ame, doit donc auparavant rechercher celles qui se manifestent clairement dans les corps, dont l'Ame est le principe actif.

Cette réfléxion me conduit naturellement à penser qu'il n'est point

(1) TERTULIEN *de resurrect.*

de plus sûrs guides que les ſens. Voilà mes Philoſophes. Quelque mal qu'on en diſe, eux ſeuls peuvent éclairer la raiſon dans la recherche de la vérité ; c'eſt à eux ſeuls qu'il faudra toujours revenir, quand on voudra ſérieuſement la connoître.

Voyons donc avec autant de bonne foi, que d'impartialité, ce que nos ſens peuvent découvrir dans la matiere, dans la ſubſtance des corps, & ſur-tout des corps organiſés ; mais n'y voyons que ce qui y eſt, & n'imaginons rien. La matiere eſt par elle-même un principe paſſif, elle n'a qu'une force d'*inertie* : c'eſt pourquoi toutes les fois qu'on la verra ſe mouvoir, on pourra conclure que ſon mouvement vient d'un autre principe qu'un bon eſ-

prit ne confondra jamais avec celui qui le contient, je veux dire avec la matiere ou la ſubſtance des corps, parce que l'idée de l'un, & l'idée de l'autre, forment deux idées intellectuelles, auſſi différentes que l'actif & le paſſif. Si donc il eſt dans les corps un principe moteur, & qu'il ſoit prouvé que ce même principe qui fait battre le cœur, faſſe auſſi ſentir les nerfs & penſer le cerveau, ne s'enſuivra-t-il pas clairement que c'eſt à ce principe qu'on donne le nom d'*Ame*, & que par conſéquent l'Ame n'eſt ni matiere, ni corps. Il eſt démontré que le corps humain n'eſt dans ſa premiere origine qu'un *ver*, dont toutes les métamorphoſes n'ont rien de plus ſurprenant que celles de tout autre in-

ſecte. Pourquoi ne ſeroit-il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment *ſenſible* & *actif*, qui fait ramper ce *ver* avec orgueil ſur la ſurface de la terre? La vérité n'eſt-elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aſpire? ou n'en ſerions-nous ſi avides, & pour ainſi dire, ſi amoureux, que pour n'embraſſer qu'une nuë, au lieu de la Déeſſe, comme les Poëtes l'ont fait d'Ixion.

CHAPITRE II.

De la Matiere.

TOUS les Philoſophes qui ont attentivement examiné la nature de la matiere, conſidérée en elle-même

indépendamment de toutes les formes qui constituent les corps, ont découvert dans cette substance diverses propriétés, qui découlent d'une essence absolument inconnue. Telles sont, 1°. la puissance de recevoir différentes formes, qui se produisent dans la matiere même, & par lesquelles la matiere peut acquérir la force motrice & la faculté de sentir; 2°. l'étendue actuelle, qu'ils ont bien reconnue pour un attribut, mais non pour l'essence de la matiere.

Il y en a cependant eu quelques-uns, & entr'autres Descartes, qui ont voulu réduire l'essence de la matiere à la simple étendue, & borner toutes les propriétés de la matiere à celles de l'étendue; mais ce

ſentiment a été rejetté par tous les autres Modernes, qui ont été plus attentifs à toutes les propriétés de cette ſubſtance ; en ſorte que la puiſſance d'acquerir la force motrice, & la faculté de ſentir a été de tous tems conſidérée, de même que l'étendue, comme une propriété eſſentielle de la matiere.

Toutes les diverſes propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu démontrent un être dans lequel exiſtent ces mêmes propriétés, un être qui par conſéquent doit éxiſter par lui-même. Or on ne conçoit pas, ou plutôt il paroît impoſſible qu'un être qui éxiſte par lui-même puiſſe ni ſe créer ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes dont ſes propriétés eſſen-

tielles le rendent ſuſceptible, qui puiſſent ſe détruire & ſe reproduire tour-à-tour. Auſſi l'expérience nous force-t-elle d'avouer que rien ne ſe fait de rien.

Tous les Philoſophes qui n'ont point connu les lumieres de la foi, ont penſé que ce principe ſubſtantiel des corps a éxiſté & exiſtera toujours, & que les élemens de la matiére ont une ſolidité indeſtructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des Philoſophes Chrétiens reconnoiſſent auſſi qu'il éxiſte néceſſairement par lui-même, & qu'il n'eſt point de ſa nature d'avoir pu commencer ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un Auteur du ſiécle dernier qui profeſ-

ſoit (1) la Théologie à Paris, & dans notre Diſcours.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la Matiere.

QUOIQUE nous n'ayons aucune idée de l'eſſence de la matiere, nous ne pouvons refuſer notre conſentement aux propriétés que nos ſens y découvrent.

J'ouvre les yeux, & je ne vois autour de moi que matiere ou qu'étendue. L'étendue eſt donc une propriété qui convient toujours à toute matiere, qui ne peut convenir qu'à elle ſeule, & qui par conſéquent eſt coëſſentielle à ſon ſujet.

(1) GOUDIN *Philoſophia juxtà inconcuſſa tutiſſimaque Divi Thomæ Dogmata,* Lugd. 1678.

Cette propriété ſuppoſe dans la ſubſtance des corps, trois dimenſions, longueur, largeur & profondeur. En effet, ſi nous conſultons nos connoiſſances, qui viennent toutes des ſens, on ne peut concevoir la matiere ou la ſubſtance des corps, ſans l'idée d'un être à la fois, long, large & profond; parce que l'idée de ces trois dimenſions eſt néceſſairement liée à celle que nous avons de toute grandeur ou quantité.

Les Philoſophes qui ont le plus médité ſur la matiere, n'entendent pas par l'étendue de cette ſubſtance, une étendue ſolide, formée de parties diſtinctes, capable de réſiſtance. Rien n'eſt uni, rien n'eſt diviſé dans cette étendue: car pour diviſer il faut une force qui déſuniſſe; il

en faut une aussi pour unir les parties divisées. Or suivant ces Physiciens, la matiere n'a point de force actuellement active : parce que toute force ne peut venir que du mouvement, ou de quelque effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoissent dans la matiere dépouillée de toute forme par abstraction, qu'une force motrice en *puissance*.

Cette théorie est difficile à concevoir ; mais les principes posés, elle est rigoureusement vraie dans ses conséquences. Il en est de ces vérités, comme des vérités algébriques dont on connoît mieux la certitude, que l'esprit ne la conçoit.

L'étendue de la matiere n'est donc qu'une étendue métaphysique, qui

n'offre rien de ſenſible , ſuivant l'idée de ces mêmes Philoſophes. Ils penſent avec raiſon qu'il n'y a que l'étendue ſolide qui puiſſe frapper nos ſens.

Il nous paroît donc que l'étendue eſt un attribut eſſentiel à la matiére , un attribut qui fait partie de ſa forme métaphyſique ; mais nous ſommes fort éloignés de croire qu'une étendue ſolide conſtitue ſon eſſence.

Cependant avant Deſcartes , quelques Anciens avoient fait conſiſter l'eſſence de la matiere dans l'étendue ſolide. Mais cette opinion que les Cartéſiens ont tant fait valoir a été combattue victorieuſement dans tous les tems par des raiſons évidentes que nous expoſe-

rons dans la ſuite; car l'ordre veut que nous éxaminions auparavant à quoi ſe réduiſent les propriétés de l'étendue.

Chapitre IV.

Des propriétés mécaniques-paſſives de la matiere, dépendantes de l'étendue.

CE qu'on appelle forme en général conſiſte dans les divers états ou les differentes modifications dont la matiere eſt ſuſceptible. Ces modifications reçoivent l'être ou leur éxiſtence, de la matiere même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu'elle modifie. Elles conſtituent tous les différens

états de cette ſubſtance : c'eſt par elles qu'elle prend toutes les diverſes formes des corps, & qu'elle conſtitue ces corps mêmes.

Nous n'éxaminerons pas ici quelle peut être la nature de ce principe conſidéré ſéparément de ſon étendue & de toute autre forme. Il ſuffit d'avouer qu'elle eſt inconnue : ainſi il eſt inutile de rechercher ſi la matiere peut éxiſter dépouillée de toutes ces formes, ſans leſquelles nous ne pouvons la concevoir. Ceux qui aiment les diſputes frivoles peuvent ſur les pas des Scholaſtiques, pourſuivre toutes les queſtions qu'on peut faire à ce ſujet ; nous n'enſeignerons que ce qu'il faut préciſement ſçavoir de la doctrine de ces formes.

Il y en a de deux ſortes ; les unes actives, les autres paſſives. Je ne traite dans ce Chapitre que des dernieres. Elles ſont au nombre de quatre ; ſçavoir la grandeur, la figure, le repos & la ſituation. Ces formes ſont des états ſimples, des dépendances paſſives de la matiere, des modes qui ne peuvent jamais l'abandonner, ni en détruire la ſimplicité.

Les Anciens penſoient, non ſans raiſon, que ces formes mécaniques-paſſives de la matiere n'avoient pas d'autre ſource que l'étendue ; perſuadés qu'ils étoient que la matiere contient *potentiellement* toutes ces formes en ſoi, par cela ſeul que ce qui eſt étendu, qu'un être doué des dimenſions dont on a parlé,

peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure, ſituation, &c.

Voilà donc les formes mécaniques paſſives contenues en puiſſance dans l'étendue, dépendantes abſolument des trois dimenſions de la matiere, & de leur diverſe combinaiſon ; & c'eſt en ce ſens qu'on peut dire que la matiere conſidérée ſimplement dans ſon étendue n'eſt elle-même qu'un principe paſſif. Mais cette ſimple étendue qui la rend ſuſceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en recevoir aucune ſans ſa propre force motrice ; car c'eſt la matiere déja revêtue des formes au moyen deſquelles elle a reçu la puiſſance motrice, ou le mouvement actuel, qui ſe procure elle-même ſucceſſivement

ſivement toutes les différentes formes qu'elle reçoit : & ſuivant la même idée, ſi la matiere eſt la mere des formes, comme parle Ariſtote, elle ne l'eſt que par ſon mariage, ou ſon union avec la force motrice même.

Cela poſé : ſi la matiere eſt quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de ſa nature trop *inerte* ou de ſes formes méchaniques-paſſives dépendantes de l'étendue, mais d'une nouvelle forme qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle joue le plus grand rôle dans la nature ; c'eſt la forme active ou la puiſſance motrice ; la forme, je le répéte, par laquelle la matiere produit celles qu'elle reçoit.

Mais avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me soit permis d'obſerver en paſſant que la matiere conſidérée ſeulement comme un être paſſif, ne paroît mériter que le ſimple nom de matiere, auquel elle étoit autrefois reſtreinte; que la matiere en tant qu'abſolument inſéparable de l'étendue, de l'impénétrabilité, de la diviſibilité, & des autres formes mécaniques-paſſives, n'étoit pas réputée par les anciens la même choſe que ce que nous appellons aujourd'hui du nom de ſubſtance, & qu'enfin loin de confondre ces deux termes, comme font les modernes, ils prenoient la matiere ſimplement comme un attribut ou une partie de cette ſubſ-

tance constituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puissance motrice dont je vais parler.

CHAPITRE V.

De la puissance motrice de la matiere.

LEs anciens persuadés qu'il n'y avoit aucuns corps sans une force motrice, regardoient la substance des corps comme un composé de deux attributs primitifs : par l'un cette substance avoit la puissance de se mouvoir, & par l'autre celle d'être mue. En effet dans tout corps qui se meut, il n'est pas possible de ne pas concevoir ces deux attributs, c'est-à-dire, la chose qui se meut, & la même chose qui est mue.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matiere à la ſubſtance des corps en tant que ſuſceptible de mouvement: cette même matiere devenue capable de ſe mouvoir étoit enviſagée ſous le nom de principe actif donné alors à la même ſubſtance. Mais ces deux attributs paroiſſent ſi eſſentiellement dépendans l'un de l'autre, que Ciceron, (1) pour mieux exprimer cette union eſſentielle & primitive de la matiere & de ſon principe moteur, dit que l'un & l'autre ſe trouve l'un dans l'autre ; ce qui rend fort bien l'idée des anciens.

D'où l'on comprend que les modernes ne nous ont donné qu'une

(1) In utroque tandem utrumque. *Academ. quæſt. lib.* 1.

idée peu éxacte de la matiere, lorsqu'ils ont voulu par une confusion mal entendue donner ce nom à la substance des corps ; puisqu'encore une fois la matiere ou le principe passif de la substance des corps ne fait qu'une partie de cette substance. Ainsi il n'est pas surprenant qu'ils n'y ayent pas découvert la force motrice & la faculté de sentir.

On doit voir à présent, ce me semble, du premier coup d'œil, que s'il est un principe actif, il doit avoir dans l'essence inconnue de la matiere, une autre source que l'étendue ; ce qui confirme que la simple étendue ne donne pas une idée complette de toute l'essence, ou forme Métaphysique de la substance des corps, par cela seul qu'elle

exclut l'idée de toute activité dans la matiere. C'eſt pourquoi ſi nous démontrons ce principe moteur; ſi nous faiſons voir que la matiere, loin d'être auſſi indifférente qu'on le croit communément, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une ſubſtance active, auſſi bien que paſſive, quelle reſſource auront ceux qui ont fait conſiſter ſon eſſence dans l'étendue?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue & ſa force motrice, ne ſont que des puiſſances de la ſubſtance des corps; car de même que cette ſubſtance eſt ſuſceptible de mouvement ſans en avoir effectivement, elle a auſſi toujours, lors même qu'elle ne ſe meut pas, la faculté de ſe mouvoir.

Les anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agissoit dans la substance des corps, que lorsque cette substance étoit revêtue de certaines formes : ils ont aussi observé que les divers mouvemens qu'elle produit sont tous assujettis ou réglés par ces différentes formes. C'est pourquoi les formes au moyen desquelles la substance des corps pouvoit non-seulement se mouvoir, mais se mouvoit diversement, ont été nommées *formes matérielles*.

Il suffisoit à ces premiers maîtres de jetter les yeux sur tous les phénomenes de la nature, pour découvrir dans la substance des corps la force de se mouvoir elle-même. En effet ou cette substance se meut

elle-même, ou lorſqu'elle eſt en mouvement, c'eſt une autre ſubſtance qui le lui communique. Mais voit-on dans cette ſubſtance autre choſe qu'elle-même en action; & ſi quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelqu'autre cauſe que ce même genre de ſubſtance dont les parties agiſſent les unes ſur les autres?

Si donc on ſuppoſe un autre Agent, je demande quel il eſt, & qu'on me donne des preuves de ſon exiſtence; mais puiſqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'eſt pas même un *être de raiſon*.

Après cela il eſt clair que les anciens ont dû facilement reconnoître une force intrinſéque de mouve-

ment au dedans de la ſubſtance des corps ; puiſqu'enfin on ne peut ni prouver ni concevoir aucune autre ſubſtance qui agiſſe ſur elle.

Mais ces mêmes Auteurs ont en même-tems avoué, ou plutôt prouvé qu'il étoit impoſſible de comprendre comment ce myſtere de la nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'eſſence des corps. Ne connoiſſant pas l'Agent, quel moyen en effet de pouvoir connoître ſa maniere d'agir ! Et la difficulté ne demeureroit-elle pas la même, en admettant une autre ſubſtance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne pourroit pas même raiſonnablement reconnoître l'exiſtence.

Ce n'eſt pas auſſi ſans fonde-

ment qu'ils ont pensé que la subſtance des corps enviſagée ſans aucuncune forme, n'avoit aucune activité, mais qu'elle étoit *tout en puiſſance*. (1) Le corps humain, par exemple, privé de ſa forme propre, pourroit-il exécuter les mouvemens qui en dépendent? De même ſans l'ordre & l'arrangement de toutes les parties de l'univers, la matiere qui les compoſe pourroit-elle produire tous les divers phénomenes qui frappent nos ſens?

Mais les parties de cette ſubſſtance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes ſe les donner; ce ſont toujours d'autres parties de cette même ſubſtance déja revêtue de formes, qui les leur

(1) Totum in fieri.

procurent. Ainsi c'est de l'action de ces parties, pressées les unes par les autres, que naissent les formes par lesquelles la forme motrice des corps devient effectivement active.

C'est au froid & au chaud qu'on doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les Anciens, les formes productives des autres formes; parce qu'en effet, c'est par ces deux qualités actives générales que sont vraisemblablement produits tous les corps sublunaires.

Descartes génie fait pour se frayer de nouvelles routes & s'égarer, (parce que c'étoit un génie) a prétendu avec quelques autres Philosophes que Dieu est la seule cause efficiente du mouvement, & qu'il

l'imprime à chaque inſtant dans tous les corps. Mais ce ſentiment n'eſt qu'une hypothèſe qu'il a tâché d'ajuſter aux lumieres de la foi, & alors ce n'eſt plus parler en Philoſophe, ni à des Philoſophes, ſurtout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

Les Scholaſtiques chrétiens des derniers ſiécles ont bien ſenti l'importance de cette ſimple réfléxion: c'eſt pourquoi ils ſe ſont ſagement bornés aux ſeules lumieres purement Philoſophiques ſur le mouvement de la matiere, quoiqu'ils euſſent pû faire voir que Dieu même a dit qu'il avoit « empreint d'un » principe actif les élemens de la » matiere. » *Geneſ.* 1. *Iſaye* 66.

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les Professions les plus célébres, une substance de la doctrine de tous les autres : mais outre que cette doctrine a été exposée dans notre discours préliminaire, il est assez évident que la matiere contient cette force motrice qui l'anime, & qui est la cause immédiate de toutes les loix du mouvement.

CHAPITRE VI.

De la faculté sensitive de la matiere.

NOUS avons parlé de deux attributs essentiels de la matiere, desquels dépendent la plupart de ses

propriétés, ſçavoir l'étendue & la force motrice. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troiſiéme attribut; je veux dire la faculté de ſentir que les Philoſophes (1) de tous les ſiécles ont reconnue dans cette même ſubſtance. Je dis tous les Philoſophes, quoique je n'ignore pas tous les efforts qu'ont vainement faits les Cartéſiens pour l'en dépouiller. Mais pour écarter des difficultés inſurmontables, ils ſe ſont jettés dans un labyrinthe dont ils ont cru ſortir par cet abſurde ſyſtême " que les bêtes ſont de pures machines.

Une opinion ſi riſible n'a ja-

(1) Voyez la Thèſe que M. Leibnitz fit ſoutenir à ce ſujet au Prince Eugene, & *l'origine ancienne de la Phyſique moderne*, par le P. Regnault.

mais eu d'accès chez les Philoſophes que comme un badinage d'eſprit, ou un amuſement Philoſophique. C'eſt pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la réfuter. L'expérience ne nous prouve pas moins la faculté de ſentir dans les bêtes, que dans les hommes : car hors moi qui ſuis fort aſſuré que je ſens, je n'ai d'autre preuve du ſentiment des autres hommes que par les ſignes qu'ils m'en donnent. Le langage de convention, je veux dire, la parole, n'eſt pas le ſigne qui l'exprime le mieux : il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeſte avec plus de certitude ; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les careſſes, la fuite, les

ſoupirs, le chant, & en un mot toutes les expreſſions de la douleur, de la triſteſſe, de l'averſion, de la crainte, de l'audace, de la ſoumiſſion, de la colere, du plaiſir, de la joie, de la tendreſſe, &c. Un langage auſſi énergique a bien plus d'empire ſur nous, bien plus de force pour nous convaincre, que tous les Sophiſmes de Deſcartes pour nous perſuader.

Peut-être les Cartéſiens, ne pouvant ſe refuſer à leur propre ſentiment intérieur, ſe croient-ils mieux fondés à reconnoître la même faculté de ſentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux; parce que ceux-ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine. Mais ces Philoſophes s'en

tenant

tenant ainsi à l'écorce des choses auroient bien peu examiné la parfaite ressemblance qui frappe les connoisseurs entre l'homme & la bête : car il n'est ici question que de la similitude des organes des sens, lesquels, à quelques modifications près, sont absolument les mêmes, & accusent évidemment les mêmes usages.

Si ce parallele n'a pas été saisi par Descartes, ni par ses Sectateurs, il n'a pas échappé aux autres Philosophes, & sur-tout à ceux qui se sont curieusement appliqués à l'*Anatomie comparée.*

Il se présente une autre difficulté qui intéresse davantage notre amour propre : c'est l'impossibilité où nous sommes encore de concevoir cette

propriété comme une dépendance ou un attribut de la matiere. Mais qu'on fasse attention que cette substance ne nous laisse appercevoir que des choses ineffables. Comprend-on mieux comment l'étendue découle de son essence? comment elle peut être mue par une force primitive dont l'action s'éxerce sans contact, & mille autres merveilles qui se dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoyans, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, suivant l'idée d'un illustre Moderne. (1)

S'il étoit permis d'employer des fictions poëtiques dans un ouvrage de ce genre, on pourroit dire que

(1) Leibnitz.

les Dieux ſeuls peuvent lever ce rideau, comme Venus fit devant Enée. (1)

Mais ne pourroit-on pas ſuppoſer, comme ont fait quelques-uns, que le ſentiment qui ſe remarque dans les corps animés appartiendroit à un être diſtinct de la matiere de ces corps, à une ſubſtance d'une différente nature, & qui ſe trouveroit unie avec eux ? Les lumieres de la raiſon nous permettent-elles de bonne foi d'admettre de telles conjectures ? Nous ne connoiſſons dans les corps que de la matiere, & nous n'obſervons la fa-

(1) Apice, namque omnem quæ nunc obducta tuenti,
Mortales hebetat viſus tibi, & humida circum
Caligat, nubem eripiam. *Virg. Æneid.* l. 5.

culté de ſentir que dans ces corps : ſur quel fondement donc établir un être idéal déſavoué par toutes nos connoiſſances ?

Il faut cependant convenir avec la même franchiſe, que nous ignorons ſi la matiere a en ſoi la faculté immédiate de ſentir ou ſeulement la puïſſance de l'acquerir par les modifications ou par les formes dont elle eſt ſuſceptible ; car il eſt vrai que cette faculté ne ſe montre que dans les corps organiſés.

Voilà donc encore une nouvelle faculté qui ne réſideroit auſſi qu'en puiſſance dans la matiere, ainſi que toutes les autres dont on a fait mention ; & telle a été encore la façon de penſer des anciens, dont la Philoſo-

phie pleine de vues & de pénétration méritoit d'être élevée ſur les débris de celle des modernes. Ces derniers ont beau dédaigner des ſources trop éloignées d'eux : l'ancienne Philoſophie prévaudra toujours devant ceux qui ſont dignes de la juger ; parce qu'elle forme (du moins par rapport au ſujet que je traite) un ſyſtême ſolide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la Phyſique moderne.

CHAPITRE VII.

Des formes ſubſtantielles.

NOUS avons vu que la matiere eſt mobile, qu'elle a la puiſſance de ſe

mouvoir par elle-même ; qu'elle eſt ſuſceptible de ſenſation & de ſentiment. Mais il ne paroît pas, du moins ſi l'on s'en rapporte à l'expérience, ce grand maître des Philoſophes, que ces propriétés puiſſent être miſes en exercice, avant que cette ſubſtance ſoit, pour ainſi dire, habillée de quelques formes qui lui donnent la faculté de ſe mouvoir & de ſentir. C'eſt pourquoi les Anciens regardoient ces formes comme faiſant partie de la réalité des corps; & de-là vient qu'ils les ont nommées *formes ſubſtantielles*. (1) En effet, la matiere conſidérée par abſtraction, ou ſéparément de toute forme, eſt un être incomplet, ſuivant le langage des Ecoles, un

(1) Goud. T. II. p. 94. 98.

être qui n'éxiste point dans cet état, & sur lequel du moins les sens ni la raison n'ont aucune prise. Ce sont donc véritablement les formes qui le rendent sensible, & pour ainsi dire, le réalisent. Ainsi, quoique, rigoureusement parlant, elles ne soient point des substances, mais de simples modifications, on a été fondé à leur donner le nom de formes substantielles, parce qu'elles perfectionnent la substance des corps, & en font en quelque sorte partie.

D'ailleurs pourvu que les idées soient clairement exposées, nous dédaignons de réformer des mots consacrés par l'usage, & qui ne peuvent induire en erreur, lorsqu'ils sont définis, & bien entendus.

Les Anciens n'avoient donné le nom de formes ſubſtantielles, qu'aux modifications qui conſtituent eſſentiellement les corps, & qui leur donnent à chacun ces caracteres déciſifs qui les diſtinguent l'un de l'autre. Ils nommoient ſeulement formes *accidentelles*, les modifications qui viennent par accident, & dont la deſtruction n'entraîne pas néceſſairement celle des formes qui conſtituent la nature des corps, comme le mouvement local du corps humain, qui peut ceſſer, ſans altérer l'intégrité de ſon organiſation.

Les formes ſubſtantielles ont été diviſées en ſimples & en compoſées. Les formes ſimples ſont celles qui modifient les parties de la matiere, telles que la grandeur, la figure, le

mouvement, le repos & la ſituation ; & ces parties de la matiere revêtues de ces formes, ſont ce qu'on appelle *corps ſimples* ou *élemens*. Les formes composées conſiſtent dans l'aſſemblage des corps ſimples, unis & arrangés dans l'ordre, & la quantité néceſſaire pour conſtruire ou former les différens mixtes.

Les mêmes Philoſophes de l'antiquité ont auſſi en quelque ſorte diſtingué deux ſortes de formes ſubſtantielles dans les corps vivans ; ſçavoir celles qui conſtituent les parties organiques de ces corps, & celles qui ſont regardées comme étant leur principe de vie. C'eſt à ces dernieres qu'ils ont donné le nom d'Ame. Ils en ont fait trois ſortes ; l'Ame végétative qui appartient aux

plantes ; l'Ame ſenſitive, commune à l'homme & à la bête ; mais parce que celle de l'homme ſemble avoir un plus vaſte empire, des fonctions plus étendues, des vues plus grandes, ils l'ont appellée *Ame raiſonnable*. Diſons un mot de l'Ame végétative. Mais auparavant, qu'il me ſoit permis de répondre à une objection que m'a faite un habile homme.
„ Vous n'admettez, dit-il, dans les
„ animaux, pour principe de ſenti-
„ ment aucune ſubſtance qui ſoit
„ différente de la matiere : pourquoi
„ donc traiter d'abſurde le Cartéſia-
„ niſme, en ce qu'il ſuppoſe que les
„ animaux ſont de pures machines ?
„ & quelle ſi grande différence y a-
„ t-il entre ces deux opinions ? „ Je répons d'un ſeul mot : Deſcartes re-

fuse tout sentiment, toute faculté de sentir à ses machines, ou à la matiere dont il suppose que les animaux sont uniquement faits : & moi je prouve clairement, si je ne me trompe fort, que s'il est un être qui soit, pour ainsi dire, pétri de sentiment, c'est l'animal ; il semble avoir tout reçu en cette monnoie, qui (dans un autre sens) manque à tant d'hommes. Voilà la différence qu'il y a entre le célébre Moderne dont je viens de parler, & l'Auteur inconnu de cet ouvrage.



CHAPITRE VIII.

De l'Ame végétative.

NOUS avons dit qu'il falloit rappeller au froid & au chaud, les formes productives de toutes les formes des corps. Il va paroître un ample Commentaire de cette Doctrine des Anciens, par M. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toutes les recherches & toutes les expériences de la Physique Moderne, ingénieusement rassemblées dans un *Traité du Feu*, où l'*Ether* subtilement rallumé, joue le premier rôle dans la formation des corps. M. Lamy Médecin', n'a pas cru devoir ainsi borner l'empire de l'Ether; il ex-

plique la formation des Ames de tous les corps par cette même cause. L'Ether est un esprit infiniment subtil, une matiere très-déliée & toujours en mouvement, connue sous le nom de feu pur & céleste, parce que les Anciens en avoient mis la source dans le Soleil, d'où suivant eux, il est lancé dans tous les corps plus ou moins, selon leur nature & leur consistence; &
„ quoique de soi-même il ne brûle
„ pas, par les différens mouvemens
„ qu'il donne aux particules des au-
„ tres corps où il est renfermé, il
„ brûle & fait ressentir la chaleur.
„ Toutes les parties du monde ont
„ quelque portion de ce feu Elé-
„ mentaire, que plusieurs Anciens re-
„ gardent comme l'Ame du monde,

„ & dont Lamy prend leur ſyſtê-
„ me ſans ſeulement les nommer.
„ Le feu viſible a beaucoup de cet
„ Eſprit, l'air auſſi, l'eau beaucoup
„ moins, la terre très-peu. Entre
„ les mixtes, les mineraux en ont
„ moins, les plantes plus, & les ani-
„ maux beaucoup davantage. Ce
„ feu, ou cet eſprit eſt leur Ame,
„ qui s'augmente avec le corps par
„ le moyen des alimens qui en
„ contiennent, & dont il ſe ſépare
„ avec le chile, & devient enfin
„ capable de ſentiment, grace à un
„ certain mêlange d'humeurs, & à
„ cette ſtructure particuliere d'orga-
„ nes qui forment les corps animés:
„ car les animaux, les mineraux,
„ les plantes mêmes, & les os qui
„ font la baſe de nos corps n'ont pas

„ de ſentiment, quoiqu'ils ayent
„ chacun quelque portion de cet
„ Ether, parce qu'ils n'ont pas la
„ même organiſation. „

Les Anciens entendoient par l'Ame végétative la cauſe qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'accroiſſement de tous les corps vivans.

Les Modernes peu attentifs à l'idée que ces premiers Maîtres avoient de cette eſpece d'Ame, l'ont confondue avec l'organiſation même des végétaux & des animaux, tandis qu'elle eſt la cauſe qui conduit & dirige cette organiſation.

On ne peut en effet concevoir la formation des corps vivans, ſans une cauſe qui y préſide; ſans un principe qui régle & amene tout à

une fin déterminée, ſoit que ce principe conſiſte dans les loix générales par leſquelles (1) s'opére tout le mécaniſme des actions de ces corps, ſoit qu'il ſoit borné à des loix particulieres, originairement réſidentes ou incluſes dans le germe de ces corps mêmes, & par leſquelles s'éxécutent toutes ſes fonctions pendant leur accroiſſement & leur durée.

Les Philoſophes dont je parle, ne ſortoient pas des propriétés de la matiere pour établir ces principes. Cette ſubſtance à laquelle ils attribuent la faculté de ſe mouvoir elle-même, avoit auſſi le pouvoir de ſe diriger dans ſes mouvemens, l'un

(1) BOERH. Elem. Chem. p. 35. 36. *Abregé de ſa Théorie Chimique*, p. 6. 7.

ne pouvant ſubſiſter ſans l'autre ; puiſqu'on conçoit clairement que la même puiſſance doit être également & le principe de ces mouvemens, & le principe de cette détermination, qui ſont deux choſes abſolument individuelles & inſéparables. C'eſt pourquoi ils regardoient l'Ame végétative, comme une forme ſubſtantielle purement matérielle, malgré l'eſpece d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvue.

CHAPITRE IX.

De l'Ame ſenſitive des Animaux.

LE principe matériel ou la forme ſubſtantielle qui dans les ani-

maux ſent, diſcerne & connoît, a été généralement nommée par les Anciens, *Ame ſenſitive.* Ce principe doit être ſoigneuſement diſtingué du corps organique même des animaux & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'Ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce ſont cependant les organes mêmes de ces corps animés qui occaſionnent à cet être ſenſitif, les ſenſations dont il eſt affecté.

On a donné le nom de ſens aux organes, particulierement deſtinés à faire naître ces ſenſations dans l'Ame. Les Médecins les diviſent en ſens externes & en ſens internes; mais il ne s'agit ici que des premiers, qui ſont, comme tout le monde ſçait, au nombre de cinq; la vue,

l'ouïe, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend sur un grand nombre de sensations, qui toutes sont des sortes de toucher.

Ces organes agissent par l'entremise des nerfs, & d'une maniere qui coule au-dedans de leur imperceptible cavité, & qui est d'une si grande subtilité, qu'on lui a donné le nom d'esprit animal, si bien démontré ailleurs par une foule d'expériences & de solides raisonnemens, que je ne perdrai point de tems à en prouver ici l'éxistence.

Lorsque les organes des sens sont frappés par quelque objet, les nerfs qui entrent dans la structure de ces organes sont ébranlés, le mouvement des esprits modifié se transmet au cerveau jusqu'au *sensorium com-*

mune, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'endroit même, où l'Ame ſenſitive reçoit les ſenſations à la faveur de ce reflux d'eſprits, qui par leur mouvement agiſſent ſur elle.

Si l'impreſſion d'un corps ſur un nerf ſenſitif eſt forte & profonde, ſi elle le tend, le déchire, le brûle, ou le rompt, il en réſulte pour l'Ame une ſenſation qui n'eſt plus ſimple, mais douloureuſe : & réciproquement ſi l'organe eſt trop foiblement affecté, il ne ſe fait aucune ſenſation. Donc pour que les ſens faſſent leurs fonctions, il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe ſenſitif.

Il ne ſe fait donc aucune ſenſation, ſans quelque changement dans

l'organe qui lui eſt deſtiné, ou plutôt dans la ſeule ſurface du nerf de cet organe. Ce changement peut-il ſe faire pour l'*intromiſſion* du corps qui ſe fait ſentir? Non; les enveloppes dures des nerfs rendent la choſe évidemment impoſſible. Il n'eſt produit que par les diverſes propriétés des corps ſenſibles, & de-là naiſſent les différentes ſenſations.

Beaucoup d'expériences nous ont fait connoître que c'eſt effectivement dans le cerveau, que l'Ame eſt affectée des ſenſations propres à l'animal : car lorſque cette partie eſt conſidérablement bleſſée, l'animal n'a plus ni ſentiment, ni diſcernement, ni connoiſſance : toutes les parties qui ſont au-deſſus des plaies & des ligatures, conſervent

entr'elles & le cerveau le mouvement & le ſentiment, toujours perdu au-deſſous, entre la ligature & l'extrémité. La ſection, la corruption des nerfs & du cerveau, la compreſſion même de cette partie, &c. ont appris à Galien la même vérité. Ce ſçavant a donc parfaitement connu le ſiége de l'Ame, & la néceſſité abſolue des nerfs pour les ſenſations : il a ſçu 1°. que l'Ame ſent & n'eſt réellement affectée que dans le cerveau des ſentimens propres à l'animal. 2°. Qu'elle n'a de ſentiment & de connoiſſance, qu'autant qu'elle reçoit l'impreſſion actuelle des eſprits animaux.

Nous ne rapporterons point ici les opinions d'Ariſtote, de Chryſippe, de Platon, de Deſcartes, de

Vieussens, de Rosset, de Willis, de Lancisi, &c. Il en faudroit toujours revenir à Galien, comme à la vérité même. Hippocrate paroît aussi n'avoir pas ignoré où l'Ame fait sa résidence.

Cependant la plupart des Anciens Philosophes ayant à leur tête les Stoïciens, & parmi les Modernes Perrault, Stuart, & Tabor, ont pensé que l'Ame sentoit dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerfs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une sensibilité aussi universellement répanduë. L'expérience nous a même appris que lorsque quelque partie du corps est retranchée, l'Ame a des sensations, que cette partie qui n'est plus, semble encore lui donner.

L'ame ne ſent donc pas dans le lieu même où elle croit ſentir. Son erreur conſiſte dans la maniere dont elle ſent, & qui lui fait rapporter ſon propre ſentiment aux organes qui le lui occaſionnent, & l'avertiſſent en quelque ſorte de l'impreſſion qu'ils reçoivent eux-mêmes des cauſes extérieures. Cependant nous ne pouvons pas aſſurer que la ſubſtance de ces organes ne ſoit pas elle-même ſuſceptible de ſentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connues qu'à cette ſubſtance même, & non au tout, c'eſt-à-dire, à l'animal auquel elles ne ſont pas propres, & ne ſervent point.

Comme les doutes qu'on peut

avoir à ce ſujet, ne ſont fondés que ſur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'expérience, qui ſeule doit nous guider, nous apprend ſur les ſenſations que l'Ame reçoit dans les corps animés.

Beaucoup d'Auteurs mettent le ſiége de l'Ame preſque dans un ſeul point du cerveau, & dans un ſeul point du corps calleux, d'où comme de ſon trône, elle régit toutes les parties du corps.

L'être ſenſitif ainſi cantonné, reſerré dans des bornes auſſi étroites, ils le diſtinguent avec aſſez de raiſon 1°. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent ſeulement à lui fournir ſes ſenſations : 2°. des eſprits mêmes qui le touchent, le remuent, le péné-

tuent par la diverſe force de leur choc, & le font ſi diverſement ſentir.

Pour rendre leur idée plus ſenſible, ils comparent l'Ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet l'Ame eſt en quelque ſorte dans le corps, ce qu'eſt le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les reſſorts, les roues ne ſont que des inſtrumens, qui par leurs mouvemens concourent tous enſemble à la régularité de l'action du marteau ſur le timbre, qui attend, pour ainſi dire, cette action, & ne fait que la recevoir : car lorſque le marteau ne frappe pas le timbre, il eſt comme iſolé de tout le corps de la montre, & ne participe en rien à tous ſes mouvemens.

Telle eſt l'Ame pendant un ſom-

meil profond. Privée de toutes sensations, sans nulle connoissance de tout ce qui se passe au dehors & au dedans du corps qu'elle habite, elle semble attendre le réveil, pour recevoir en quelque sorte le coup de marteau donné par les esprits sur son timbre. Ce n'est en effet que pendant la veille qu'elle est affectée par diverses sensations qui lui font connoître la nature des impressions que les corps externes communiquent aux organes.

Que l'Ame n'occupe qu'un point du cerveau, ou qu'elle ait un siége plus étendu, cette comparaison est également ingénieuse & vraie. Il est encore certain qu'à en juger par la chaleur, l'humidité, l'âpreté, la douleur, &c. que tous les nerfs sentent

également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réunis pour former cette espece de rendez-vous de toutes les sensations. Cependant on verra que les nerfs ne se rassemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moëlle de l'épine.

Quoi qu'il en soit, les principes que nous avons posés une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoissances, même celles qui sont les plus habituelles, ou les plus familieres à l'Ame, ne résident en elle, qu'au moment même qu'elle en est affectée. *L'habituel* de ces connoissances ne consiste que dans les modifications permanentes du mouvement des esprits, qui les lui présentent, ou plutôt qui les lui pro-

curent très-fréquemment. D'où il ſuit que c'eſt dans la fréquente répétition des mêmes mouvemens que conſiſtent la mémoire, l'imagination, les inlinations, les paſſions, & toutes les autres facultés qui mettent de l'ordre dans les idées, qui le maintiennent & rendent les ſenſations plus ou moins fortes & étendues: & de-là viennent encore la pénétration, la conception, la juſteſſe, & la liaiſon des connoiſſances; & cela, ſelon le degré d'excellence ou la perfection des organes des différens animaux.



CHAPITRE X.

Des facultés du corps qui se rapportent à l'Ame sensitive.

LEs Philosophes ont rapporté à l'Ame sensitive toutes les facultés qui servent à lui exciter des sensations. Cependant il faut bien distinguer ces facultés qui sont purement mécaniques de celles qui appartiennent véritablement à l'être sensitif. C'est pourquoi nous allons les réduire à deux classes.

Les facultés du corps qui fournissent des sensations, sont celles qui dépendent des organes des sens, & uniquement du mouvement des esprits contenus dans les nerfs de

ces organes, & des modifications de ces mouvemens. Tels sont la diversité des mouvemens des esprits excités dans les nerfs des différens organes, & qui font naître les diverses sensations dépendantes de chacun d'eux, dans l'instant même qu'ils sont frappés ou affectés par des objets extérieurs. Nous rapporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvemens qui rappellent nécessairement les mêmes sensations que l'Ame avoit déja reçues par l'impression des objets sur les sens. Ces modifications tant de fois répétées forment la mémoire, l'imagination, les passions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires, & habituelles, qui ne vien-

nent pas de la même ſource : elles dépendent originairement des diverſes diſpoſitions organiques des corps animés, leſquelles forment les inclinations, les appétits, la pénétration, l'inſtinct & la conception.

La ſeconde claſſe renferme les facultés qui appartiennent en propre à l'être ſenſitif; comme les ſenſations, les perceptions, le diſcernement, les connoiſſances, &c.

§. I.

Des ſens.

La diverſité des ſenſations varie ſelon la nature des organes qui les tranſmettent à l'Ame. L'ouïe porte à l'Ame la ſenſation du bruit ou du ſon, la vue lui imprime les ſentimens

mens de lumiere & de couleurs, qui lui représentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux ; l'Ame reçoit de l'odorat toutes les ſenſations connues ſous le nom d'odeurs, les ſaveurs lui viennent à la faveur du goût : le toucher enfin, ce ſens univerſellement répandu par toute l'habitude du corps, lui fait naître les ſenſations de toutes les qualités appellées *tactiles*, telles que la chaleur, la froideur, la dureté, la molleſſe, le poli, l'âpre, la douleur & le plaiſir, qui dépendent des divers organes du tact ; parmi leſquels nous comptons les parties de la génération, dont le ſentiment vif pénétre & tranſporte l'Ame dans les plus doux & les plus heureux momens de notre exiſtence.

Puiſque le nerf optique & le nerf acouſtique font ſeuls, l'un voir les couleurs, l'autre entendre les ſons; puiſque les ſeuls nerfs moteurs portent à l'Ame l'idée des mouvemens, qu'on n'apperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. Il s'enſuit que chaque nerf eſt propre à faire naître différentes ſenſations, & qu'ainſi le *ſenſorium commune* a, pour ainſi dire, divers territoires, dont chacun a ſon nerf, reçoit & loge les idées apportées par ce tuyau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs mêmes la cauſe de la diverſité des ſenſations; car l'expanſion du nerf auditif reſſemble à la retine, & cependant il en réſulte des ſenſations bien oppoſées. Cette variété paroît clairement dépendre de

celle des organes placés avant les nerfs, desorte qu'un organe dioptique, par exemple, doit naturellement servir à la vision.

Non-seulement les divers sens excitent différentes sensations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte à l'Ame, selon les différentes manieres dont ils sont affectés par les corps externes. C'est pourquoi la sensation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons différens, & peut faire appercevoir à l'Ame l'éloignement & le lieu de la cause qui produit cette sensation. Les yeux peuvent de même en modifiant la lumiere, donner des sensations plus ou moins vives de la lumiere & des couleurs, & former par ces différentes mo-

difications, les idées d'étendue, de figure, d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire est exactement vrai des autres ſens.

§. II.

Mécaniſme des ſenſations.

Tâchons, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus ſubtil mécaniſme des ſenſations. Comme l'œil eſt le ſeul de tous les organes ſenſitifs, où ſe peigne & ſe repréſente viſiblement l'action des objets extérieurs, il peut ſeul nous aider à concevoir quelle ſorte de changement ces objets font éprouver aux nerfs qui en ſont frappés. Prenez un œil de bœuf, dépouillez-le adroitement de la ſclérotique & de la

choroïde;mettez où étoit la premiere de ces membranes, un papier dont la concavité s'ajuste parfaitement avec la convexité de l'œil. Presentez ensuite quelque corps que ce soit devant le trou de la pupille, vous verrez très-distinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infere en passant, que la vision n'a pas son siége dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi consiste la peinture des objets? dans un retracement proportionnellement diminutif des rayons lumineux qui partent de ces objets. Ce retracement forme une impression de la plus grande délicatesse, comme il est facile d'en juger par tous les rayons de la pleine Lune, qui concentrés dans le foyer

d'un miroir ardent, & refléchis sur le plus sensible thermométre, ne font aucunement monter la liqueur de cet instrument. Si lon considere de plus, qu'il y a autant de fibres dans cette expansion du nerf optique, que de points dans l'image de l'objet, que ces fibres sont infiniment tendres & molles, & ne forment guéres qu'une vraie pulpe, ou moëlle nerveuse, on concevra non-seulement que chaque fibrille ne se trouvera chargée que d'une très-petite portion des rayons; mais qu'à cause de son extrême délicatesse, elle n'en recevra qu'un changement simple, leger, foible, ou fort superficiel; & en conséquence de cela, les esprits animaux à peine excités, réflueront avec la plus gran-

de lenteur : à meſure qu'ils retourneront vers l'origine du nerf optique, leur mouvement ſe rallentira de plus en plus, & par conſéquent l'impreſſion de cette peinture ne pourra s'étendre, ſe propager le long de la corde optique, ſans s'affoiblir. Que penſez-vous à préſent de cette impreſſion portée juſqu'à l'Ame même? n'en doit-elle pas recevoir un effet ſi doux, qu'elle le ſent à peine?

De nouvelles expériences viennent encore à l'appui de cette théorie. Mettez l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout. Une ſi foible cauſe doit produire ſi peu de bruit, qu'il ſembleroit devoir s'étouffer ou ſe

perdre dans toute la longueur du bois. Il ſe perd en effet pour tous les autres, vous ſeul entendez un bruit ſourd preſqu'imperceptible. La même choſe ſe paſſe en petit dans le nerf optique, parce qu'il eſt infiniment moins ſolide. L'impreſſion une fois reçue par l'extrémité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élaſtique, doit néceſſairement ſe porter juſqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience ſi connue des billes de billard; or les nerfs ſont des tuyaux cylindriques, du moins chaque fibre ſenſible nerveuſe montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diamétre auſſi étroit ne peuvent

vraiſemblablement contenir qu'un ſeul globule à la file, qu'une ſuite ou rang d'eſprits animaux. Cela s'enſuit de l'extrême facilité qu'ont ces fluides à ſe mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvemens, de la préciſion, de la fidélité des traces, ou des idées qui en réſultent dans le cerveau : tous effets qui prouvent que le ſuc nerveux eſt compoſé d'élémens globuleux, qui nagent peut-être dans une matiere éthérée ; & qui feroient inexplicables, en ſuppoſant dans les nerfs, comme dans les autres vaiſſeaux, diverſes eſpéces de globules, dont le tourbillon changeroit l'homme le plus attentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du ressort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que soient les élémens, si l'on veut expliquer les phénomémes des sensations, il faut donc admettre 1°. l'éxistence & la circulation des esprits. 2°. Ces mêmes esprits qui mis en mouvement par l'action des corps externes, rétrogradent jusqu'à l'Ame. 3°. Un seul rang de globules sphériques, dans chaque fibre cylindrique, pour courir au moindre tact, pour galopper au moindre signal de la volonté. Cela posé, avec quelle vîtesse le premier globule poussé doit-il pousser le dernier & le jetter, pour ainsi dire, sur l'Ame, qui se réveille à ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, relativement

au mouvement qui lui a été imprimé. Ceci amene naturellement les Loix des Senſations : les voici.

§. III.

Loix des Senſations.

I. Loi. Plus un objet agit diſtinctement ſur le *ſenſorium*, plus l'idée qui en réſulte, eſt nette & diſtincte.

II. Loi. Plus il agit vivement ſur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée eſt claire.

III. Loi. La même clarté réſulte de l'impreſſion des objets ſouvent renouvellée.

IV. Loi. Plus l'action de l'objet eſt vive ; plus elle eſt différente de toute autre, ou extraordinaire,

plus l'idée est vive & frappante. On ne peut souvent la chasser par d'autres idées, comme Spinosa dit l'avoir éprouvé, lorsqu'il vit un de ces grands hommes du Bresil. C'est ainsi qu'un blanc & un noir qui se voyent pour la premiere fois, ne l'oublieront jamais, parce que l'Ame regarde long-tems un objet extraordinaire, y pense & s'en occupe sans cesse. L'esprit & les yeux passent légérement sur les choses qui se présentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frappe que le Botaniste. On voit par-là qu'il est dangerux de donner aux enfans des idées effrayantes, telle que la peur du Diable, du Loup, &c.

Ce n'est qu'en réfléchissant sur les notions simples, qu'on saisit les

idées compliquées : il faut que les premieres ſoient toutes repréſentées clairement à l'Ame, & qu'elle les conçoive diſtinctement l'une après l'autre ; c'eſt à-dire, qu'il faut choiſir un ſeul ſujet ſimple, qui agiſſe tout entier ſur le *ſenſorium*, & ne ſoit troublé par aucun autre objet, à l'exemple des Géometres, qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vue leur objet. C'eſt la premiere concluſion qu'on doit tirer de notre premiere Loi ; la ſeconde, eſt qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut comme les enfans & les écoliers : car on ne retient que des ſons, qu'un nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reſte,

ſuivant la troiſiéme Loi, des traces plus ſouvent marquées ſont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne ſont point en état de méditer, ne peuvent guéres apprendre que par le mauvais uſage dont j'ai parlé.

Enfin comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microſcope, ſoit bien éclairé, tandis que toutes les parties voiſines ſont dans l'obſcurité, de même pour entendre diſtinctement un bruit qui d'abord paroiſſoit confus, il ſuffit d'écouter attentivement; le ſon trouvant une oreille bien préparée, harmoniquement tendue, frappe le cerveau plus vivement. C'eſt par les mêmes moyens qu'un raiſonnement qui paroiſſoit fort obſcur, eſt enfin trouvé clair; cela s'enſuit de la II. Loi.

§. IV.

Que les Senſations ne ſont pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.

Quelque lumineuſes que ſoient nos ſenſations, elles ne nous éclairent jamais ſur la nature de l'objet actif, ni ſur celle de l'organe paſſif. La figure, le mouvement, la maſſe, la dureté, ſont bien des attributs des corps ſur leſquels nos ſens ont quelque priſe. Mais combien d'autres propriétés qui réſident dans les derniers élémens des corps, & qui ne ſont pas ſaiſies par nos organes, avec leſquels elles n'ont du rapport que d'une façon confuſe qui les exprime mal, ou point du tout ? Les cou-

leurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même personne, dont l'organe sensitif par conséquent ne retrace point à l'ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas aussi, selon les modifications de la lumiere? Elles ne peuvent donc être regardées comme des propriétés des corps. L'ame juge confusément des goûts qui ne lui manifestent pas même la figure des sels.

Je dis plus: on ne conçoit pas mieux les premieres qualités du corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c. ne sont déterminées que par nos organes. Avec d'autres sens, nous aurions des idées différentes des mê-

mes attributs, comme avec d'autres idées nous penſerions autrement que nous ne penſons de tout ce qu'on appelle ouvrage de génie, ou de ſentiment. Mais je reſerve à parler ailleurs de cette matiere.

Si tous les corps avoient le même mouvement, la même figure, la même denſité, quelque differens qu'ils fuſſent d'ailleurs entr'eux, il ſuit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un ſeul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même maniere l'organe ſenſitif.

Nos idées ne viennent donc pas de la connoiſſance des proprietés des corps, ni de ce en quoi conſiſte le changement qu'éprouvent nos organes. Elles ſe forment par ce changement ſeul. Suivant ſa nature, &

ſes dégrés, il s'éleve dans notre Ame des idées qui n'ont aucune liaiſon avec leurs cauſes occaſionnelles & efficientes , ni ſans doute avec la volonté, malgré laquelle elles ſe font place dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge ou blanche n'ont rien de commun avec le feu ou la flamme ; l'idée de cet élément eſt ſi étrangere à ces ſenſations, qu'un homme ſans aucune teinture de Phyſique ne la concevra jamais.

D'ailleurs les ſenſations changent avec les organes ; dans certaines jauniſſes , tout paroît jaune. Changez avec le doigt l'axe de la viſion, vous multiplierez les objets, vous en varierez à vôtre gré la ſituation & les attitudes. Les angelu-

tes, &c. font perdre l'ufage du tact. Le plus petit embarras dans le canal d'Euftachi fuffit pour rendre fourd. Les fleurs blanches ôtent tout le fentiment du vagin. Une taye fur la cornée, fuivant qu'elle répond plus ou moins au centre de la prunelle, fait voir diverfement les objets. La cataracte, la goutte ferene, &c. jettent dans l'aveuglement.

Les fenfations ne repréfentent donc point du tout les chofes, telles qu'elles font en elles-mêmes, puifqu'elles dépendent entierement des parties corporelles qui leur ouvrent le paffage.

Mais pour cela nous trompent-elles? non certes, quoi qu'on en dife; puifqu'elles nous ont été données plus pour la confervation de notre

machine, que pour acquérir des connoiſſances. La réfléxion de la lumiere produit une couleur jaune dans un œil plein de bile, l'Ame alors doit donc voir jaune. Le ſel & le ſucre impriment des mouvemens oppoſés aux papilles du goût; on aura donc en conſéquence des idées contraires, qui feront trouver l'un ſalé & l'autre doux. A dire vrai, les ſens ne nous trompent jamais, que lorſque nous jugeons avec trop de précipitation ſur leurs rapports : car autrement ce ſont des miniſtres fidéles; l'Ame peut compter qu'elle ſera sûrement avertie par eux des embûches qu'on lui tend; les ſens veillent ſans ceſſe, & ſont toujours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'Ame dépend

à son tour des organes qui la servent, si tous les sens sont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le *sensorium commune* de participer à une erreur aussi générale ?

§. V.

Raisons Anatomiques de la diversité des sensations.

Quand même tous les nerfs se ressembleroient, les sensations n'en seroient pas moins diverses : mais outre qu'il s'en faut beaucoup que cela soit vrai, si ce n'est les nerfs optiques & acoustiques, c'est que les nerfs sont réellement séparés dans le cerveau. 1°. L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le scalpel les démon-

tre, & ne peut plus les ſuivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 2°. On voit clairement ſans microſcope, que les principes nerveux ſont aſſez écartés; (cela ſe remarque ſur-tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui ſont à une très-grande diſtance l'un de l'autre :) & que les fibres nerveuſes ne ſuivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que je viens de nommer. 3°. L'extrême molleſſe de toutes ces fibres, fait qu'elles ſe confondent aiſément avec la moëlle : la 4e. & la 8e. paire peuvent ici ſervir d'exemple, 4°. Telle eſt la ſeule impénétrabilité des corps, que les premiers filamens de tant de différens nerfs ne peuvent ſe

réunir en un ſeul point. 5o. La diverſité des ſenſations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois; ces deux ſentimens diſtincts à l'occaſion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche à l'occaſion même d'un ſeul petit corps rond, qu'on fait rouler ſous un doigt ſur lequel le doigt voiſin eſt replié; tout prouve que chaque ſens a ſon petit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainſi le ſiége de l'Ame eſt composé d'autant de parties, qu'il y a de ſenſations diverſes qui y répondent. Or qui pourroit les nombrer? Et que de raiſons pour multiplier & modifier le ſentiment à l'infini? Le tiſſu des enveloppes

des nerfs, qui peut être plus ou moins solide, leur pulpe plus ou moins molle, leur situation plus ou moins lâche, leur diverse construction à l'une & à l'autre extrémité, &c.

Il s'ensuit de ce que nous avons dit jusqu'à présent, que chaque nerf différe l'un de l'autre à sa naissance, & en conséquence ne paroît porter à l'Ame qu'une sorte de sensations ou d'idées. En effet l'histoire Physiologique de tous les sens prouvent que chaque nerf a un sentiment relatif à sa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel se modifient les impressions externes. Si l'organe est dioptrique, il donne l'idée de la lumiere & des couleurs; s'il est acoustique, on entend, comme on l'a déja dit, &c.

§. VI.

De la petitesse des idées.

Ces impressions des corps extérieurs sont donc la vraie cause Physique de toutes nos idées ; mais que cette cause est extraordinairement petite ! Lorsqu'on regarde le Ciel au travers du plus petit trou, tout ce vaste hémisphere se peint au fond de l'œil, son image est beaucoup plus petite que le trou par où elle a passé. Que seroit-ce donc d'une étoile de la 6e. grandeur, ou de la 6e. partie d'un globule sanguin ? L'ame la voit cependant fort clairement avec un bon microscope. Quelle cause infiniment éxigue & par conséqnent quelle doit être

l'éxilité de nos ſenſations & de nos idées ? Et que cette éxilité de ſenſations & d'idées paroît néceſſaire par rapport à l'immenſité de la mémoire ! Où loger en effet tant de connoiſſances, ſans le peu de place qu'il leur faut, & ſans l'étendue de la moëlle du cerveau & des divers lieux qu'elles habitent.

§. VII.

Différens ſiéges de l'Ame.

Pour fixer ou marquer avec préciſion quels ſont ces divers territoires de nos idées, il faut encore recourir à l'Anatomie, ſans laquelle on ne connoît rien du corps, & avec laquelle ſeule on peut lever la plûpart des voiles qui dérobent l'Ame

à la curiosité de nos regards & de nos recherches.

Chaque nerf prend son origine de l'endroit où finit la derniere artériole de la substance corticale du cerveau ; cette origine est donc, où commence visiblement le filament médullaire qui part de ce fin tuyau, qu'on en voit naître & sortir sans microscope. Tel est réellement le lieu d'où la plûpart des nerfs semblent tirer leur origine, où ils se réunissent, & où l'être sensitif paroît réfugié. Les sensations & les mouvemens animaux peuvent-ils être raisonnablement placés dans l'artére ? Ce tuyau est privé de sentiment par lui-même, & il n'est changé par aucun effort de la volonté. Les sensations ne sont point

aussi dans le nerf au-dessous de sa continuité avec la moëlle : les plaies & autres observarions nous le persuadent. Les mouvemens à leur tour n'ont point leur siége au-dessous de la continuité du nerf avec l'artere, puisque tout nerf se meut au gré de la volonté. Voilà donc le *sensorium* bien établi dans la moëlle, & cela jusqu'à l'origine même artérielle de cette substance médullaire. D'où il suit encore une fois que le siége de l'Ame a plus d'étendue qu'on ne s'imagine ; encore ses limites seroient-elles peut-être trop bornées dans un homme, sur tout très-sçavant, sans l'immense petitesse ou éxilité des idées dont nous avons parlé.

§ VIII.

De l'étendue de l'Ame.

Si le siége de l'Ame a une certaine étendue, si elle sent en divers lieux du cerveau, ou ce qui revient au même, si elle y a véritablement différens siéges, il faut nécessairement qu'elle ne soit pas elle-même inétendue, comme le prétend Descartes; car dans son systême, l'Ame ne pourroit agir sur le corps, & il seroit aussi impossible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux substances, que cela est facile à ceux qui pensent qu'il n'est pas possible de concevoir aucune être sans étendue. En effet, le corps & l'Ame sont deux natures

entiérement opposées, selon Descartes; le corps n'est capable que de mouvement, l'Ame que de connoissance; donc il est impossible que l'Ame agisse sur le corps, ni le corps sur l'Ame. Que le corps se meuve, l'ame qui n'est point sujette aux mouvemens, n'en ressentira aucune atteinte. Que l'Ame pense, le corps n'en ressentira rien, puisqu'il n'obéit qu'au mouvement.

N'est-ce pas dire avec Lucrece que l'Ame n'étant pas matérielle, ne peut agir sur le corps, ou qu'elle l'est effectivement, puisqu'elle le touche & le remue de tant de façons? Ce qui ne peut convenir qu'à un corps (1).

(1) Tangere nec tangi, nisi corpus, nulla potest res.

Si petite & si imperceptible qu'on suppose l'étendue de l'Ame, malgré les phénomenes qui semblent prouver le contraire, & qui démontreroient plutôt (1) plusieurs Ames, qu'une Ame sans étendue, il faut toujours qu'elle en ait une, quelle qu'elle soit, puisqu'elle touche immédiatement cette autre étendue énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde seroit touché par toute la surface du plus petit grain de sable qui seroit placé sur son sommet ? L'étendue de l'Ame forme donc en quelque sorte le

(1) Quelques anciens Philosophes les ont admises, pour expliquer les différentes contradictions dans lesquelles l'Ame se surprend elle-même, telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui seroit bien fâchée de voir ressusciter son mari.

corps de cet être ſenſible & actif; & à cauſe de l'intimité de ſa liaiſon, qui eſt telle qu'on croiroit que les deux ſubſtances ſont individuellement attachées & jointes enſemble, & ne font qu'un ſeul tout, Ariſtote (1) dit, comme on l'a déja vu, « qu'il n'y » a point d'Ame ſans corps, & que » l'Ame n'eſt point un corps.» A dire vrai, quoique l'Ame agiſſe ſur le corps & ſe détermine ſans doute par une activité qui lui eſt propre, cependant je ne ſçais ſi elle eſt jamais active, avant que d'avoir été paſſive; car il ſemble que l'Ame pour agir, ait beſoin de recevoir les impreſſions des eſprits modifiés par les facultés corporelles. C'eſt ce qui

(1) *De Anima text.* 26. *c.* 2. Voyez mon Diſcours.

a peut-être fait dire à Hippocrate ;
» que l'Ame dépend tellement du
» tempérament & de la disposition
» des organes, qu'elle se perfection-
» ne & s'embellit avec eux.

Vous voyez que pour expliquer l'union de l'Ame au corps, il n'est pas besoin de tant se mettre l'esprit à la torture, que l'ont fait ces grands génies, Aristote, Platon, Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Staahl, & qu'il suffit d'aller rondement son droit chemin, & de ne pas regarder derriere ou de côté, lorsque la vérité est devant soi. Mais il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne se baisseroient seulement pas pour ramasser la vérité, s'ils la rencontroient où ils ne veulent pas qu'elle soit.

Vous concevez enfin qu'après

tout ce qui a été dit ſur la diverſe origine des nerfs & les différens ſiéges de l'Ame, il ſe peut bien faire qu'il y ait quelque choſe de vrai dans toutes les opinions des Auteurs à ce ſujet, quelqu'oppoſées qu'elles paroiſſent: & puiſque les maladies du cerveau, ſelon l'endroit qu'elles attaquent, ſuppriment tantôt un ſens, tantôt un autre, ceux qui mettent le ſiége de l'Ame dans les *nates* ou les *teſtes*, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le *centre ovale*, dans le *corps calleux*, ou même dans la *glande pinéale*? Nous pourrons donc appliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit (1) de tout le

(1) . . . . Totos diffuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
Virg. Æneid. l. 6.

corps, où il prétend avec les Stoïciens que l'Ame est répandue.

En effet où est votre Ame, lorsque votre odorat lui communique des odeurs qui lui plaisent, ou la chagrinent, si ce n'est dans ces couches d'où les nerfs olfactifs tirent leur origine? Où est-elle, lorsqu'elle apperçoit avec plaisir un beau ciel, une belle perspective, si elle n'est dans les couches optiques? Pour entendre, il faut qu'elle soit placée à la naissance du nerf auditif, &c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'Ame, pour en donner une idée sensible, se trouve en plusieurs endroits du cerveau, puisqu'il est réellement frappé à plusieurs portes. Mais je ne prétens pas dire pour cela qu'il y ait

plusieurs Ames; une seule suffit sans doute avec l'étendue de ce siége médullaire que nous avons été forcés par l'expérience, de lui accorder; elle suffit, dis-je, pour agir, sentir, & penser, autant qu'il lui est permis par les organes.

§. IX.

Que l'être sensitif est par conséquent matériel.

Mais quels doutes s'élevent dans mon Ame, & que notre entendement est foible & borné! Mon Ame montre constamment, non la pensée, qui lui est accidentelle, quoi qu'en disent les Cartésiens, mais de l'activité & de la sensibilité. Voilà deux propriétés incontestables reconnues par tous les Philo-

ſophes qui ne ſe ſont point laiſſés aveugler par l'eſprit ſyſtématique, le plus dangereux des eſprits. Or, dit-on, toutes propriétés ſuppoſent un ſujet qui en ſoit la baze, qui éxiſte par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes propriétés. Donc, conclue-t-on, l'Ame eſt un être ſéparé du corps, une eſpéce de *monade ſpirituelle*, une *forme ſubſiſtante*, comme parlent les adroits & prudens Scholaſtiques; c'eſt-à-dire, une ſubſtance dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raiſonner ſans doute; mais le ſujet de ces propriétés, pourquoi voulez-vous que je l'imagine d'une nature abſolument diſtincte du corps? tandis que je vois clairement que c'eſt l'organiſation

même de la moëlle aux premiers commencemens de ſa naiſſance, (c'eſt-à-dire, à la fin du *cortex*) qui exerce ſi librement dans l'état ſain toutes ces propriétés. Car c'eſt une foule d'obſervations & d'expériences certaines qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui diſent le contraire peuvent nous étaler beaucoup de Métaphyſique; ſans nous donner une ſeule idée. Mais feroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'Ame? & comment concevoir que la matiere puiſſe ſentir & penſer? J'avoue que je ne le conçois pas; mais outre qu'il eſt impie de borner la toute-puiſſance du Créateur, en ſoutenant qu'il n'a pu faire penſer la matiere, lui qui d'un mot a fait la

lumiere, dois-je dépouiller un Etre des propriétés qui frappent mes ſens, parce que l'eſſence de cet Etre m'eſt inconnue ? Je ne vois que matiere dans le cerveau, qu'étendue, comme on l'a prouvé, dans ſa partie ſenſitive : vivant, ſain, bien organiſé, ce viſcere contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la ſubſtance médullaire ; je vois ce principe qui ſent & penſe, ſe déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je, l'Ame dort la premiere, ſon feu s'éteint à meſure que les fibres dont elle paroît faite, s'affoibliſſent & tombent les unes ſur les autres. Si tout s'explique par ce que l'Anatomie & la Phyſiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je beſoin de forger un Etre

idéal ? Si je confond l'Ame avec les organes corporels, c'eſt donc que tous les phénomenes m'y déterminent, & que d'ailleurs Dieu n'a donné à mon Ame aucune idée d'elle-même, mais ſeulement aſſez de diſcernement & de bonne foi pour ſe reconnoître dans quelque miroir que ce ſoit, & ne pas rougir d'être née dans une fange pulpeuſe animée d'eſprits. Si elle eſt vertueuſe & ornée de mille belles connoiſſances, elle eſt aſſez noble & recommendable : la naiſſance eſt l'effet du hazard, & n'ajoute rien au mérite.

Nous remettons à expoſer les phénomenes dont je viens de parler, lorſque nous ferons voir le peu d'empire de l'Ame ſur le corps, & combien la volonté lui eſt aſſervie,

Mais l'ordre des matieres que je traite éxige que la mémoire succéde aux sensations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne pensois.

§. X.

De la Mémoire.

Tout jugement est la comparaison de deux idées que l'Ame sçait distinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même instant elle ne peut contempler qu'une seule idée, si je n'ai point de mémoire, lorsque je vais comparer la seconde idée, je ne retrouve plus la premiere. Ainsi (& c'est une réparation d'honneur à la mémoire trop en décri) point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoiss-

ſance des choſes, ni le ſentiment interne de notre propre éxiſtence ne peuvent demeurer certainement en nous ſans mémoire. A-t-on oublié ce qu'on a ſçu, il ſemble qu'on ne faſſe que ſortir du néant; on ne ſçait point avoir déja éxiſté, & que l'on continuera d'être encore quelque tems. Wepfer parle d'un malade qui avoit perdu les idées mêmes des choſes, & n'avoit plus d'exactes perceptions; il prenoit le manche pour le dedans de la cuillier. Il en cite un autre qui ne pouvoit jamais finir ſa phraſe, parce qu'avant d'avoir fini, il en avoit oublié le commencement; & il donne l'hiſtoire d'un troiſiéme, qui faute de mémoire, ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait men-

tion de quelqu'un qui avoit perdu l'uſage de former des ſons & de parler. Dans certaines affections du cerveau il n'eſt pas rare de voir les malades ignorer la faim & la ſoif; Bonnet en cite une foule d'exemples. Enfin un homme qui perdroit toute mémoire, ſeroit un atome penſant, ſi on peut penſer ſans elle; inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en rapporteroit rien.

La cauſe de la mémoire eſt tout-à-fait mécanique, comme elle-même; elle paroît dépendre de ce que les impreſſions corporelles du cerveau, qui ſont les traces d'idées qui ſe ſuivent, ſont voiſines, & que l'Ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, ſans

rappeller les autres qui avoient coutume d'aller ensemble. Cela est très-vrai de ce qu'on a appris dans la jeunesse. Si l'on ne se souvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un seul mot le fait retrouver. Ce phénomene démontre que les idées ont des territoires séparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, (par exemple, le commencement d'un vers, un son qui frappe les oreilles,) communique sur le champ son impression à la partie du cerveau qui est analogue à celle où se trouve le premier vestige de ce qu'on cherche, c'est-à-dire, cette autre partie de la moëlle, où est cachée la mémoire, ou la trace des vers suivans) & y représente à l'Ame la suite de la premiere

idée, ou des premiers mots, il eſt néceſſaire que de nouvelles idées ſoient portées par une loi conſtante au même lieu dans lequel avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet ſi cela ſe faiſoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé ne donneroit pas plus sûrement d'idée d'un voleur, que quelqu'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'eſt que certaines affections du cerveau détruiſent tel ou tel ſens, ſans toucher aux autres. Le Chirurgien que j'ai cité a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. Hildanus parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit aveugle. J'ai vu une Dame qui guerie d'une apopléxie, fut plus d'un an à

recouvrer sa mémoire ; il lui fallut revenir à l'a, b, c, de ses premieres connoissances, qui s'augmentoient & s'élevoient en quelque sorte avec les fibres affaissées du cerveau, qui n'avoient fait par leur *collabescence* qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné ; une maladie fit éclore en lui beaucoup d'esprit, de pénétration, & d'aptitude pour les Sciences. Voilà une de ces heureuses maladies contre lesquelles bien des gens pourroient troquer leur santé, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont assez communément beaucoup de mémoire : tous les corps qui les environnent ont perdu les moyens de les distraire ; l'attention, la réfléxion leur coute peu ; de-là

on peut envisager long-tems & fixement chaque face d'un objet, la présence des idées est plus stable & moins fugitive. M. de la Motte, de l'Académie-Françoise, dicta tout de suite sa Tragédie d'*Inés de Castro*. Quelle étendue de mémoire d'avoir 2000 vers présens, & qui défilent tous avec ordre devant l'Ame, au gré de la volonté ! Comment se peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embrouillé dans cette espece de cahos! On a dit bien plus de Pascal, on raconte qu'il n'a jamais oublié ce qu'il avoit appris. On pense au reste, & avec assez de raison, puisque c'est un fait, que ceux qui ont beaucoup de mémoire, ne sont pas ordinairement plus suspects de jugement, que les Médecins & les Théolo-

giens de religion, parce que la moëlle du cerveau est si pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place distincte : j'entens ces idées *meres*, si on me permet cette expression, qui peuvent juger les autres en les comparant, & en déduisant avec justesse une 3e. idée de la combinaison des deux premieres. Mais qui eut plus de jugement, d'esprit & de mémoire, que les deux hommes illustres que je viens de nommer?

Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au sujet de la mémoire, que c'est une faculté de l'Ame qui consiste dans les modifications permanentes du mouvement des esprits animaux excités par les impressions des objets qui ont agi vivement

vivement, ou très-ſouvent ſur les ſens : enſorte que ces modifications rappellent à l'Ame les mêmes ſenſations avec les mêmes circonſtances de lieu, de tems, &c. qui les ont accompagnées, au moment qu'elle les a reçues par les organes qui ſentent.

Lorſqu'on ſent qu'on a eu autrefois une idée ſemblable à celle qui paſſe actuellement par la tête, cette ſenſation s'appelle donc *mémoire* : & cette même idée, ſoit que la volonté y conſente, ſoit qu'elle n'y conſente pas, ſe réveille néceſſairement à l'occaſion d'une diſpoſition dans le cerveau, ou d'une cauſe interne, ſemblable à celle qui l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

§. XI.

De l'Imagination.

L'imagination confond les diverſes ſenſations incomplettes que la mémoire rappelle à l'Ame, & en forme des images, ou des tableaux qui lui repréſentent des objets différens, ſoit pour les circonſtances, ſoit pour les accompagnemens, ou pour la variété des combinaiſons, j'entens des objets différens des éxactes ſenſations reçues autrefois par les ſens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la définirons une perception d'une idée produite par des cauſes internes, & ſemblable à quelqu'une des

idées que les causes externes avoient coutume de faire naître. Ainsi lorsque des causes matérielles cachées dans quelque partie du corps que ce soit, affectent les nerfs, les esprits, le cerveau, de la même maniere que les causes corporelles externes, & en conséquence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on appelle de *l'imagination*. En effet lorsqu'il naît dans le cerveau une disposition Physique, parfaitement semblable à celle que produit quelque cause externe, il doit se former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cause présente au dehors : c'est pourquoi les objets de l'imagination sont appellés phantômes ou spectres, φαντασματα.

Les sens internes occasionnent

donc, comme les externes, des changemens de penſées ; ils ne différent les uns des autres, ni par la façon dont on penſe, qui eſt toujours la même pour tout le monde, ni par le changement qui ſe fait dans le *ſenſorium*, mais par la ſeule abſence d'objets externes. Il eſt peu ſurprenant que les cauſes internes puiſſent imiter les cauſes extérieures, comme on le voit en ſe preſſant l'œil, (ce qui change ſi ſinguliérement la viſion) dans les ſonges, dans les imaginations vives, dans le délire, &c. tous phénomenes inexplicables dans le ſyſtême d'Epicure & de Lucrece ſur les images, qui, ſelon les Anciens, ſont envoyées des corps juſqu'au cerveau.

L'imagination dans un homme

ſain eſt plus foible que la percep-
tion des ſenſations externes, & à
dire vrai, elle ne donne point de
vraie perception. J'ai beau imagi-
ner en paſſant la nuit ſur le Pont-
neuf, la magnifique perſpective des
lanternes allumées, je n'en ai la per-
ception que lorſque mes yeux en
ſont frappés. Lorſque je penſe à
l'Opéra, à la Comédie, à l'Amour,
qu'il s'en faut que j'éprouve les ſen-
ſations de ceux qu'enchante la le
Maure, ou qui pleurent avec Mé-
rope, ou qui ſont dans les bras
de leurs maîtreſſes ! Mais dans
ceux qui rêvent, ou qui ſont en dé-
lire, l'imagination donne de vraies
perceptions ; ce qui prouve claire-
ment qu'elle ne differe point dans
ſa nature même, ni dans ſes effets

ſur le *ſenſorium*, quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles ſe ſuivent, affoibliſſe les anciennes idées retenues dans le cerveau, où les nouvelles prennent plus d'empire : & cela eſt vrai de toutes les impreſſions nouvelles des corps ſur le nôtre.

L'imagination eſt vraie ou fauſſe, foible ou forte. L'imagination vraie repréſente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fauſſe, l'Ame les voit autrement qu'ils ne ſont. Tantôt elle reconnoît cette illuſion, & alors ce n'eſt qu'un vertige, comme celui de Paſcal qui avoit tellement épuiſé par l'étude les eſprits de ſon cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu, dont

il ſe faiſoit toujours garantir par des chaiſes ou par toute autre eſpece de rempart, qui pût l'empêcher de voir ce goufre phantaſtique effrayant, que ce grand homme connoiſſoit bien pour tel. Tantôt l'Ame participant à l'erreur générale de tous les ſens externes & internes, croit que les objets ſont réellement ſemblables aux phantômes produits dans l'imagination, & alors c'eſt un vrai délire.

L'imagination foible eſt celle qui eſt auſſi légérement affectée par les diſpoſitions des ſens internes, que par l'impreſſion des externes; tandis que ceux qui ont une imagination forte, ſont vivement affectés & remués par les moindres cauſes; & on peut dire que ceux-là ont été

favoriſés de la nature, puiſque pour travailler avec ſuccès aux ouvrages de génie & de ſentiment, il faut une certaine force dans les eſprits, qui puiſſe graver vivement & profondément dans le cerveau les idées que l'imagination a faites, & les paſſions qu'elle veut peindre. Corneille avoit les organes doués ſans doute d'une force bien ſupérieure en ce genre; ſon théâtre eſt l'école de la grandeur d'Ame, comme le remarque M. de Voltaire. Cette force ſe manifeſte encore dans Lucrece même, ce grand Poëte, quoique ſans harmonie. Pour être grand Poëte, il faut de grandes paſſions.

Quand quelque idée ſe réveille dans le cerveau avec autant de force, que lorſqu'elle y a été gravée

pour la premiere fois, & cela par un effet de la mémoire, & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette pensée. Une cause présente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jette les plus sages dans cette erreur, qui est si familiere à ce *délire sans fiévre* des mélancholiques. Mais si la volonté se met de la partie, si les sentimens qui en résultent dans l'Ame, l'irritent, alors on est, à proprement parler, en fureur.

Les Maniaques occupés toujours du même objet, s'en sont si bien fixé l'idée dans l'esprit, que l'Ame s'y fait & y donne son consentement. Plusieurs se ressemblent en ce que hors du point de leur folie, ils sont d'un sens droit & sain, &

s'ils se laissent séduire par l'objet même de leur erreur, ce n'est qu'en conséquence d'une fausse hypothése qui les écarte d'autant plus de la raison, qu'ils sont plus conséquens ordinairement. Michel Montagne a un chapitre sur l'imagination, qui est fort curieux : il fait voir que le plus sage a un objet de délire, &c, comme on dit, sa folie. C'est une chose bien singuliere & bien humiliante pour l'homme, de voir que tel génie sublime dont les ouvrages font l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop longtems à une idée si extravagante, si indigne de lui qu'elle puisse être, il l'adoptera, jusqu'à ne vouloir jamais s'en départir ; plus il verra & touchera, par exemple, sa cuisse

& ſon nez, plus il ſera convaincu que l'une eſt de paille, & l'autre de verre ; & auſſi clairement convaincu, qu'il l'eſt du contraire, dès que l'Ame a perdu de vue ſon objet, & que la raiſon a repris ſes droits. C'eſt ce qu'on voit dans la manie.

Cette maladie de l'eſprit dépend de cauſes corporelles connues, & ſi on a tant de peine à la guérir, c'eſt que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le ſont, de ſorte que ſi un Médecin n'a pas plus d'eſprit que de gravité, ou de Galénique, ſes raiſonnemens gauches & mal adroits les irritent & augmentent leur manie. L'ame n'eſt livrée qu'à une forte impreſ-

ſion dominante, qui ſeule l'occupe tout entiere, comme dans l'amour le plus violent, qui eſt une ſorte de manie. Que ſert donc alors de s'opiniâtrer à parler raiſon à un homme qui n'en a plus? *Quid vota furentem, quid delubra juvant?* Tout le fin, tout le myſtere de l'art eſt de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui aboliſſe l'idée ridicule qui occupe l'Ame: car par-là on rétablit le jugement & la raiſon, avec l'égale diſtribution du ſang & des eſprits.

§. XII.

Des Paſſions.

Les paſſions ſont des modifications habituelles des eſprits ani-

maux, lesquelles fournissent presque continuellement à l'Ame des sensations agréables ou désagréables, qui lui inspirent du désir, ou de l'aversion pour les objets, qui ont fait naître dans le mouvement de ces esprits les modifications accoutumées. De-là naissent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la férocité, la colere, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainsi il est évident que les passions ne doivent pas se confondre avec les autres facultés récordatives; telles que la mémoire & l'imagination, dont elles se distinguent par l'impression agréable ou désagréable des sensations de l'Ame, au lieu que les autres agens de notre réminiscence ne sont con-

ſidérés qu'autant qu'ils rappellent ſimplement les ſenſations, telles qu'on les a reçues, ſans avoir égard à la peine, ou au plaiſir qui peut les accompagner.

Telle eſt l'aſſociation des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne ſe repréſentent point telles qu'elles ſont au dehors, mais jointes avec certains mouvemens qui troublent le *ſenſorium*: & dans le premier cas, l'imagination fortement frappée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une ſeule notion ſimple d'une idée complexe, ou plutôt ne voit que ſon objet fixe interne.

Mais entrons dans un plus grand détail des paſſions. Lorſque l'Ame apperçoit les idées qui lui viennent

par les ſens, elles produiſent par cette même repréſentation de l'objet, des ſentimens de joie ou de triſteſſe; ou elles n'excitent ni les uns ni les autres; celles-ci ſe nomment *indifférentes* : au lieu que les premieres font aimer ou haïr l'objet qui les fait naître par ſon action.

Si la volonté qui réſulte de l'idée tracée dans le cerveau, ſe plaît à contempler, à conſerver cette idée; comme lorſqu'on penſe à une jolie femme, à certaine réuſſite, &c. c'eſt ce qu'on nomme *joie*, *volupté*, *plaiſir*. Quand la volonté déſagréablement affectée, ſouffre d'avoir une idée, & la voudroit loin d'elle, il en réſulte de la triſteſſe. L'amour & la haine ſont deux paſ-

ſions deſquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet préſent me réjouit ; l'amour d'un objet paſſé eſt un agréable ſouvenir ; l'amour d'un objet futur eſt ce qu'on nomme *déſir* ou *eſpoir*, lorſqu'on déſire, ou qu'on eſpere en jouir. Un mal préſent excite de la triſteſſe ou de la haine ; un mal paſſé donne une réminiſcence fâcheuſe; la crainte vient d'un mal futur. Les autres affections de l'Ame ſont divers degrés d'amour ou de haine. Mais ſi ces affections ſont fortes, qu'elles impriment des traces ſi profondes dans le cerveau, que toute notre économie en ſoit bouleverſée, & ne connoiſſe plus les loix de la raiſon, alors cet état violent ſe nomme *paſſion*, qui nous entraîne vers

ſon

ſon objet malgré notre Ame. Les idées qui n'excitent ni joie ni triſteſſe, ſont appellées indifférentes, comme on vient de le dire : telle eſt l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maiſon, &c. Mais excepté ces idées-là, toutes les autres tiennent à l'amour ou à la haine, & dans l'homme tout reſpire la paſſion. Chaque âge a les ſiennes. On ſouhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeuneſſe forte & vigoureuſe aime la guerre, les plaiſirs de l'amour, & tous les genres de volupté; l'impotente vieilleſſe, au lieu d'être belliqueuſe, eſt timide; avare, au lieu d'aimer la dépenſe; la hardieſſe eſt témérité à ſes yeux, & la jouiſſance eſt un crime, parce

qu'elle n'eſt plus faite pour elle. On obſerve les mêmes appétits & la même conduite dans les brutes, qui ſont comme nous gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdiſſent enſuite peu-à-peu pour tous les plaiſirs. A l'occaſion de cet état de l'Ame qui fait aimer ou haïr, il ſe fait dans le corps des mouvemens muſculaires, par le moyen deſquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de penſée, à l'objet de notre plaiſir, & écarter celui dont la préſence nous révolte.

Parmi les affections de l'Ame, les unes ſe font avec conſcience, ou ſentiment intérieur, & les autres ſans ce ſentiment. Les affections du premier genre appartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéit à la

volonté ; il n'importe de chercher comment cela s'opére. Pour expliquer ces ſuites, ou effets des paſſions, il ſuffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mouvement du ſuc nerveux, qui paroît ſe faire dans le principe du nerf. Celles du ſecond genre ſont plus cachées, & les mouvemens qu'elles excitent n'ont pas encore été bien expoſés. Dans une très-vive joie, il ſe fait une grande dilatation du cœur, le pouls s'éleve, le cœur palpite, juſqu'à faire entendre quelquefois ſes palpitations, & il ſe fait auſſi quelquefois une ſi grande tranſpiration, qu'il s'enſuit ſouvent la défaillance & même la mort ſubite. La colere augmente tous les mouvemens, & conſéquemment la

circulation du ſang ; ce qui fait que le corps devient chaud , rouge , tremblant , tout-à-coup prêt à dépoſer quelques ſécrétions qui l'irritent , & ſujet aux hémorrhagies. De-là ces fréquentes apopléxies , ces diarrhées , ces cicatrices r'ouvertes , ces inflammations ; ces ićteres, cette augmentation de tranſpiration. La terreur , cette paſſion , qui , en ébranlant toute la machine , la met , pour ainſi dire , en garde pour ſa propre défenſe , fait à peu-près les mêmes effets que la colere ; elle ouvre les artéres , guérit quelquefois ſubitement les paraliſies , la létargie , la goute , arrache un malade aux portes de la mort , produit l'apopléxie , fait mourir de mort ſubite , & cauſe enfin les plus terri-

bles effets. Une crainte médiocre diminue tous les mouvemens, produit le froid, arrête la tranſpiration, diſpoſe le corps à recevoir les miaſmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur, la foibleſſe, le relâchement des ſphincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidens, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvemens vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin a quelquefois fait tout-à-coup périr. Si vous rapportez tous ces effets à leurs cauſes, vous trouverez que les nerfs doivent néceſſairement agir ſur le ſang; enſorte que ſon cours réglé par celui des eſprits, s'augmente, ou ſe retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les artéres comme dans des filets, pa-

roiſſent donc dans la colére & la joie, exciter la circulation du ſang artériel, en animant le reſſort des artéres; dans la crainte & le chagtin, paſſion qui ſemble diminutive de la crainte, (au moins pour ſes effets,) les artéres reſſerrées, étranglées, ont peine à faire couler leur ſang. Or où ne trouve-t-on pas ces filets nerveux? ils ſont à la carotide interne, à l'artére temporale, à la grande méningienne, à la vertébrale, à la ſouclaviere, à la racine de la ſouclaviere droite, & de la carotide, au tronc de l'aorte, aux artéres brachiales, à la céliaque, à la méſentérique, à celles qui ſortent du baſſin; & par tout ils ſont bien capables de produire ces effets. La pudeur, qui eſt une eſpéce de crain-

te, resserre la veine temporale où elle est environnée des branches de la *portion dure*, & retient le sang au visage. N'est-ce pas aussi par l'action des nerfs que se fait l'érection, effet qui dépend si visiblement de l'arrêt du sang ? N'est-il pas certain que l'imagination seule procure cet état aux Eunuques mêmes ? Que cette soule cause produit l'éjaculation, non-seulement la nuit, mais quelquefois le jour même? Que l'impuissance dépend souvent des défauts de l'imagination, comme de sa trop grande ardeur, ou de son extrême tranquillité, ou de ses différentes maladies, comme on en lit des exemples dans Venette & Montagne ? Il n'est pas jusqu'à l'excès de la pudeur, d'une certaine re-

tenue, ou timidité, dont on se corrige bien vîte à l'école des femmes, qui ne mette souvent le jeune homme le plus amoureux, dans une incapacité de les satisfaire. Voilà à la fois la théorie de l'amour & celle de toutes les autres passions; l'une vient merveilleusement à l'appui des autres. Il est évident que les nerfs jouent ici le plus grand rôle, & qu'ils sont le principal ressort des passions. Quoique nous ne connoissions point les passions par leurs causes, les lumieres que le mécanisme des mouvemens des corps animés a répandues de nos jours, nous permettent donc du moins de les expliquer toutes assez clairement par leurs effets: & dès qu'on sçait, par exemple, que le chagrin resserre

les diamétres des tuyaux, quoiqu'on ignore quelle eſt la premiere cauſe qui fait que les nerfs ſe contracten autour d'eux, comme pour les étrangler ; tous les effets qui s'en ſuivent, de mélancolie, d'atrabile & de manie ſont faciles à concevoir : l'imagination affectée d'une idée forte, d'une paſſion violente, influe ſur le corps & le tempérament ; & réciproquement les maladies du corps attaquent l'imagination & l'eſprit. La mélancolie priſe dans le ſens des Médecins, une fois formée, & devenue bien atrabilaire dans le corps de la perſonne la plus gaie, la rendra donc néceſſairement des plus triſtes : & au lieu de ces plaiſirs qu'on aimoit tant, on n'aura plus de goût que pour la ſolitude.

CHAPITRE XIII.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes sensitifs.

NOus avons expliqué la mémoire, l'imagination & les passions, facultés de l'Ame qui dépendent visiblement d'une simple disposition du *sensorium*, laquelle n'est qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu 1°. que la mémoire consiste en ce qu'une idée semblable à celle qu'on avoit eu autrefois à l'occasion de l'impression d'un corps externe, se réveille & se représente à l'Ame : 2°. Que si elle se réveille assez fortement, pour que la dispo-

ſition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou très-vive, alors on a de ces imaginations fortes, dont quelques Auteurs (*a*) font une claſſe ou une eſpéce particuliére, & qui perſuadent très fortement l'Ame que la cauſe de cette idée éxiſte hors du corps. 3°. Que l'imagination eſt de toutes les parties de l'Ame, la plus difficile à régler, & celle qui ſe trouble & ſe dérange avec le plus de facilité : de-là vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, ſans laquelle l'Ame ne peut combiner pluſieurs idées. On diroit que ce ſens froid, appellé commun, quoique ſi rare, s'éclipſe & ſe fond en quelque ſorte

(*a*) Boerh. hiſt. med. *de ſenſ. intern.*

à la chaleur des mouvemens vifs &
turbulens que produisent sans cesse
les vertiges & les tourbillons de la
partie phantastique du cerveau. 4°.
Enfin j'ai fait voir combien de causes changent les idées mêmes des
choses, combien il faut de sages
précautions pour éviter l'erreur qui
séduit l'homme en certains cas malgré lui-même. Qu'il me soit permis
d'ajouter que ces connoissances sont
absolument nécessaires aux Médecins mêmes, pour connoître, expliquer & guérir les diverses affections du cerveau.

Passons à un nouveau genre de
facultés corporelles qui se rapportent à l'Ame sensitive. La mémoire,
l'imagination, les passions, ont formé la premiere classe : les inclina-

tions, les appétits, l'inſtinct, la pénétration & la conception vont compoſer la ſeconde.

§. I.

Des inclinations & des appétits.

Les inclinations ſont des diſpoſitions qui dépendent de la ſtructure particuliere des ſens, de la ſolidité, de la moleſſe des nerfs qui ſe trouvent dans ces organes, ou plutôt qui les conſtituent; des divers degrés de mobilité dans les eſprits, &c. C'eſt à cet état qu'on doit les penchans ou les dégouts naturels qu'on a pour différens objets qui viennent frapper les ſens.

Les appétits dépendent de certains organes deſtinés à nous donner les ſenſations qui nous font dé-

ſirer la jouiſſance ou l'uſage des choſes utiles à la conſervation de notre machine , & à la propagation de notre eſpece, appétit auſſi preſſant & qui reconnoît les mêmes principes ou les mêmes cauſes que la faim (*a*). Il eſt bon de ſçavoir que les Anciens ont auſſi placé dans cette même claſſe certaines diſpoſitions de nos organes qui nous donnent de la répugnance & même de l'horreur pour les choſes qui pourroient nous nuire. C'eſt pourquoi ils avoient diſtingué ces appétits en *concupiſcibles & en iraſcibles*; c'eſt-à-dire, en ceux qui nous font déſirer ce qui eſt bon, ou ſalutaire, qui ne nous y font jamais penſer ſans plaiſir ; & en ceux qui nous font penſer à ce

(*a*) M. Senac. *Anat. d'Heiſt.* p. 514.

qui nous eſt contraire, avec aſſez de peine & de répugnance pour le rebuter. Quand je dis nous, c'eſt qu'il faut, n'en déplaiſe à l'orgueil humain, que les hommes ſe confondent ici avec les animaux, puiſqu'il s'agit de facultés que la nature a données en commun aux uns & aux autres.

§. II.

De l'inſtinct.

L'inſtinct conſiſte dans des diſpoſitions corporelles purement méchaniques qui font agir les animaux ſans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, & comme par une eſpece de néceſſité, mais cependant, (ce qui eſt bien admirable,) de la maniere qui leur convient le mieux pour la conſer-

vation de leur être. D'où naissent la simpathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelquefois pour l'homme même, auquel il en est qui s'attachent tendrement toute leur vie ; l'antipathie ou aversion naturelle, les ruses, le discernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant sûr de leurs alimens, & même des plantes salutaires qui peuvent leur convenir dans leurs différentes maladies. Lorsque notre corps est affligé de quelque mal, qu'il ne fait ses fonctions qu'avec peine, il est comme celui des animaux, machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remedier, sans cependant les connoître (*a*).

La raison ne peut concevoir com-

(*a*) Boerh. *Inst. Med.* S. 4.

ment

ment ſe font des opérations en apparence auſſi ſimples Le docte Médecin que je cite ſe contente de dire, qu'elles ſe font en conſéquence des loix auſquelles l'Auteur de la nature a aſſujetti les corps animés, & que toutes les premieres cauſes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau né fait differentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la groſſeſſe, ſans connoître aucun des organes qui ſervent à ces fonctions ; le papillon à peine formé fait jouer ſes nouvelles aîles, voſe, & ſe balance parfaitement dans l'air ; l'abeille qui vient de naître, ramaſſe du miel & de la cire ; le perdreau à peine éclos, diſtingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre

maître que l'instinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérations, il est donc évident que Staahl a grand tort de prétexter l'adresse que donne l'habitude.

Il est certain, comme l'observe l'homme du monde le plus capable (1) d'arracher les secrets de la nature, qu'il y a dans les mouvemens des corps animés autre chose qu'une mécanique intelligible, je veux dire, " une certaine force qui appar-
„ tient aux plus petites parties dont
„ l'animal est formé, qui est répan-
„ due dans chacune, & qui carac-
„ térise non-seulement chaque espece
„ d'animal, mais chaque animal de
„ la même espéce, en ce que cha-
„ cun se meut, & sent diversement

(1) M. de Maupertuis.

„ & à ſa maniere , tandis que tous
„ appetent néceſſairement ce qui
„ convient à la conſervation de leur
„ être , & ont une averſion natu-
„ relle qui les garantit sûrement de
„ ce qui pouroit leur nuire „.

Il eſt facile de juger que l'homme n'eſt point ici excepté. Oui , ſans doute , c'eſt cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux , dans chaque fibre vaſculeuſe , & toujours eſſentiellement différente en ſoi de ce qu'on nomme élaſticité , puiſque celle-ci eſt détruite, que l'autre ſubſiſte encore , après la mort même , & ſe réveille par la moindre force mouvante ; c'eſt cette cauſe , dis-je , qui fait que j'ai moins d'agilité qu'une puce, quoique je saute par la mê-

me mécanique ; c'eſt par elle, que dans un faux pas, mon corps ſe porte auſſi prompt qu'un éclair à contrebalancer ſa chute, &c. Il eſt certain que l'Ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnues aux plus grands Anatomiſtes ; & la preuve en eſt, que l'Ame ne peut avoir qu'une ſeule idée diſtincte à la fois. Or quel nombre infini de mouvemens divers lui faudroit-il prévoir d'un coup d'œil, choiſir, combiner, ordonner avec la plus grande juſteſſe ? Qui ſçait combien il faut de muſcles pour ſauter ; comme les fléchiſſeurs doivent être relachés, les extenſeurs contractés, tantôt lentement, tantôt vîte ; comment tel poids & non tel autre peut s'élever ?

Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands eſpaces avec un corps d'une péſanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vue & traverſer une immenſité de Pays ? Les muſcles auroient ils donc beſoin du conſeil d'un être qui n'en ſçait ſeulement pas le nom ; qui n'en connoît ni les attaches, ni les uſages, pour ſe préparer à tranſporter ſans riſque & faire ſauter toute la machine à laquelle ils ſont attachés ? L'ame n'eſt point aſſez parfaite pour cela, dans l'homme, comme dans l'animal ; il faudroit qu'elle eût infuſe, cette ſcience infinie géométrique ſuppoſée par Staahl, tandis qu'elle ne connoît pas les muſcles qui lui obéiſſent. Tout vient donc

de la ſeule force de l'inſtinct, & la monarchie de l'Ame n'eſt qu'une chimére. Il eſt mille mouvemens dans le corps, dont l'Ame n'eſt pas même la cauſe conditionnelle. La même cauſe qui fait fuir ou approcher un corbeau à la préſence de certains objets, ou lorſqu'il entend quelque bruit, veille auſſi ſans ceſſe à ſon inſçu, à la conſervation de ſon être. Mais ce même corbeau, ces oiſeaux de la grande eſpéce qui parcourent les airs, ont le ſentiment propre à leur inſtinct ; ce ne ſont donc point, encore une fois, des automates, comme le veut Deſcartes, ſemblables à une pendule ou au fluteur de Vaucanſon. Et à plus forte raiſon Spinoſa a-t-il tort de prétendre que l'homme reſſemble à

une montre plus ou moins parfaite (qui marque les heures, les minutes, les jours du mois, de la Lune, ou seulement quelques-unes de ces choses, selon son mécanisme, ainsi qu'elle les marque plus ou moins réguliérement selon la bonté & la justesse de ses ressorts) ou à un Vaisseau sans pilote au milieu de la mer, qui par sa construction a le pouvoir de voguer, mais est déterminé par les vents & par les courans à aller plutôt d'un côté que de l'autre, ensorte que ce sont toujours les uns qui le poussent ou les autres qui les entraînent.

Concluons donc que chaque animal a son sentiment propre & sa maniere de l'exprimer, & qu'elle est toujours conforme au plus droit

ſens, à un inſtinct, à une mécanique qui peut paſſer toute intelligence, mais non les tromper : & confirmons cette concluſion par de nouvelles obſervations.

§. III.

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes ſignes que nous.

Nous tacherons de marquer avec préciſion en quoi conſiſtent les connoiſſances des animaux, & juſqu'où elles s'étendent. Mais ſans entrer dans le détail trop rebattu de leurs opérations, fort agréables ſans doute dans les ouvrages de certains Philoſophes qui ont daigné plaire (1), admirables dans le livre de la nature.

(1) V. principalement le P. Boujan. *Eſſ. Phil. ſur le lang. des bêtes.*

Comme les animaux ont peu d'idées, ils ont auſſi peu de termes pour les exprimer. Ils apperçoivent comme nous, la diſtance, la grandeur, les odeurs, la plûpart des *ſecondes qualités*, (*a*) & s'en ſouviennent. Mais outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guéres d'autres expreſſions que celles du langage affectif dont j'ai déja parlé (*b*). Cette diſette vient-elle du vice des organes? Non, puiſque les Perroquets rediſent les mots qu'on leur apprend, ſans en ſçavoir la ſignification, & qu'ils ne s'en ſervent jamais pour rendre leurs propres idées. Elle ne vient point auſſi du défaut d'idées, car ils apprennent à diſtinguer la diverſité des perſonnes, &

(*a*) Comme parle Locke. (*b*) p. 31. 32.

même des voix, & nous répondent par des gestes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

Quelle différence y a-t-il donc entre notre faculté de discourir & celle des bêtes? La leur se fait entendre, quoique muette, ce sont d'excellens pantomimes; la nôtre est *verbeuse*, nous sommes souvent de vrais babillards.

Voilà des idées & des signes d'idées qu'on ne peut refuser aux bêtes, sans choquer le sens commun. Ces signes sont perpétuels, intelligibles à tout animal du même genre, & même d'une espéce differente, puisqu'ils le sont aux hommes mêmes. Je sçais aussi certainement, dit Lamy (1), qu'un Perroquet a de

(1) Disc. Anat. p. 226.

la connoiſſance, comme je ſçai qu'un étranger en a ; les mêmes marques qui ſont pour l'un ſont pour l'autre : il faut avoir moins de bon ſens que les animaux, pour leur refuſer des connoiſſances.

Qu'on ne nous objecte pas que les ſignes du diſcernement des bêtes ſont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs ſenſations : car tous les mots dont nous nous ſervons le ſont auſſi, & cependant ils agiſſent ſur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les lettres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant raſſemblées, forment les mots, deſorte qu'il nous eſt égal de lire des caracteres, ou d'entendre les mots qui en ſont faits, parce que l'uſage nous y a fait at-

tacher les mêmes idées, antérieures aux uns & aux autres. Lettres, mots, idées, tout eſt donc arbitraire dans l'homme, comme dans l'animal : mais il eſt évident, lorſqu'on jette les yeux ſur la maſſe du cerveau de l'homme, que ce viſcere peut contenir une multitude prodigieuſe d'idées, & par conſéquent exigent pour rendre ces idées, plus de ſignes que les animaux. C'eſt en cela préciſément que conſiſte toute la ſupériorité de l'homme.

Mais les hommes & même les femmes ſe mocquent-elles mieux les unes des autres, que ces oiſeaux qui rediſent les chanſons des autres oiſeaux, de maniere à leur donner un ridicule parfait ? Quelle différence y a-t-il entre l'enfant & le perroquet

qu'on inſtruit ? Ne rediſent-ils pas également les ſons dont on frappe leurs oreilles, & cela avec tout auſſi peu d'intelligence l'un que l'autre. Admirable effet de l'union des ſens externes, avec les ſens internes ; de la connexion de la parole de l'un, avec louïe de l'autre ; & d'un lien ſi intime entre la volonté & les mouvemens muſculeux, qu'ils s'éxercent toujours au gré de l'animal, lorſque la ſtructure du corps le permet ! L'oiſeau qui entend chanter pour la premiere fois, reçoit l'idée du ſon ; déſormais il n'aura qu'à être attentif aux airs nouveaux, pour les redire (ſur-tout s'il les entend ſouvent) avec autant de facilité que nous prononçons un nouveau mot Anglois. L'expérience (1) a même

(1) Voy. Amman. *de loquelâ.* p. 81. & 103.

fait connoître qu'on peut apprendre à parler & à lire en peu de (1) tems à un sourd de naissance, par conséquent muet ; ce sourd qui n'a que des yeux, n'a-t-il pas moins d'avantage, qu'une perruche qui a de fines oreilles ?

§. IV.

De la pénétration & de la conception.

Il nous reste à exposer deux autres facultés qui sont des dépendances du même principe, je veux dire de la disposition originaire & primitive des organes : sçavoir la pénétration & la conception qui naissent de la perfection des facultés corporelles sensitives.

La *pénétration* est donc une heu-

(1) Deux mois. *Amman.* 81.

reuſe diſpoſition qu'on ne peut définir, dans la ſtructure intime des ſens & des nerfs, & dans le mouvement des eſprits. Elle pénétre l'Ame de ſenſations ſi nettes, ſi exquiſes, qu'elles la mettent elles-mêmes en état de les diſtinguer promptement & éxactement l'une de l'autre.

Ce qu'on appelle *conception*, ou *compréhenſion*, eſt une faculté dépendante des mêmes parties, par laquelle toutes les facultés dont j'ai parlé peuvent donner à l'Ame un grand nombre de ſenſations à la fois & non moins claires & diſtinctes, enſorte que l'Ame embraſſe, pour ainſi dire, dans le même inſtant & ſans nulle confuſion, plus ou moins d'idées, ſuivant le dégré d'excellence de cette faculté.

CHAPITRE XIV.

Des affections de l'Ame sensitive.

§. I.

Les sensations, le discernement & les connoissances.

NOn-seulement l'Ame sensitive a une éxacte connoissance de ce qu'elle sent, mais ses sentimens lui appartiennent précisément, comme des modifications d'elle-même. C'est en distinguant ces diverses modifications qui la touchent, ou la remuent diversement, qu'elle voit & discerne les différens objets qui les lui occasionnent : & ce discernement,

ment, lorſqu'il eſt net, &, pour ainſi dire, ſans nuages, lui donne des connoiſſances éxactes, claires, évidentes.

Mais les ſenſations de notre Ame ont deux faces qu'il faut enviſager: ou elles ſont purement ſpéculatives, & lorſqu'elles éclairent l'eſprit, on leur donne le nom de connoiſſances; ou elles portent à l'Ame des affections agréables, ou déſagréables, & c'eſt alors qu'elles ſont le plaiſir, ou le bonheur, la peine, ou le malheur de notre être: en effet nous ne jouiſſons très-certainement que des modifications de nous-mêmes, & il eſt vrai de dire que l'Ame réduite à la poſſeſſion d'elle-même, n'eſt qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'eſt que l'Ame

ne se connoît point, & qu'elle est privée d'elle-même, lorsqu'elle est privée de sensations. Tout son bien-être & tout son mal-être, ne résident donc que dans les impressions agréables ou désagréables qu'elle reçoit passivement ; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas la maîtresse de se les procurer & de les choisir à son gré, puisqu'elles dépendent manifestement de causes qui lui sont entierement étrangeres.

Il s'ensuit que le bonheur ne peut dépendre de la maniere de penser, ou plutôt de sentir ; car il est certain, & je ne crois pas que personne en disconvienne, qu'on ne pense & qu'on ne sent pas comme on voudroit. Ceux là donc qui cherchent le bonheur dans leurs réflé-

xions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuit, le cherchent où il n'est pas. A dire vrai, le bonheur dépend de causes corporelles, telles que certaines dispositions du corps, naturelles, ou acquises, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangers snr le nôtre. Il y a des gens qui grace à l'heureuse conformation de leurs organes & à la modération de leurs désirs, sont heureux à peu de frais, ou du moins sont le plus souvent tranquilles & contens de leur sort, de maniere que ce n'est guères que par accident qu'ils peuvent se surprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres (& malheureusement c'est le plus grand nombre) à qui il faut sans cesse des plaisirs nouveaux, tous

plus piquans les uns que les autres ; mais ceux-là ne ſont heureux que par accident, comme celui que la muſique, le vin, ou l'opium réjouit: & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le repentir ſuivent de près ce plaiſir charmant, qu'on regardoit comme le ſeul bien réel, comme le ſeul Dieu digne de tous nos hommages & nos ſacrifices. L'homme n'eſt donc pas fait pour être parfaitement heureux. S'il l'eſt, c'eſt quelquefois ; le bonheur ſe préſente comme la vérité, par hazard, au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant il faut ſe ſoumettre à la rigueur de ſon état, & ſe ſervir, s'il ſe peut, de toute la force de ſa raiſon, pour en ſoutenir le fardeau. Ces moyens

ne procurent pas le bonheur, mais ils accoutument à s'en paſſer, & , comme on dit, à prendre patience, à faire de néceſſité vertu. Ces courtes réfléxions ſur le bonheur m'ont dégouté de tant de traités du même ſujet, où le ſtyle eſt compté pour les choſes, où l'eſprit tient lieu du bon ſens, où l'on éblouit par le preſtige d'une frivole éloquence, faute de raiſonnemens ſolides, où enfin on ſe jette à corps perdu dans l'ambitieuſe métaphyſique, parce qu'on n'eſt pas Phyſicien. La Phyſique ſeul peut abréger les difficultés, comme le remarque M. de Fontenelle (1). Mais ſans une connoiſſance parfaite des parties qui compoſent les corps

(1) Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes.

animés, & des loix mécaniques auxquelles ces parties obéissent, pour faire leurs mouvemens divers le moyen de débiter sur le corps & l'Ame, autre chose que de vains paradoxes, ou des systêmes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une fastueuse présomption; c'est cependant du sein de cette ignorance qu'on voit sortir tous ces petits Philosophes grands constructeurs d'hypothéses, ingénieux créateurs de songes bizares & singuliers, qui sans théorie, comme sans expérience, croient seuls posséder la vraie Philosophie du corps humain. La nature se montreroit à leurs regards, qu'ils la méconnoîtroient, si elle n'étoit pas conforme à la maniere dont ils ont cru la con-

cevoir. Flatteuſe & complaiſante imagination, n'eſt-ce donc point aſſez pour vous de ne chercher qu'à plaire, & d'être le plus parfait modéle de coquéterie? Faut il que vous ayez une tendreſſe vraiment maternelle pour vos enfans les plus contrefaits & les plus inſenſés, & que contente de votre ſeule fécondité, vos productions ne paroiſſent ridicules ou extravagantes qu'aux yeux d'autrui. Oui, il eſt juſte que l'amour propre qui fait les Auteurs, & ſur-tout les mauvais Auteurs, les paye en ſecret des louanges que le Public leur refuſe, puiſque cette eſpéce de dédommagement qui ſoutient leur courage peut les rendre meilleurs, & même excellens dans la ſuite.

§. II.

De la volonté.

Les ſenſations qui nous affectent, décident l'Ame à vouloir, ou à ne pas vouloir, à aimer, ou à haïr ces ſenſations, ſelon le plaiſir, ou la peine qu'elles nous cauſent; cet état de l'Ame ainſi décidée par ſes ſenſations, s'appelle *volonté.*

Mais il faut qu'on diſtingue ici la volonté de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conſéquence volontairement affecté par une ſenſation, ſans être maître de la rejetter ou de la recevoir. Tel eſt l'état agréable & volontaire, où ſe trouvent tous les animaux & l'homme même, lorſqu'ils ſatisfont quel-

ques-uns de ces besoins pressans, qui empêchoient Alexandre de croire qu'il fût un Dieu, comme disoient ses flatteurs, puisqu'il avoit besoin de garderobe & de concubine.

Mais considérons un homme qui veut veiller & à qui on donne de l'opium; il est invité au sommeil par les sensations agréables que lui procure ce divin remede, & sa volonté est tellement changée, que l'Ame est forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne jouissent probablement que de ces *volitions*, il n'est pour elle ni bien ni mal moral. L'opium assoupit donc l'Ame avec le corps: à plus grande doze il rend furieux. Les cantharides intérieurement prises, font naître la

paſſion d'amour avec une aptitude à la ſatisfaire, qui ſouvent coute bien cher. L'ame d'un homme mordu d'un chien enragé, enrage enfin elle-même. Le *pouſt*, drogue vénimeuſe fort en uſage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuiſſant, & ôte peu-à-peu l'Ame raiſonnable, pour ne lui ſubſtituer que l'Ame, je ne dis pas ſenſitive, mais végétative. Toute l'hiſtoire des poiſons (1) prouve aſſez que ce qui a été dit des *philtres* amoureux des Anciens, n'eſt pas ſi fabuleux, & que toutes les facultés de l'Ame, juſqu'à la conſcience, ne ſont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour ſe réduire à la condition des bêtes.

(1) V. Mead. *de Venenis*.

Socrate enyvré ſe mit à danſer à la vue d'un excellent Pantomime (1), & au lieu d'exemples de ſageſſe, ce précepteur de la patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaiſirs, il eſt impoſſible de penſer, on ne peut que ſentir. Dans les momens qui les ſuivent, & qui ne ſont pas eux-mêmes ſans volupté, l'Ame ſe replie en quelque ſorte ſur les délices qu'elle vient de gouter, comme pour en jouir à plus long traits; elle ſemble vouloir augmenter ſon plaiſir, en l'éxaminant : mais elle a tant ſenti,

(1) Les mouvemens ſe communiquent d'un homme à un autre homme; les ſentimens ſe gagnent de même, & la converſation des gens d'eſprit en donne. Cela eſt facile à expliquer par ce qui a été dit. Chap. XIII. §. III.

tant éxifté, qu'elle ne fent & n'eft prefque plus rien. Cependant l'accablement où elle tombe lui eft cher; elle n'en fortiroit pas vîte fans violence, parce que cette raviffante convulfion des nerfs, qui a enyvré l'Ame de fi grands tranfports, doit durer encore quelque tems: femblable à ces vertiges, où l'on voit tourner les objets, long-temps après qu'ils ne tournent plus. Tel qui feroit bien fâché de faire tort (1) à fa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occafion d'un certain prurit, qui va, pour ainfi dire, chercher l'Ame dans les bras du fommeil, & l'avertir qu'il ne

(1) Le bon Leeuwenhoeck nous certifie que fes obfervations *Kartfockertennes* n'ont jamais été faites au dépens de fa famille.

tient qu'à elle d'être heureuse un petit moment : & si la nature, lorsqu'elle s'éveille, est prête à trahir sa premiere volonté, alors une autre volonté nouvelle s'éleve dans l'Ame & suggere à la nature les plus courts moyens de sortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable, dont on va se repentir suivant l'usage, & comme il arrive sur-tout à la suite des plaisirs pris sans besoin. Voilà, comme dit Me. Deshoulieres,

„ Cette fiére raison dont on fait tant de bruit :
„ Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit.

Voilà l'homme, avec toutes les illusions dont il est le jouet, & la proie. Mais si ce n'est pas sans plaisir que la nature nous trompe &

nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainſi. Car, comme dit ſi bien M. de Fontenelle,

„ Souvent en s'attachant à des phantômes vains
„ Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare,
„ Elle-même jouit des objets qu'elle a feints ;
„ Et cette illuſion pour un moment répare
„ Le défaut des vrais biens que la nature avare
„ N'a pas accordés aux humains.

Enfin rien de ſi borné que l'empire de l'Ame ſur le corps, rien de ſi étendu que l'empire du coprs ſur l'Ame. Non-ſeulement l'Ame ne connoît pas les muſcles qui lui obéiſſent, & quel eſt ſon pouvoir volontaire ſur les organes vitaux; mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire ſur ces mêmes organes. Que dis-je ? elle ne ſçait pas même ſi ſa volonté eſt la cauſe efficiente des actions

musculeuses ou simplement une cause occasionnelle, mise en jeu par certaines dispositions internes du cerveau, qui agissent sur la volonté, la remuent secrettement & la déterminent de quelque maniere que ce soit. Staahl pense différemment; il donne à l'ame, comme on l'a insinué, un empire absolu; elle produit tout chez lui jusqu'aux hémorrhoïdes. Voyez sa théorie de Médecine, où il s'efforce de prouver cette imagination par des raisonnemens Métaphysiques qui ne la rendent que plus incompréhensible, &, si j'osois le dire, plus ridicule. Ce grand Chimiste est un bien mauvais Métaphysicien. *Ne sutor ultrà crepidam.*

§. III.

Du goût.

Les ſenſations conſidérées, ou comme de ſimples connoiſſances, ou en tant qu'elles ſont agréables, ou déſagréables, font porter à l'Ame deux ſortes de jugemens. Lorſqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en aſſure elle-même avec une évidence qui captive ſon conſentement, cette opération de l'Ame conſentante, qui ne peut ſe diſpenſer de ſe rendre aux lumieres de la vérité, eſt ſimplement appellée *jugement*. Mais lorſqu'elle apprétie l'impreſſion agréable, ou déſagréable qu'elle reçoit de ſes différentes ſenſations, alors ce jugement prend le nom de *goût*. On donne le nom de *bon goût*, aux ſenſations

ſenſations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui ſont, pour ainſi dire, les plus acréditées, les plus en vogue: & réciproquement le mauvais goût, n'eſt que le goût le plus ſingulier, & le moins ordinaire, c'eſt-à-dire, les ſenſations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui penſent différemment; ils prétendent que le bon ou le mauvais goût, n'eſt qu'un jugement raiſonnable, ou bizarre, que l'Ame porte de ſes propres ſenſations. Celles, diſent-ils, qui plaiſent à la vérité à quelques-uns, toutes défectueuſes & imparfaites qu'elles ſont, parce qu'ils en jugent mal ou trop favorablement, mais qui déplaiſent, ou répugnent au plus grand nombre, parce

que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon eſprit, un eſprit droit ; ces ſenſations ſont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut ſe tromper ſur le compte de ſes ſenſations : je penſe qu'un jugement qui part du ſens intime, tel que celui qu'on porte de ſon propre ſentiment, ou de l'affection de ſon Ame, ne peut porter à faux, parce qu'il ne conſiſte qu'à goûter un plaiſir, ou à ſentir une peine, qu'on éprouve en effet, tant que dure une ſenſation agréable, ou déſagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne de cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par *mauvais goût*, qu'un goût ſingulier, je conviendrai que ces per-

ſonnes ſont de mauvais goût, & que les femmes groſſes dont les goûts changent avec les diſpoſitions du corps, ſont auſſi de très-mauvais goût, tandis qu'il eſt évident qu'elles ſont ſeulement avides de choſes aſſez généralement mépriſées, & dont elles ne faiſoient elles-mêmes aucun cas avant la groſſeſſe, & qu'ainſi elles n'ont alors que des goûts particuliers, relatifs à leur état, & qui ſe remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la ſenſation que donne l'odeur de la pomade à la Maréchale, celle du muſc, de l'ambre, & de tant d'autres parfums, ſi commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le tems même qu'on jouit du plaiſir que toutes ces cho-

ſes font à l'Ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il eſt de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'eſt jamais que par rapport aux ſenſations plus agréables, qu'éprouve la même perſonne : & puiſqu'enfin tel goût que je trouve délicieux, eſt déteſté par un autre, ſur lequel il agit tout autrement, où eſt donc ce qu'on nomme *bon & mauvais goût* ? Non, encore une fois, les ſenſations de l'homme ne peuvent le tromper ; l'Ame les apprétie préciſément ce qu'elles valent, rélativement au plaiſir, ou au déſagrément qu'elle en reçoit.

Il faut maintenant appliquer la même théorie aux ouvrages d'eſprit & de génie. Le goût à cet égard n'a-

t-il pas varié ? n'eſt-il pas ſujet à des caprices , à des bizarreries , à des révolutions. Du tems de Moliere , on eût vraiſemblablement ſifflé toutes les piéces de théâtre , couſues de jolies petites ſcénes *à tiroir* , petillantes d'eſprit, mais d'un eſprit ſi ſubtil , qu'il s'eſt déja évaporé, quand on croit le ſaiſir ; en un mot , ſans intrigue , ſans caracteres , ſans intérêt. Je doute même qu'on eût reçu alors ce haut & larmoyant comique, qui fait aujourd'hui les délices de tout Paris.

On a donc créé un nouveau goût, un goût qui plaît , & par conſéquent un plaiſir de plus , avec un nouveau genre de ſpectacle. Qui n'applaudiroit aux ſages (1) Peintres

(1) M M. Nericaut Deſtouches & Nivelle de la Chauſſée.

des bonnes mœurs qui l'ont inventé ? M. de Ségrais avoue qu'il n'a pas toujours éxactement gardé dans ses Poësies Pastorales le style qui y est propre, parce qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de son siécle. Et M. de Fontenelle répond à ceux qui lui ont reproché de s'être trop mis lui-même à la place de ses bergers, c'est-à-dire, de leur avoir donné trop d'esprit, qu'on ne sçait quel est le goût de ce tems-ci, & il prouve enfin combien le goût a varié depuis Théocrite jusqu'à nous.

Qu'on nous donne à présent des préceptes sur le goût ; qu'on se flatte qu'ils seront aussi généralement approuvés & suivis dans tous les temps, que les définitions des divers goûts

ſeront ſubtiles, & penſées, & qu'on attende en un mot de pareils ouvrages un ſuccès proportionné à ce que la fine théorie qu'ils contiennent aura couté aux Auteurs : puiſqu'enfin il eſt prouvé qu'il n'y a rien de vrai & d'évident à dire en général du goût, & qu'au contraire tout eſt en quelque ſorte relatif aux différens organes des hommes, au ſiécle, & même au pays où l'on vit, comme on le voit en Angleterre, en Italie, en Eſpagne, &c. où tous les genres d'arts & de lettres ſont exécutés avec un goût ſi différent du nôtre.

Mais, dit-on, lorſqu'on lit Ciceron pour la premiere fois on croit voir l'éloquence en perſonne, telle qu'on l'avoit conçue. Le vrai beau,

le ſublime ravit , enleve tous les connoiſſeurs. Qui ne ſent pas *le Moy* de Medée , le *qu'il mourut* des Horaces? Quelle Ame ne s'éleve pas avec Corneille , ne s'attendrit pas avec Racine , n'apprend pas à penſer avec Voltaire ?

Pour réfuter cette objection , qui conduiroit à recevoir le ſyſtême mal fondé des idées primitives , il ſuffit de faire réfléxion qu'on ne trouve ces goûts , du moins bien marqués , que chez les gens de lettres. L'homme ſans étude lira les mêmes choſes , ou les entendra parfaitement déclamer , ſans y prendre aucun plaiſir : ſon Ame inſenſible à tout ce qui n'eſt pas corps, ne donne aucune entrée à toutes ces ſenſations d'eſprit , qui ſont le charme

de l'étude, en changent les heures en momens, & dont par conséquent l'éducation fait tous les frais. Par combien d'impressions & de dégrés divers il a fallu faire passer mes sens, avant que de donner à mon Ame, l'idée du natutel, du patétique, du sublime, &c. avant d'y faire entrer tous les goûts, de la rendre digne de rendre hommage à tous les Arts, & de s'enflammer de tous les plaisirs. Avec d'autres idées, j'aurois regardé Moliere, comme un Auteur sublime; & Corneille, comme un Auteur naturel. L'instruction fait tout.

L'esprit & la raison même doivent moins présider aux ouvrages de goût & de génie, que le sentiment. C'est une conséquence na-

turelle de ce qui a été déja dit sur le goût, & nous allons l'appuyer encore de nouveaux faits. Par ce sentiment que je préfere à tout, je n'entens pas seulement la sensation dont l'Auteur est actuellement affecté en composant ; mais la connoissance des effets, que telle ou telle forme de pensée, ou d'ouvrage pourra produire chez le reste des hommes. On voit effectivement les Historiens, les Orateurs, les Peintres, les Poëtes, les Architectes, les Musiciens, &c. se désister souvent de leur propre goût, pour plaire plus universellement aux autres, & principalement aux femmes qui n'ont presque (1) toutes aucune idée des cho-

(1) L'exception se borne à une seule, que je n'ai pas besoin de nommer, pour la faire con-

ſes, ni même des termes propres aux Arts, & dont cependant les Philoſophes mêmes recherchent le ſuffrage & le préférent à tout. Ce qui tend à amollir la Philoſophie, & deshonore le Philoſophe.

Ce n'eſt pas que tous ceux qu'on vient de nommer, jugent & ſoient forcés de juger autrement qu'ils jugeroient, en ſuivant leurs principes. Au contraire ils ne compoſent autrement qu'ils compoſeroient, que parce qu'ils ſont perſuadés que tous les autres hommes, ou du moins le plus grand nombre, n'ont pas la même façon de ſentir. Ainſi s'ils

noître. L'auteur des *Elémens de la Philoſophie de Newton* me permettra ſans doute de dire que ſon ouvrage n'eſt pas, à beaucoup près, ſi bien fait que les *Inſtitutions de Phyſique*,

ſuivent telle idée ou tel plan, c'eſt qu'ils ont obſervé que ce plan qui leur déplaît à eux-mêmes, ſera goûté des autres, qu'ils croient sûrement moins connoiſſeurs qu'eux, & qui le ſont vraiſemblablement moins que des maîtres de l'Art.

De tels motifs énervent les talens, corrompent le génie, & ôtent le plaiſir qu'on auroit à ſuivre ſon penchant naturel. Que je ſçai de gré à l'Orphée (1) du ſiécle de les avoir mépriſés! On ne trouve cependant que de trop fréquens exemples de cette conduite politique, ou intéreſſée; & c'eſt elle qui aura vraiſemblablement déterminé Moliere à donner tant de farces au *ſot* Public.

Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt

(1) M. Rameau.

que c'eſt en cela préciſément, je veux dire, en cette attention à étudier les goûts d'autrui, en cette adreſſe à s'y conformer, quelque ridicules que ces goûts puiſſent être, que conſiſte la beauté, ou la perfection des ouvrages dont il s'agit. Tant il eſt vrai que nous n'avons point d'idées abſolues, & que rien n'eſt beau, que ce qui a été jugé, établi tel par des opinions arbitraires. Que dis-je? il ne faut qu'être protégé par certains beaux eſprits mâles, ou femelles principalement, décider de tout hardiment, quelque ſuperficiel qu'on ſoit, s'ériger en chef de quelques ſociétés, ou bureaux littéraires, en *premier miniſtre* de ces ſortes de républiques, ou du moins ſe mettre au rang des

courtifans, pour donner le ton à une infinité de gens incapables de penfer par eux-mêmes, & pour fe faire ainfi une réputation dûe à la cabale, & au mauvais goût, plutôt qu'à fon propre mérite.

Une vieille femme à qui toutes les portes de la galanterie font déformais fermées, à moins qu'elle ne foit riche & généreufe, ne peut mieux faire que de fe jetter dans la dévotion. A-t'elle le malheur de ne pas croire (car alors c'en eft un)? il ne lui refte que de cultiver fon efprit, lorfqu'elle en a; c'eft le pis aller d'une femme, même dans le déclin de fa beauté. Ainfi au défaut d'adorateurs, ou d'amans folides, il faut bien fe contenter d'ouvrages & de courtifans d'efprit. Trifte ref-

ſource lorſqu'on n'a pas perdu le goût des plaiſirs !

C'eſt dans ces petites Académies du goût, qu'on en manque le plus, & qu'on en veut cependant fixer les régles invariables. Un bon mot, ſouvent un mauvais bon mot fort attendu, y tient lieu du bons ſens; („ c'eſt une bonne fortune qui (1) „ n'arrive qu'à un homme d'eſprit „ ; c'en eſt aſſez, tout le monde eſt content :) & au lieu de génie, on n'y trouve guéres que ce qu'on appelle *eſprit de Caffé*; à moins que quelque docte pédant, qui n'a pas même cet eſprit-là, & qui croit dans ſon cahos d'érudition les avoir tous, ne trouble le ſilence de ceux qui ſont à l'affus de l'eſprit, ou

(1) Penſées de M. de la Rochefoucault.

comme ſur une ſellete ; & braillant indifféremment Politique , Morale , Théologie , Moliniſme , *Hiſt. naturelle, maladies Vénériennes*, *Antiquités* , en un mot tout ce qu'un tyran de converſation peut dire avec audace, n'ennuie par ſes péſantes diſſertations d'honnêtes-gens contraints de céder à la force de ſes poûmons , dont le cruel abuſe encore , pour ſe rendre plus inſupportable dans la ſociété.

C'eſt dans ces brillantes aſſemblées de beaux eſprits , où préſide quelque Coriphée de la littérature , qu'on juge en deux mots l'eſprit & le génie , *Voltaire & Fontenelle.* Gardez-vous bien , ſi vous n'avez pas l'honneur d'y être admis , de penſer autrement,& d'oſer dire avec moi

moi qu'une telle décision n'est que des mots, ou de vains sons ; & avec Horace

. . . Verba & voces, prætereàque nihil.

Ou votre goût légitimement méprisé vous fera placer justement dans le dernier dégré des connoisseurs. Et vous qui ayant déja quelque réputation n'êtes pas encore de cette Académie ; ne dédaignez pas d'y briguer une place ; faites même tous vos efforts pour l'obtenir : car c'est une cour si *singuliere* que tous ceux qui ne sont pas *courtisans*, sont *ennemis*, & on les *écrase*, autant qu'on le peut, *avec tout* leur *mérite*. Ceux qui ne m'en croiroient pas sur ma parole, peuvent lire une *lettre* de M. de V... *sur les inconvé-*

niens attachés à la littérature. Mais lui-même, M. de V. qui a tant fait d'efforts pour descendre à la qualité de membre Académique, par quelle fatalité a-t-il négligé d'entrer dans les Illustres Académies dont je parle? Mais cette digression n'est déja que trop longue; revenons au vrai goût.

On convient, & cela s'ensuit encore de ma théorie du goût, que ce n'est point à force d'esprit, j'entens de finesse d'esprit, qu'on peut bien rendre un sentiment & qu'ainsi en ce ce sens la faculté de sentir est fort au-dessus de celle de penser, (quoiqu'elles ne different point essentiellement), en ce que par un abus honteux des talens, la plûpart de nos écrivains ne songent qu'à enve-

lopper leurs sentimens dans un certain clinquant d'imagination, qui les éblouit eux-mêmes si fort, qu'ils le prennent pour de l'or véritable. Heureux les Auteurs, qui au lieu de mettre à la torture les esprits occupés à débrouiller le fil entortillé, & comme le peloton de leurs idées confuses & alembiquées, saisissent par tout la nature, ou le vrai, donnent des couleurs, &, pour ainsi dire, un corps à ce qu'il y a de plus fin & de plus subtil dans les ressorts du cœur & dans les mobiles des passions, & qui sçavent enfin remuer fortement les autres par celles dont ils sont eux-mêmes pénetrés! Mais que ces écrivains sont rares au siécle où nous vivons! la mort d'un seul les mettroit tous au tombeau.

On n'eſt inondé que de Romans frivoles, de critiques impolies qui déconcertent les talens & ne les valent jamais (1), de ſatyres, de libelles, où les plus beaux talens ſont déchirés par les dents de l'envie; de brochures hebdomadaires ou éphéméres, dont le nom annonce la courte durée, & qui ſont pourtant les ſeuls ouvrages qui s'enlevent aujourd'hui, & qu'un *habile* Auteur oſe préſenter avec confiance au *ſçavant* Public; on ne voit enfin que des écrits pleins d'expreſſions ſingulieres, de tours recherchés, en un mot, de ces jeux d'imagination qui marquent l'enfance de l'eſprit. Voilà le goût dominant & la mode

(1) La critique eſt aiſée, & l'Art eſt difficile. Deſtouch. *le glorieux*.

d'aujourd'hui. La nature a tant de défauts, qu'on ne ſçauroit trop la farder : les pompons, les mouches, les rubans ne méſſient point à la trop ſimple vérité. La nature en effet peut-elle ſe comparer aux charmes ſéducteur de l'Art ? Qu'eſt-ce que le ſentiment le mieux rendu, mis en regard d'une heureuſe & brillante ſaillie ? Eh ! bon Dieu ! comment peut-on être Sçavant (1) ?

Ainſi parlent & ont interêt de parler ceux qui n'aiment à lire que ce qu'ils pourroient faire eux-mêmes, grace à la vaſte étendue de

(1) L'auteur des *Lettr. Perſ.* parle de gens qui ne comprenoient pas qu'on pût être Perſan. Ces ſots-là ſont-ils plus ridicules que l'eſpece de petits maîtres beaux-eſprits dont je veux parler. Paris en eſt rempli, & on les connoît à la ſeule dédicace de leurs livres.

léur génie, & de leurs connoiſſances; je veux dire des Romans, une petite Comédie en un Acte & en Vers, &c.

L'eſprit n'eſt pas ſeulement diſtribué avec peu d'économie ſur nos théatres, & dans tous les ouvrages d'agrément, (titre qu'on leur donne, & qu'on ne croit jamais aſſez rempli): il prend la place du ſentiment mal exprimé, du fait Hiſtorique noyé dans des réflexions déplacées; il eſt ſemé par tout, il eſt prodigué juſque dans les ouvrages ſérieux & Philoſophiques, comme l'Antidote de la Science, & une eſpéce d'excuſe au Lecteur, qu'on auroit véritablement grand tort de ne pas amuſer, ſuivant le précepte (1)

(1) Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci.

d'Horace, en l'inſtruiſant; mais ſur-tout dans les premiers chapitres d'un ouvrage qui doivent toujours être, quelque abſtrait que ſoit le ſujet qu'on traite, je ne dis pas *à la portée de tout le monde*, mais fort agréables : de ſorte que pour éviter le reproche de pédanterie, il faut indiſpenſablement ſe jetter dans un excès contraire (1), & rendre la vérité ridicule, pour vouloir l'embellir.

Pour prouver que l'uſage le veut & nous en impoſe la loi, écoutons encore un moment nos Néologues, car ils parlent à-peu-près ainſi, ou comme la Taupe de *Tanzaï* (2), (animal ingénieux qui a ſurpaſſé tous nos Ariſtarques par ſa maniere

(1) In vitium ducit culpæ fuga.

(2) Tanzaï & Neadarné. Tom. 1.

de critiquer, à laquelle je ne trouve rien de comparable que les bonnes plaisanteries de M. de Maupertuis (1) sur le même sujet.)

Les fleurs & les agrémens siéent encore mieux aux plus hautes Sciences, qu'aux beaux Arts, parce qu'étant fort séches & dégoutantes par elles-mêmes, elles en ont plus de besoin. La Médecine, la Métaphysique, la Géométrie, &c. ne devroient jamais se montrer dans leur triste deshabillé. On peut aisément, sans laisser tomber une fleur déplacée, écarter les ronces & les épines, qui pourroient blesser des mains délicates. Selon qu'un sujet est abstrait, ou sensible, il faut le repré-

(1) Lettre sur la Comet. 2. Edit. *Avertissem. du Libraire.*

ſenter ſous des traits frappans, ou déliés, corporifier l'un, anatomiſer, diſtiller l'autre, c'eſt-à-dire qu'on doit parler de l'ame, comme ſi c'étoit un corps, & du corps comme ſi c'étoit une Ame. La vérité eſt une chenille qu'on peut métamorphoſer en papillon, lorſqu'on veut plaire & bien ſervir le goût & la délicateſſe des François. Il ne faut à l'une & à l'autre qu'un heureux aſſortiment de quelques couleurs vives : & ces couleurs qui ſont ſi aimables, le bleu, le blanc, le vermillon, &c. la vérité les prend en paſſant par les mains de l'imagnation, ſon véritable interprête, comme la chenille en changeant d'état. C'eſt ainſi que l'ont véritablement penſé les Deſcartes, les Mallebranches, les Leibnitz,

les Wolf, les Fontenelle, &c. (1). Pourquoi en effet ne seroit-il pas permis à l'esprit, comme aux belles, de faire valoir les ressources de sa petite coquéterie ? N'est-ce pas à force d'avoir amolli, égayé le fond sec & rembruni de la Philosophie, qu'elle est devenue, par la plus jolie métamorphose du monde, une reine aussi enjouée, qu'elle étoit sérieuse autrefois. C'est une plaine aride changée en parterres charmans, par les fleurs qu'on y a semées, desorte que, comme s'exprime l'Auteur du plus joli ouvrage qui soit sorti des mains des Philosophes, *la Philosophie n'est* plus *qu'un plaisir*, *qui ré-*

(1) Je ne compare M. de F. à ces grands Philosophes, que parce qu'il a affecté, & beaucoup plus qu'eux, de mettre par tout de l'imagination.

ſide je ne ſçais où dans la raiſon, & ne fait rire que l'eſprit. Quelle gentilleſſe! quelle imagination plus digne de mettre en œuvre celle des Tourbillons, plus sûr de l'embellir! Et le moyen que la Marquiſe à qui ſon aimable Philoſophe promet du plaiſir, n'eût pas envie d'apprendre cette Philoſophie-là!

Il faut convenir que l'eſprit, le langage, le ſtyle, le goût, les opinions, les mœurs, la réligion même, tout eſt caprice, tout eſt mode, juſqu'aux remédes de la Médecine. Mais pour m'étendre aux ſeules opinions Philoſophiques, n'eſt il pas certain qu'il n'y a qu'un Carteſien qui puiſſe traiter aujourd'hui Locke de ſcélerat, & tous les ennemis des idées innées, comme les

ſiens propres ? Ne parlons-nous pas plus hardiment que du tems de Deſcartes & de Lami, ce pauvre Médecin qui fut ſi fort inquiété parce qu'il avoit dit d'après Lucrece que nos yeux n'étoient pas faits pour voir? Mais voyez l'illuſtre Philoſophe moderne s'élever ſur les débris de l'antiquité, & tomber enſuite réduit en poudre par Newton. Le vuide du ſyſtême épicurien étoit proſcrit par l'un; l'autre l'a rappellé. Les opinions des hommes reſſemblent aux plantes dont la nouveauté & la magnificence attire les regards & l'admiration des Botaniſtes. Quand le Tourneſol, par exemple, & la Philoſophie cartéſienne parurent pour la premiere fois, c'étoit la plus belle plante du monde, & la vraie

Philoſophie: tout l'Univers fut Cartéſien. Aujourd'hui le Tourneſol n'eſt plus qu'une plante ordinaire qui ſe fâne & ſe ſéche très-vîte ; & le ſyſtême Cartéſien n'eſt plus qu'un Roman Philoſophique ; le monde entier devient Newtonien. Les Philoſophes ſe ſuccédent, comme le mots (1) & les opinions. Il en viendra peut-être un autre, (s'il n'eſt déja venu), qui éclipſera Newton, comme Newton a éclipſé Descartes. Celui-ci ne ſera point *Aſtronome profond aux yeux des beaux eſprits* ; ni *Roi des beaux eſprits aux yeux de l'Aſtronome* ; les Sçavans jaloux de tant de réputation & de gloire, admireront autant & la pro-

(1) Multa renaſcentur quæ jam periêre, candentque
Quæ nunc ſunt in honore vocabula. *Horat.*

fondeur & la variété de ses connoissances, que les beaux esprits seront enchantés des agrémens de son imagination ; aussi favori de la Nature, que des Grands & des Rois, il étendra les limites des Sciences par son génie, & fera tomber sur le mérite indigent les faveurs mêmes qui lui seront accordées. Ami des talens, il n'aura de plaisir à voir croître son nom & sa fortune, que pour les protéger. Enfin plus obligeant encore que célébre, il ne se glorifiera que d'un titre trop rare, & autant au-dessus de tous les autres, que le cœur est au-dessus de l'esprit.

§ IV.

Du Génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du génie avec plus de précision que je n'ai fait jusqu'à présent. On entend communément par ce mot *Génie*, le plus haut point de perfection, où l'esprit humain puisse atteindre. Il ne s'agit plus que de sçavoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait consister dans la faculté de l'esprit la plus brillante, dans celle qui frappe le plus & même étonne, pour ainsi dire, l'imagination : & en ce sens, dans lequel j'ai employé moi-même le terme de *Génie*, pour me conformer à l'usage que j'avois dessein de corriger en-

ſuite, nos Poëtes, nos Auteurs ſyſtématiques, tout, juſqu'à l'Abbé Cartaut de la Villate (1) auroit droit au Génie ; & le Philoſophe qui auroit le plus d'imaginarion, le P. Mallebranche, ſeroit le premier de tous.

Mais ſi le génie eſt un eſprit auſſi juſte que pénétrant, auſſi vrai, qu'étendu, qui non-ſeulement évite conſtamment l'erreur, comme un Pilote habile évite les écueils, mais ſe ſervant de la raiſon, comme il ſe ſert de la Bouſſole, ne s'écarte jamais de ſon but, manie la vérité avec autant de préciſion, que de clarté, & enfin embraſſe aiſément & comme d'un coup d'œil une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un ſyſtême expérimental,

(1) Eſſai Hiſtorique & Philoſophique du goût.

aussi lumineux dans ses principes, que juste dans ses conséquences, adieu les prétentions de nos beaux esprits, & de nos plus célébres constructeurs d'hypothèses! Adieu cette multitude de génies! qu'ils seront rares désormais! Passons en revue les principaux Philosophes modernes, ausquels le nom de génie a été prodigué, & commençons par Descartes.

Le chef-d'œuvre de Descartes est sa (a) Méthode, & il a poussé fort

(a) 1. Descartes a purgé la Philosophie de toutes ces expressions *ontologiques*, par lesquelles on s'imagine pouvoir rendre intelligibles les idées abstraites de l'être. Il a dissipé ce cahos, & a donné le modéle de l'art de raisonner avec plus de justesse, de clarté, & de méthode. Quoiqu'il n'ait pas suivi lui-même sa propre Méthode, nous lui devons l'esprit Philosophique qui va dans un moment remarquer toutes ses erreurs, & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que

loin la Géométrie, du point où il l'a trouvée, peut-être autant que

d'ouvrages bien faits depuis Descartes! Que d'heureux efforts depuis les siens! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille expériences, ausquelles on n'auroit peut-être jamais songé. Il est donc permis aux esprits vifs, ardens à inventer, de devancer par leurs spéculations, quelque inutiles qu'elles soient en elles-mêmes, l'expérience même qui les détruit. C'est risquer d'être utile, du moins indirectement.

2. Ceux qui disent que Descartes ne fait pas un grand Géométre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (*Lettre sur l'Ame* 73. 74. se reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit par ce que je dis dans le texte au sujet de la Géométrie, qu'il ne suffit pas d'être un grand Géométre, pour être à juste titre qualifié de génie.

3. Après la méthode & les ouvrages Géométriques de ce Philosophe, on ne trouve plus que des systêmes, c'est-à-dire, des imaginations, des erreurs. Elles sont si connues, qu'il suffira, ce me semble, de les exposer. Descartes avoue comme Locke, qu'il n'a aucune idée de l'être & de la substance, & cependant il la définit (*Def. 6. de ses Medit. Rép. aux 2es. Object. à la 2e. des 3es. & aux 4e.* Il fait consister l'essence de la matiere, qu'il ne connoît pas, dans l'étendue solide; & lorsqu'on lui demande ce que c'est que le corps, ou la substance étendue, il répond que c'est une

Newton l'a poussée lui-même, du point où l'avoit laissée Descartes.

substance composée de plusieurs autres substances étendues, qui le sont encore elles-memes de plusieurs autres semblables. Voilà une définition bien claire & bien expliquée. Avec cette étendue, Descartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu est la cause premiere de ce mouvement, comme Descartes est l'auteur de ces loix reconnues pour fausses, & que les Cartésiens mêmes corrigent tous les jours dans leurs ouvrages. On explique tous les phénomenes par ces deux seules propriétés, l'étendue matérielle, & le mouvement communiqué sans cesse immédiatement par la force divine. On imagine non-seulement qu'il n'y a que trois sortes de particules, ou de matiere dans le monde, *subtilis*, *globulosa*, *striata*, mais on décide de quelle maniere Dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules remplissent tellement le monde, qu'il est absolument plein. Sans Newton, ou plutôt sans la Physique, la Mécanique, & l'Astronomie, adieu le vuide des Anciens. On fabrique des tourbillons, & des cubes qui expliquent tout jusqu'à ce qui est inexplicable, la création. Voilà le poison, voici l'Antidote. L'auteur avoue dans son L. des *Princip.* art. 9. que son systeme pourroit bien n'être pas vrai, & qu'il ne lui paroit pas tel à lui-même. Que pouvoit-il donc penser de son risible traité *de form. fœt*?

Enfin personne ne lui refuse un esprit naturellement Philosophique.

4. Descartes est le premier qui ait admis un principe moteur, différent de celui qui est dans la matiere, connu, comme on l'a dit au commencement de l'Ouvrage, sous le nom de force motrice, ou de forme active. Mallebranche convient lui-même de ce que j'avance, pour en faire honneur à Descartes. Aristote & tous les Anciens (excepté les Epicuriens qui par un intérêt hypothétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur, ni matériel, ni immatériel;) reconnurent la force motrice de la matiere, sans laquelle on ne peut completter l'idée des corps. Mallebranche (L. VI. p. 387. in-4°. 1678.) convient du fait, & à plus forte raison Leibnitz, dont on parlera à son Article. Enfin si vous lisez Goudin, p. 21. 165-167. 264, &c. Tom. II. 2. *Edit.* Barbay *Comment. in Arist. Phys.* p. 121-123. & autres Scholastiques, vous verrez que la force motrice de la matiere a été enseignée dans tous les tems dans nos écoles chrétiennes. *Ratio principii activi*, dit Goudin, *convenit substantiis corporeis, & inde pendent affectiones corporum quæ cernuntur in modo.*

5. Descartes écrit à la fameuse Princesse Palatine Elisabeth, qu'on n'a aucune assurance du destin de l'Ame après la mort : il définit la pensée, Art. 13. *toute connoissance, tant sensitive, qu'intellectuelle.* Ainsi penser, selon Descartes, c'est

Juſques-là Deſcartes n'eſt pas un homme ordinaire ; ce ſeroit même

ſentir, imaginer, vouloir, comprendre ; & lorſqu'il fait conſiſter l'eſſence de l'Ame dans la penſée, lorſqu'il dit que c'eſt une ſubſtance qui penſe, il ne donne aucune idée de la Nature de l'Ame; il ne fait que le dénombrement de ſes propriété, qui n'a rien de ſi révoltant. Chez ce Philoſophe, l'Ame ſpirituelle, inétendue, immortelle, ſont de vains ſons pour endormir les Argus de Sorbonne. Tel a été encore ſon but, lorſqu'il a fait venir l'origine de nos idées de Dieu même immédiatement. *Quâ quæſo ratione*, dit le Profeſſeur en Théologie, que je viens de citer, *Carteſius demonſtravit ideas rerum eſſe immediatè à Deo nobis inditas & non à ſenſibus acceptas, ſicuti docent Ariſtoteles, Divus Thomas, ac primates Theologi ac Philoſophi ? . . . . cur anima non eſſet corporea, licet ſuprà ſuam cogitationem reflectendo, in eâ corporeitatem non adverteret. Et quid non poteſt, qui omnia potuit ?* M. Goudin ne ſe ſeroit point ſi fort emporté contre Deſcartes, s'il l'eût auſſi bien entendu, que le Medecin Lamy qui le ſoupçonne avec raiſon d'être un adroit matérialiſte : & ſi M. Deslandes, (*Hiſtoire Critique de la Philoſophie*, T. II. à l'article *de l'immortalité de l'Ame*) eût auſſi ſolidement réfléchi, qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé témérairement que Deſcartes eſt *le premier qui ait bien éclairci les preuves* de ce dogme, *qui ait bien fait diſtinguer*

un génie, si pour mériter ce titre, il ne falloit qu'éclipser & laisser fort

l'*Ame*, *du corps*, *les substances spirituelles*, *de celles qui ne le sont pas*; il ne s'en seroit pas fié aux quatre propositions qu'il rapporte, & qui loin de rien *éclaircir*, sont aussi obscures que la question même. Un être inétendu ne peut occuper aucun espace; & Descartes qui convient de cette vérité, recherche sérieusement le siége de l'Ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un être sans aucunes parties pouvoit être conçu exister réellement quelque part, ce seroit dans le vuide, & il est banni de l'hypothèse Cartésienne. Enfin ce qui est sans extension ne peut agir sur ce qui en a une. A quoi servent donc les causes occasionnelles par lesquelles on explique l'union de l'Ame & du corps? Il est évident par-là que Descartes n'a parlé de l'Ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler, & de la maniere qu'il en a parlé, dans un tems où tout son mérite même étoit plus capable de nuire à sa fortune, que de l'avancer. Descarres n'avoit qu'à ne pas rejetter les propriétés frappantes dans la matiere, & transporter à l'Ame la définition qu'il a donnée de la matiere, il eût évité mille erreurs, & nous n'eussions point été privés des grands progrès que cet excellent esprit eût pu faire, si au lieu de se livrer à de vains systêmes, il eût toujours tenu le fil de sa Géométrie, & ne se fût point écarté de sa propre Méthode.

loin derriere ſoi tous les autres Mathématiciens. Mais les idées des grandeurs ſont ſimples, faciles à ſaiſir & à déterminer. Le cercle en eſt petit, & des ſignes toujours préſens à la vue, les rendent toujours ſenſibles ; de ſorte que la Géométrie & l'Algébre ſont les Sciences où il y a moins de combinaiſons à faire, ſur-tout de combinaiſons difficiles ; on n'y voit par-tout que problêmes, & jamais il n'y en eut moins à réſoudre. De-là vient que les jeunes gens qui s'appliquent aux Mathématiques pendant trois ou quatre ans avec autant de courage, que d'eſprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne ſont pas faits pour franchir les limites de l'Art : & communément les Géométres, loin d'ê-

tre des génies, ne sont pas même des gens d'esprit; ce que j'attribue à ce petit nombre d'idées qui les absorbent, & bornent l'esprit, au lieu de l'étendre, comme on se l'imagine. Quand je vois un Géométre qui a de l'esprit, je conclus qu'il en a plus qu'un autre; ses calculs n'emportent que le superflu, & le nécessaire lui reste toujours. Est-il étonnant que le cercle de nos idées se resserre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent sans cesse? Les Géométres, j'en conviens, manient facilement la vérité; & ce seroit doublement leur faute s'ils ne sçavoient pas la vraie méthode de l'exposer, depuis que le célébre M. Clairaut a donné ses *Elémens de Géométrie*; (car, bon Dieu!

avant cet excellent ouvrage, en quel désordre, & quel cahos étoit cette ſcience) ! Mais faites-les ſortir de leur petite ſphére ; qu'ils ne parlent ni de Phyſique, (1) ni d'Aſtronomie ; qu'ils paſſent à de plus grands objets, qui n'aient aucun rapport avec ceux qui dépendent des Mathématiques, par exemple, à la Métaphyſique, à la Morale, à la Phyſiologie, à la Littérature : ſemblabes à ces enfans qui croyoient toucher le ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problêmes, & de problêmes très-compoſés & très-difficiles ! Quelle

(1) Encore faut-il beaucoup plus de talens pour la Phyſique, que pour la Géométrie. De-là vient que les Géométres ſont encore communément d'aſſez mauvais Phyſiciens.

foule d'idées, sans compter la peine que les Géométres ne se donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits) & de connoïssances diverses à embrasser d'une vue générale, à rassembler, à comparer: Ceux qui faute de lumieres veulent des autorités pour juger, n'ont qu'à lire le Discours que M. de Maupertuis prononça le jour qu'il fut reçu à l'Académie Françoise, & l'on verra si j'éxagere le peu de mérite des Géométres & les talens nécessaires pour réussir dans des Sciences d'une sphére plus étendue. Je n'en appelle, comme on voit, qu'au suffrage d'un profond Géométre, & pourtant homme de beaucoup d'esprit, orné de diverses connoissances, & qui plus est, vrai génie, si on l'est par les qua-

lités les plus rares qui le caractérisent, la vérité, la justesse, la précision & la clarté, même en des matieres qui lui sont tout-à-fait étrangeres. Qu'on me montre en Descartes des qualités aussi essentielles au génie, & sur tout qu'on me les fasse voir ailleurs qu'en Géométrie, puisqu'encore une fois le premier des Géométres seroit peut-être le dernier des Métaphysiciens ; & l'illustre Philosophe dont je parle, en est lui-même une preuve trop sensible. Il parle des idées, sans sçavoir d'où, ni comment elles lui viennent; ses deux premieres définitions sur l'essence de l'Ame & de la matiere sont deux erreurs, d'où découlent toutes les autres. Assurément dans ces *Médiations Méta-*

physiques dont M. Deslandes admire la profondeur, ou plutôt l'obscurité, Descartes ne sçait ce qu'il cherche, ni où il veut aller; il ne s'entend pas lui-même. Il admet des idées innées; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre son peu de jugement, soit en refusant le sentiment aux bêtes, soit en formant un doute impraticable, inutile, dangereux, soit en adoptant le faux, comme le vrai, en ne s'accordant pas souvent avec lui-même, en s'écartant de sa propre Méthode, en s'élevant par la vigueur déreglée de ses esprits, pour tomber d'autant plus, & n'en retirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux Mers dans lesquelles il s'est noyé.

Je veux, & je l'ai insinué moi-même, que les égaremens mêmes de Descartes soient ceux d'un grand homme; je veux que sans lui nous n'eussions point eu les Huygens, les Boyle, les Mariotte, les Newton, les Musschenbroeck, les Gravesande, les Boerhaave, &c. qui ont enrichi la Physique d'une prodigieuse multitude d'expériences; & qu'en ce sens il soit fort permis aux imaginations vives de se donner carriere. Mais, n'en déplaise à M. Privat de Moliere, grand partisan des systêmes, & en particulier de l'hypothèse Cartésienne (1), qu'est-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Descartes? Il a beau dire, des systêmes gratuits ne seront

(1) Leçons de Physique. T. III. *Lec.* II.

jamais que des châteaux en l'air, ſans utilité, comme ſans fondement.

Et vous, enfant de l'imagination, Oratorien (*a*) célebre, ingrat, qui

(*a*) 1. Mallebranche après avoir diſtingué la ſubſtance de ſes modifications, & défini ce dont il n'a point d'idée, l'eſſence d'une choſe. (V. *Rech. de la vérit.* L. 3.c.1. 2. Part. c. 7. 8.), fait conſiſter l'eſſence de la matiere dans l'étendue, comme a fait Deſcartes. En habile Cartéſien il déploie toute ſa force & ſon éloquence contre les ſens, qu'il imagine *toujours trompeurs*; il nie auſſi le vuide, met l'eſſence de l'Ame dans la penſée. L. 3. P. 1. c. 1, &c.

2. Quoiqu'il admette dans l'homme deux ſubſtances diſtinctes, il explique les facultés de l'Ame par celles de la matiere (L. 1. c. 1. L. III. c. VIII). Sur une idée fauſſe du mot *penſée*, dont il fait une ſubſtance, il croit qu'on penſe toujours, & que lorſque l'Ame n'a pas *conſcience* de ſes penſées, c'eſt alors qu'elle penſe le plus, parce qu'on a toujours l'idée de l'être en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8.). Il définit l'entendement, " la faculté de ,, recevoir différentes idées, & la volonté celle de ,, recevoir différentes inclinations, (L. 1. c. 1.) ou, ,, ſi l'on veut, une impreſſion naturelle qui nous ,, porte vers le bien en général, l'unique amour ,, (L. 4. c. 1. que Dieu nous imprime. Et la li- ,, berté, eſt la force qu'a l'eſprit de déterminer

déclamant contr'elle, pouvez bien passer pour battre votre propre nour-

„ cette impression Divine, vers les objets qui nous „ plaisent. Nous n'avons cependant, ajoute-t-il, „ ni idée claire, ni même sentiment intérieur de „ cette égalité de mouvement vers le bien : „ & c'est de ce défaut d'idées qu'il part pour donner les définitions que je viens de rapporter, auxquelles on s'apperçoit effectivement que l'Auteur manque d'idées.

3. Mallebranche est le premier des Philosophes qui ait mis fort en vogue les esprits animaux, mais comme une hypothèse, car il n'en prouve nulle part l'existence d'une maniere invincible.

4. Je viens au fonds du systême principal du P. Mallebranche. Le voici.

„ Les objets que l'Ame apperçoit, sont dans „ l'Ame, ou hors de l'Ame; les premiers se voient „ dans le miroir de nos sentimens, & les autres „ dans leurs *idées*, (L. 3. c. 1. p. 2.) c'est à-dire, „ non eux-mêmes, ni dans les idées, ou images „ qui nous en viennent par les sens (L. 3. c. 1-4. „ p. 2. c. IX.), mais dans quelque chose qui étant „ intimément uni à notre Ame, nous représente „ les corps externes. Cette chose est Dieu. Il est „ très-étroitement uni à nos Ames par sa présen- „ ce... cette présence claire, intime, nécessaire „ de Dieu agit fortement sur l'esprit. On ne peut „ se défaire de l'idée de Dieu. Si l'Ame considére „ un être en particulier, alors elle s'approche de

rice ; vous êtes plus habile à édifier que Bayle ne l'étoit à détruire ; mais

,, quelques-unes des perfections divines, en s'é-,, loignant des autres, qu'elle peut aller chercher ,, le moment suivant (L. III. p. 2. c. v. vi.).

,, Les corps ne sont visibles que par le moyen de ,, l'étendue. Cette étendue est infinie, spirituelle, ,, nécessaire, immuable, (souvent M. en parle comme d'une étendue composée); c'est un des at-,, tributs de Dieu. Or tout ce qui est en Dieu, est ,, Dieu; c'est donc en Dieu que je vois les corps. ,, Je vois clairement l'infini en ce sens que je vois ,, clairement qu'il n'a point de bout. Je ne puis ,, voir l'infini dans des êtres finis ; donc, &c. ,, donc l'idée de Dieu ne se présente à mon Ame, ,, que par son union intime avec elle. Donc il ,, n'y a que Dieu qu'on connoisse par lui-même, ,, comme on ne connoît tout que par lui.

,, Comme tout ce qui est en Dieu, est très-spi-,, rituel, & très-intelligible, & très-présent à l'es-,, prit, de-là vient que nous voyons les corps sans ,, peine dans cette *idée* que Dieu renferme en soi, ,, & que j'appelle l'*étendue* ou le *monde intelligible*. ,, Ce monde ne représente en soi les corps que ,, comme possibles, avec toutes les idées des véri-,, tés, & non les vérités mêmes qui ne sont rien ,, de réel (L. 3. c. 6. p. 2.). Mais les sentimens ,, de lumiere & de couleurs dont nous sommes af-,,fectés par l'étendue nous font voir les corps éxis-,, tans. Ansi Dieu, les corps possibles, les corps

ce

ce ſçavant homme avoit l'eſprit juſ-te,& promt à éviter l'erreur, & vous

„ éxiſtans ſe voient dans le monde intelligible, „ qui eſt Dieu, comme nous nous voyons dans „ nous-mêmes. Les Ames des autres hommes ne „ ſe connoiſſent que par conjectures : enfin il ſuit „ que notre entendement reçoit toutes ſes idées, „ non par l'union des deux ſubſtances (qui eſt „ inutile dans ce ſyſtême), mais par l'union ſeule „ du verbe, ou de la ſageſſe de Dieu, par ce „ monde immatériel, qui renferme l'idée, la re- „ préſentation, & comme l'image du monde ma- „ tériel ; par l'étendue intelligible, qui eſt les „ corps poſſibles, ou la ſubſtance divine même, „ en tant qu'elle peut être participée par les corps „ dont elle eſt repréſentative.

C'eſt juſqu'ici Mallebranche qui parle, ou que je fais parler, conformément à ſes principes, deſquels il s'enſuit, comme on l'a remarqué il y a long-tems, que les corps ſont des modifications de Dieu, que notre célébre Métaphyſicien appelle tant de fois l'être en général, qu'il ſembleroit n'en faire qu'un être idéal. Ainſi voilà notre dévot Oratorien, Spinoſiſte ſans le ſçavoir, quoiqu'il fût déja Cartéſien, car Spinoſa l'étoit. Mais comme dit ſagement M. de S. Yacinthe dans ſes *recherches Philoſophiques*, c'eſt une choſe qu'il ne faut pas chercher à approfondir.

De telles viſions ne méritent pas ſans doute d'être ſérieuſement refutées. Qui pourroit ſeulement

êtes un esprit faux, incapable de saisir la vérité ; l'imagination qui

imaginer ce qu'un cerveau brûlé par des Méditations abstraites croit concevoir ? Il est certain que nous n'appercevons pas l'infini, & que nous ne connoissons pas même le fini par l'infini ; & cette vérité suffit pour ruiner le systême du P. Mallebranche qui porte tout entier sur une supposition contraire. D'ailleurs je n'ai point d'idée de Dieu, ni des esprits ; il m'est donc impossible de concevoir comment mon Ame est unie à Dieu.

Pascal a bien raison de dire qu'on ne peut concevoir un être pensant sans tête. C'est-là en effet que sont nos idées, elles ne sont que des modifications de notre substance ; & si je n'en avois pas une parfaite conviction par mon sens intime, je serois également sûr que mes idées des objets sont dans moi, & à moi, & non hors de moi, dans Dieu, & à Dieu, puisque c'est toujours dans moi que se grave l'image qui représente les corps. D'où il suit que ces idées hors de mon Ame, distinguées de ma substance, quelque étroitement unies qu'on les suppose, sont chimériques. Je croirai que je vois en Dieu, quand une expérience fondée sur le sens intime, quand ma conscience me l'aura appris. Mallebranche paroît avoir pris la magnifique imagination de son *monde intelligible*. 1°. Dans Marcel Platonicien *Zodiaq. chant 7.* où l'on trouve des rêves à-peu-près semblables ; 2°. dans la *Parmenide* de Platon, qui croyoit

vous domine ne vous permet pas de parler des passions, sans en montrer vous-même, ni d'exposer les erreurs des sens, sans les éxagérer. J'admire la magnificence de votre ouvrage, il forme une chaîne nulle part interrompue; mais l'erreur, l'illusion, les rêves, les vertiges, le délire, en sont les matériaux, & comme les guides qui vous menent à l'immortalité. Votre palais ressemble à celui des Fées, leurs mains ont apprêté les mêts que vous nous présentez. Qu'on a bien raison de dire que vous n'avez recherché la vérité que dans le titre de votre livre! car

que les idées étoient des êtres réels, distincts des créatures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce subtil Philosophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là feroit-il peu d'honneur à l'esprit.

vous ne montrez pas plus de ſagacité à la découvrir, que d'adreſſe à la faire connoître aux autres. Eſclave des préjugés, vous adoptez tout; dupe d'un phantôme ou d'une apparition, vous réaliſez les chiméres qui vous paſſent par la tête. Les préjugés ont juſtement été comparés à ces faux amis qu'il faut abandonner, dès qu'on en a reconnu la perfidie. Eh! qui la doit reconnoître, qui doit s'en garantir, ſi ce n'eſt un Philoſophe?

Ce n'eſt pas tout: non-ſeulement vous voyez tout en Dieu, excepté vos extravagances & vos folies, mais on a remarqué que vous en faites un machiniſte ſi mal habile, que ſon ouvrage ne peut aller, ſi l'ouvrier ne le fait mouvoir ſans ceſ-

ſe, comme ſi vous aviez prétendu par cette idée Cartéſienne, faire trouver peu ſurprenant que Dieu ſe fût repenti d'avoir fait l'homme.

Après cela, Malſebranche, auriez-vous donc prétendu au rang des Génies, c'eſt-à-dire de ces eſprits heureuſement faits pour connoître & expoſer clairement la vérité? Que vous en êtes différent! Mais ſans doute on vous prendra pour un eſprit céleſte, étheré, dont les ſpéculations s'étendent au-delà du douziéme ciel de Ptolomée; car des idées acquiſes par les ſens, que dis-je? les idées innées de Deſcartes ne vous ſuffiſent pas; il vous en faut de divines, puiſées dans le ſein de l'immenſité, dans l'infini: il vous faut un *monde ſpi-*

rituel, *intelligible* (ou plutôt inintelligible), où ſe trouvent les *idées*, c'eſt-à-dire, les images, les repréſentations de tous les corps, au hazard d'en conclure que Dieu eſt tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, ſans le trouver dans ce vaſte Univers, ſelon l'idée que Lucain exprime ainſi dans le neuviéme livre de ſa Pharſale,

Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque moveris.

Célebre Leibnitz, (*a*) vous rai-

(*a*) Leibnitz fait conſiſter l'eſſence, l'être, ou la ſubſtance (car tous ces mots ſont ſynonimes) dans des *Monades*, c'eſt-à-dire, dans des corps ſimples, immuables, indiſſolubles, ſolides, individuels, ayant toujours la même figure & la même maſſe. Tout le monde connoît ces monades depuis la brillante acquiſition que les Leibnitiens ont faite de M. la M. du Chattelet. Il n'y a pas, ſelon Leibnitz, deux particules homogenes dans la matiere, elles ſont toutes différentes

sonnez à perte de vue sur l'être, & la substance, vous croyez connoître

les unes des autres. C'est cette constante hétérogeneïté de chaque élément qui forme & explique la diversité de tous les corps. Nul être pensant, & à plus forte raison Dieu ne fait rien sans choix, sans motifs qui le déterminent. Or si les atomes de la matiere étoient tous égaux, on ne pourroit concevoir pourquoi Dieu eût préféré de créer & de placer tel atome ici, plutôt que là, ni comment une matiere homogene eût pu former tant de différens corps. Dieu n'ayant aucuns motifs de préférence, ne pourroit créer deux êtres semblables possibles. Il est donc nécessaire qu'ils soient tous hétérogenes. Voilà comme on combat l'homogénéite des élémens par le fameux *principe de la raison* suffisante. J'avoue qu'il n'est pas prouvé qu'un élément doive être similaire, comme le pensoit M. Boerhaave; mais réciproquement parce qu'on me dit queDieu ne fait rien sans une raison qui le détermine, dois-je croire que rien n'est égal, que rien ne se ressemble dans la nature, & que toutes les monades, ou essences sont différentes? Il est évident que ce systême ne roule que sur la supposition de ce qui se passe dans un être qui ne nous a donné aucune notion de ses attributs. M. Clarke & plusieurs autres Philosophes admettent des cas de parfaite égalité, qui excluent toute *raison* Leibnitienne, elle seroit alors non suffisante, mais inutile, comme on le dit dans le texte.

l'essence de tous les corps. Sans vous, il est vrai, nous n'eussions jamais dé-

Comme on dit *l'homme*, & *le monde de Descartes*, on dit les *monades de Leibnitz*, c'est-à-dire, des imaginations. Il est possible, je le veux, qu'elles se trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moyen de nous assurer de cette conformité. Il faudroit pour cela connoître la premiere détermination de l'être, comme on connoît celle de toute figure, ou essence géométrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. mais de pareilles connoissances ne pourroient s'acquerir qu'au premier instant de la création des êtres, à laquelle personne n'a assisté: & cette création même est encore une hypothèse qui souffre des difficultés insurmontables, lesquelles ont fait tant d'athées, & la moitié de la baze fondamentale du spinosisme.

Puisque nous ne connoissons pas la substance, nous ne pouvons donc sçavoir si les élémens de la matiere sont similaires, ou non, & si véritablement le principe *de la raison suffisante* en est un. A dire vrai, ce n'est qu'un principe de systême, & fort inutile dans la recherche de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, sçavent par les idées qu'ils ont acquises, que le tout, par exemple, est plus grand que sa partie; & quand ils connoîtroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus, pour dire que cela est vrai parce qu'*il y a dans le tout quelque chose qui fait*

viné qu'il y eût des monades au monde, & que l'Ame en fût une;

comprendre pourquoi il est plus grand que sa partie ?

La Philosophie de M. Leibnitz porte encore sur un autre principe, mais moins célebre, & encore plus inutile, c'est celui de *contradiction.* Tous ces prétendus premiers principes n'abrégent & n'éclaircissent rien; ils ne sont estimables & commodes, qu'autant qu'ils sont le résultat de mille connoissances particuliéres, qu'un Général d'Armée, un Ministre, un Négociateur, &c. peuvent rédiger en axiomes utiles & importans.

Ces êtres qui séparés, sont des monades, ou la substance, forment par leur assemblage les corps, ou l'étendue, étendue métaphysique, comme je l'ai dit chap. IV. puisqu'elle est formée par des êtres simples, parmi lesquels on compte l'Ame sensitive & raisonnable. Leibnitz a reconnu dans la matiere 1°. non-seulement une force d'*inertie*, mais une *force motrice*, un *principe d'action*, ou autrement une *nature*. 2°. Des perceptions, & des sensations, semblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en effet les refuser, du moins à tout ce qui n'est pas inanimé.

Leibnitz remarque 3°. que dans tous les tems on a reconnu la force motrice de la matiere; 4°. que la doctrine des Philosophes sur cette propriété essentielle n'a commencé à être interrompue qu'au tems de Descartes. 5°. Il attribue la même opinion aux Philosophes de son tems. 6°. Il con-

nous n'eussions point connu ces fameux principes qui excluent toute

clut que chaque être indépendamment de tout autre, & par la force qui lui est propre, produit tous ses changemens. 7°. Il voudroit cependant partager cet ouvrage entre la cause premiere, & la cause seconde, Dieu & la nature; mais il n'en vient à bout que par des distinctions inutiles, ou par de frivoles abstractions.

Venons au systême de l'harmonie préétablie; c'est une suite des principes établis ci-devant. Il consiste en ce que tous les changemens du corps correspondent si parfaitement aux changemens de la Monade appellée *esprit*, ou *Ame*, qu'il n'arrive point de mouvemens dans l'une, auxquels ne coéxiste quelque idée dans l'autre, & *vice versâ.* Dieu a préétabli cette harmonie en faisant choix des substances, qui par leur propre force produiroient de concert la suite de leurs *mutations*, desorte que tout se fait dans l'Ame, comme s'il n'y avoit point de corps; & tout se passe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'Ame. Leibnitz convient que cette dépendance n'est pas réelle, mais métaphysique, ou idéale. Or est-ce par une fiction qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions? Les modifications de nos organes semblent en être la vraie cause; mais comment cette cause produit-elle des idées? réciproquement comment le corps obéit-il à la volonté? comment une *monade* spirituelle, ou inétendue, peut-elle

égalité dans la nature, & expliquent tous les phénomenes par une raiſon plus inutile que ſuffiſante : & vous, (*a*) Wolf, ſon illuſtre diſciple, com-

faire marcher à ſon gré toutes celles qui compoſent le corps, & en gouverner tous les organes? L'ame ordonne des mouvemens dont les moyens lui ſont inconnus ; & dès qu'elle veut qu'ils ſoient, ils ſont, auſſi vîte que la lumiere fut. Quel plus bel appanage, quel tableau de la divinité ! qu'on me diſe ce que c'eſt que la matiere, & quel eſt le mécaniſme de l'organiſation de mon corps, & je répondrai à ces queſtions. En attendant on me permettra de croire que nos idées ou perceptions ne ſont autre choſe que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications penſent, apperçoivent, &c.

(*a*) J'ai donné une idée très-ſuccincte des ſyſtêmes de trois grands Philoſophes. Voici l'abrégé de celui de Wolf, fameux commentateur de Leibnitz & qui ne cede en rien à tous les autres. Il définit l'être, tout ce qui eſt poſſible, & la ſubſtance un ſujet durable & modifiable. Ce qu'on entend par ſujet, ou *ſubſtratum*, comme parle Locke, eſt une choſe qui eſt, ou éxiſte en elle-même & par elle-même : ainſi elle peut être ronde, quarrée, &c. au contraire les accidens ſont des êtres qui ne ſubſiſtent point par eux-mêmes, mais

mentateur original, jusqu'à donner votre nom à la secte de votre maî-

sont dans d'autres êtres, auxquels ils sont inhérens, comme les trois côtés sont dans un triangle. Ce sont donc des manieres d'être, & par conséquent ils ne sont point modifiables, quoi qu'en disent les Scholastiques, dont la subtilité a été de faire du cercle & de sa rondeur deux êtres réellement distincts; ce qui me surprend d'autant plus, qu'ils ont eux-mêmes le plus souvent confondu la pensée avec le corps.

L'essence, ou l'être, selon Wolf, est formé par des déterminations essentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne présupposent rien par où on puisse concevoir leur éxistence. Elles sont la substance, comme les trois côtés sont le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les attributs de cette figure découlent de ces déterminations essentielles, & par conséquent quoique les attributs soient des déterminations constantes, ils supposent un sujet qui les détermine, quelque chose qui soit premier, avant tout, qui soit le sujet, & n'en ait pas besoin. C'est ainsi que Wolf croit marquer ce en quoi consiste la substance, contre Locke, Philosophe beaucoup plus sage, qui avoue qu'on n'en a point d'idée. Je passe sous silence ses déterminations variables; ce ne sont que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du soutien, ou support des attributs, de ce sujet dont les modes varient

tre , qui s'accroît tous les jours ſous vos auſpices , le ſyſtême que vous

ſans ceſſe. Pour connoître l'eſſence de quelque choſe que ce ſoit, il faudroit en avoir des idées qu'il eſt impoſſible à l'eſprit humain d'acquérir. Les objets ſur leſquels nos ſens n'ont aucune priſe ſont pour nous, comme s'ils n'étoient pas. Mais comment un Philoſophe entreprend-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas lui-même ? V. Wolf. *Inſt.* de *Phyſ.* ſur-tout chap. 3.

" L'être ſimple ou l'élément n'eſt ni étendu, ni „ diviſible, ni figuré, il ne peut remplir aucun „ eſpace. Les corps réſultent de la multitude & „ de la réunion de ces êtres ſimples, dont ils ſont „ compoſés, & comme on dit, des *aggregats*. L'i- „ magination ne peut diſtinguer pluſieurs choſes „ entr'elles, ſans ſe les repréſenter les unes hors „ des autres ; ce qui forme le phénomene de l'é- „ tendue, qui n'eſt par conſéquent que métaphy- „ ſique, & dans laquelle conſiſte l'eſſence de la „ matiere. „

Non-ſeulement l'étendue n'eſt qu'une apparence, ſelon Wolf, mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie, ſont des phénomenes, ainſi que les couleurs mêmes, c'eſt-à-dire des perceptions confuſes de la réalité des objets. Ceci roule ſur une fauſſe hypothèſe des perceptions. Wolf ſuppoſe " que nos ſenſations ſont compoſées d'un „ nombre infini de perceptions partielles, qui tou- „ tes ſéparément repréſentent parfaitement les

embellissez par la fécondité & la subtilité d'idées merveilleusement

„ êtres simples, ou sont semblables aux réalités ; „ mais que toutes ces perceptions se confondant „ en une seule, représentent confondues des „ choses distinctes „.

Il admet contre Locke des perceptions obscures dans le sommeil, dont l'Ame n'a point conscience : & par conséquent il croit avec Mallebranche que l'Ame pense toujours, au moment qu'elle y pense le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais, suivant Wolf, toute substance simple n'est pas douée de perceptions, il en dépouille les monades Leibnitiennes, & ne croit pas que la sensation soit une suite & comme un développement nécessaire de la force motrice. D'où il suit contre ses propres principes que les perceptions ne sont qu'accidentelles à l'Ame : & par conséquent encore il est aussi contradictoire, que gratuit, d'assurer, comme fait Wolf, que l'Ame est un petit monde sensitif, un miroir vivant de l'Univers qu'elle se représente par sa propre force, même en dormant. Pourquoi cela, écoutez (car cela est fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées) : parce que l'objet qui donne la perception est lié avec toutes les parties du monde, & qu'ainsi les sensations tiennent à l'Univers par nos organes.

Je ne parle point du systême *de l'harmonie préétablie*, ni des deux principes fameux de Leib-

ſuivies, eſt ſans doute les plus ingé-nieux de tous. Jamais ſans doute

nitz, le *principe de contradiction*, & le *principe de la raiſon ſuffiſante*. C'eſt une doctrine qu'on juge bien que Wolf a fait valoir avec cette ſagacité, cette intelligence, cette juſteſſe, & même cette clarté qui lui eſt propre, ſi ce n'eſt lorſqu'elle vient quelquefois à ſe couvrir des nuages de l'Ontologie. Exemple ſi contagieux dans une ſecte qui s'accroît tous les jours, qu'il faudra bien-tôt qu'un nouveau Deſcartes vienne purger la Métaphyſique de tous ces termes obſcurs dont l'eſprit ſe repaît trop ſouvent. La Philoſophie Wolfienne ne pouvoit ſe diſpenſer d'admettre ce qui ſervoit de fondement à la Leibnitienne, mais je ſuis fâché d'y trouver en même-tems des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. C'eſt, comme dit Wolf, " le réſultat des dif-„ férentes forces actives des élémens, confon-„ dues entr'elles ; c'eſt un effort des êtres ſimples „ qui tend à changer ſans ceſſe le mobile de lieu. „ Ces efforts ſont ſemblables à ceux que nous „ faiſons pour agir „. Wolf en fait lui-même de bien plus grands ſans doute, pour que Dieu témoin de cette action de la nature qui fait tout dans le ſyſtême de ce ſubtil Philoſophe, ne reſte pas oiſif, & pour ainſi dire, les bras croiſés devant elle. Mais dans ce partage il n'eſt pas plus heureux que ſon Maître. C'eſt toujours la na-

l'esprit humain ne s'est si consé-quemment égaré : quelle intelli-

ture qui agit seule, qui produit & cônserve tous les phénomenes. Le choc des substances les unes sur les autres fait tout, quoiqu'il ne soit pas décidé, s'il est réel, ou apparent : Car en général les Leibnitiens se contentent de dire que nous ne pouvons juger que sur des apparences, dont la cause nous est inconnue. Tant de modestie a de-quoi surprendre dans des Philosophes si hardis, si téméraires à s'élever aux premiers principes, qui cependant dans l'hypothèse des perceptions Wolfiennes, devoient au premier coup d'œil paroître incompréhensibles.

Il étoit, ce me semble, curieux, & utile d'observer par quelles voies les plus grands génies ont été conduits dans un labyrinthe d'erreurs, dont ils ont envain cherché l'issue. La connoissance du point où ils ont commencé à s'égarer, à se séparer, à se rallier, peut seule nous faire éviter l'erreur, & découvrir la vérité, qui est souvent si proche d'elle, qu'elle la touche presque. Les fautes d'autrui sont comme une ombre qui augmente la lumiere, & par conséquent rien n'est plus important dans la recherche de la vérité, que de s'assurer de l'origine de nos erreurs. Le premier Antidote, est la connoissance du poison.

Mais si tant de beaux génies se sont laissés aveugler par l'esprit de systême, l'écueil des plus grands hommes, rien doit-il nous inspirer plus de mé-

gence,

gence, quel ordre, quelle clarté président à tout l'ouvrage! De si gands talens vous font à juste titre regarder comme un Philosophe

fiance dans la recherche de la vérité? Ne devons-nous pas penser que tous nos soins, nos projets doivent être de rester toujours attachés au char de la nature, & de nous en faire honneur, à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boerhaave, ces deux glorieux esclaves dont la nature a si bien récompensé les services. (*Boerh. de honore Med. servit.*) Mais pour arriver à ce but, il faut se défaire courageusement de ses préjugés, de ses goûts les plus favoris pour telle ou telle secte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconnoît la perfidie. Il est assez ordinaire aux plus grands Philosophes de se vanter, comme les petits Maîtres; ceux-ci ont obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vues, ni connues; ceux-là prétendent avoir pris la nature sur le fait, comme dit un fameux Neologue, qu'elle leur a revelé tous ses secrets, & qu'ils ont, pour ainsi dire, tout vu, tout entendu, lors même que la nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut l'*Isis* des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité, qu'il faut suivre une conduite différente! il faut faire assiduement les mêmes pas avec la nature, toujours aidé, comme dit M. la M. du Chattelet à M. du *Baton* de l'observation & de l'expérience.

très-ſuperieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la Philoſophie Wolfienne. La chaîne de vos principes eſt bien tiſſue, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuſet, ne paroît qu'un métail impoſteur. Eh! faut-il donc tant d'art à enchaſſer l'erreur, pour mieux la multiplier, tandis que la triſte vérité gémit ſans appui & ſans protecteurs, qui la tirent de l'obſcurité, où elle tient, pour ainſi dire, compagnie au vrai mérite. Ambitieux Métaphyſiciens, qui ſemblez avoir aſſiſté à la création du monde, ou au débrouillement du cahos, vos premiers principes ne ſont que des ſuppoſitions hardies, qui n'ont pas l'art de me ſéduire, & où le génie a bien moins de part

qu'une présomptueuse imagination. Cependant qu'on vous appelle, si l'on veut, de grands génies, parce que vous avez recherché & que vous vous êtes vanté de connoître les premieres causes; pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignées vous seront toujours préférables: & que le succès des (a) LOCKE, des (b)

(a) 1°. M. Locke fait l'aveu de son ignorance sur la nature de l'essence des corps; en effet, pour avoir quelque idée de l'être, ou de la substance (car tous ces mots sont synonimes) il faudroit sçavoir une Géométrie inaccessible même aux plus sublimes Métaphysiciens, celle de la nature. Le sage Anglois n'a donc pu se faire une notion imaginaire de l'essence des corps, comme Wolf le lui reproche sans assez de fondement.

2°. Il prouve contre l'Auteur de l'*Art de Penser* & tous les autres Logiciens, l'inutilité des syllogismes, & de ce qu'on appelle Analyses parfaites, par lesquelles on a la puerilité de vouloir prouver les axiomes les plus évidens, minuties qui ne se trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut. Voyez Locke L. 4. c. 17. ss. 10. p. 551. 552.

Boerhaave, & de tous ces hommes ſages, qui ſe ſont bornés à l'exa-

3°. Il a cru les principes généraux très-propres à enſeigner aux autres les connoiſſances qu'on a ſoi-même. En quoi je ne ſuis pas de ſon avis, ni par conſéquent de celui de l'Auteur de la Logique trop eſtimée que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Ce grand étalage, cette multitude confuſe d'axiomes, de propoſitions générales ſyſtematiquement arrangées, ne ſont point un fil aſſuré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire cette méthode ſyntetique, comme l'a fort bien ſenti M. Clairaut, eſt la plus mauvaiſe qu'il y ait pour inſtruire. Je dis même qu'il n'eſt point de cas, ou de circonſtances dans la vie, où il ne faille acquerir des idées particulieres, avant que de les rappeller à des généralités. Si nous n'avions acquis pour les ſens les idées de *tout*, & de *partie*, avec la notion de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, ſçaurions-nous que *le tout eſt plus grand que ſa partie ?* Il en eſt ainſi de toutes ces vérités qu'on appelle éternelles & que Dieu même ne peut changer.

4°. Locke a été le deſtructeur des idées innées, comme Newton l'a été du ſyſtême Carteſien. Mais il a fait, ce ſemble, trop d'honneur à cette ancienne chimere, de la réfuter par un ſi grand nombre de ſolides réfléxions. Selon ce Philoſophe & la vérité, rien n'eſt plus certain que cet ancien axiome, mal reçu autrefois de Platon,

men des causes secondes, prouve bien que l'amour propre est le seul

de Timée, de Socrate & de toute l'Académie : *Nihil est in intellectu, quod priùs non fuerit in sensu.* Les idées viennent par les sens, les sensations sont l'unique source de nos connoissances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'Ame.

5°. Il paroît avoir cru l'Ame matérielle, quoique sa modestie ne lui ait pas permis de le décider. " Nous ne serons peut-être jamais, dit-il, „ capables de décider, si un être purement matériel pense ou non, &c. parce que nous ne „ concevons ni la matiere ni l'esprit. „ Cette simple réfléxion n'empêchera pas les Scolastiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire, mais elle sera toujours l'écueil de tous leurs vains raisonnemens.

6°. Il renonce à la vanité de croire que l'Ame pense toujours ; il démontre par une foule de raisons tirées du sommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, &c. que l'homme peut exister, sans avoir le sentiment de son être : que non-seulement il n'est pas évident que l'Ame pense en tous ces états, mais qu'au contraire, à en juger par l'observation, elle paroît manquer d'idées, & même de sentiment. En un mot, M. Locke nie que l'Ame puisse penser & pense réellement, sans avoir *conscience* d'elle-même, c'est-à-dire, sans sçavoir qu'elle pense, sans avoir quelque notion,

qui n'en tire pas le même avantage, que des premieres !

ou ſouvenir des choſes qui l'ont occupée. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que l'opinion de ce ſubtil Métaphyſicien eſt confirmée par les progrès & la décadence mutuelle de l'Ame & du Corps, & principalement par les Phénomenes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Paſcal même, c. 23. n. 1. que l'homme peut fort bien être conçu ſans la penſée, & par conſéquent qu'elle ne fait point l'être de l'homme.

Quelle différence d'un Philoſophe auſſi ſage, auſſi retenu, à ces préſomptueux Métaphyſiciens qui ne connoiſſant ni la force ni la foibleſſe de l'eſprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout, ou à ces pompeux Déclamateurs, qui, comme Abadie, (*de la vérité de la Religion Chrétienne*,) aboient preſque pour perſuader, & qui par le dévot entouſiaſme d'une imagination échauffée, & pour ainſi dire, en courroux, font fuir la vérité, au moment même qu'elle auroit le plus de diſpoſition à ſe laiſſer en quelque ſorte apprivoiſer ! Pour punir ces illuminés fanatiques, ils ſeront condamnés dans la ſuite à écouter tranquillement, s'ils peuvent, l'hiſtoire des différens faits que le hazard a fournis dans tous les tems, comme pour confondre les préjugés.

7°. Il eſt donc vrai que M. Locke a le premier débrouillé le cahos de la Métaphyſique, & nous en a le premier donné les vrais principes,

Enfin Spinosa auroit-il prétendu au rang des génies ? Non, ce

en rappellant les choses à leur premiere origine. La connoissance des égaremens d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a pensé que les observations sensibles sont les seules qui méritent la confiance d'un bon esprit, il en a fait la base de ses méditations ; par tout il se sert du compas de la justesse, ou du flambeau de l'expérince. Ses raisonnemens sont aussi séveres, qu'éxemts de préjugés, de partialité ; on n'y remarque point aussi cette espéce de fanatisme d'irréligion qu'on blâme dans quelques-uns & dont l'imprudence seule révolte. Eh! ne peut-on sans passion rémedier aux abus & secouer le joug des préjugés?

(*b*) 1°. M. Boerhaave a pensé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être; c'est ce qu'on nomme dernieres causes Métaphysiques. Il rejette ces causes, & ne s'inquiéte pas même des premieres Physiques, tels que les Elemens, l'origine de la premiere forme des semences, & du mouvement (*Inst. Med.* XXVIII.).

2°. Il divise l'homme en corps & en Ame, & dit que la pensée ne peut être que l'opération de l'esprit pur (XXVII) : Cependant non seulement il ne donne jamais à l'Ame les épithetes de *spirituelle* & d'*immortelle* ; mais lorsqu'il vient à traiter des sens internes, on voit que cette substance n'est point si particuliere, mais n'est que je ne

n'eſt qu'un monſtre d'incrédulité, dont l'Athéïſme reſſemble aſſez bien

ſçais quel ſens interne, comme tous les autres, dont elle ſemble être la réunion.

3°. Il explique par le ſeul mécaniſme toutes les facultés de l'Ame raiſonnable ; & juſqu'à la penſée la plus métaphyſique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand Théoricien ſoumet tout aux loix du mouvement: de ſorte qu'il m'eſt évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une Ame ſenſitive plus parfaite que celle des animaux. Voyez ſes leçons données par MM. Haller & de la Mettrie, les Inſtitutions qui en ſont le texte, ſur-tout *de ſenſib. Intern.* & ſes Diſcours *de honore Medic. ſervitut. de uſu ratiocinii Mecanici in Medicinâ, de comparando certo in Phyſ. &c.*

4°. On ſçait ce qu'il en penſa couter à cet honnête Philoſophe, pour avoir ſemblé prendre le parti de Spinoſa devant un inconnu avec lequel il voyageoit (*vie de Boerh.* par M. de la Mettrie ; Schultens *in Boerh. Laud.*). Mais au fond perſonne ne fut moins Spinoſiſte; par tout il reconnut l'inviſible main de Dieu ; c'eſt elle, ſelon lui, qui a tiſſu juſqu'aux plus petits poils des corps animés ; c'eſt elle qui a formé ces parties cachées, pour de futurs uſages, telles que le poumon, la valvule du trou ovale, le papillon enfermé dans la chenille ; les dents dans les machoires : c'eſt elle qui a fait les unes pour broyer ; les autres pour

au labyrinthe de Dedale, tant il a de tours, & de détours tortueux. Le fil de la Géometrie qui devoit le conduire ne sert qu'à l'égarer. Ne connoissant ni Dieu, ni Ame, Car-

couper, & qui a donné à toutes ensemble la mécanique des ciseaux, qui leur étoit nécessaire : d'où l'on voit combien Boerhaave étoit différent de ces deux Epicuriens Modernes, Gassendi & Lami, qui n'ont pas voulu voir que les instrumens du corps humain sont faits pour produire certains mouvemens déterminés, s'il survient une cause mouvante (BOERH. *Inst. Med.* XL.), & qui plus aveugles que le concours fortuit d'Atomes qu'ils ont adopté, se sont abandonnés à toute l'étendue du systême Lucretien (*De Natur. Rer. L. iv.* Enfin lorsqu'il s'agit d'expliquer la correspondance mutuelle du corps & de l'Ame, ou Boerhaave se tire de-là, en n'admettant au fond qu'une seule substance, ou il suppose des loix Cartésiennes établies par le Créateur, selon lesquelles de tel mouvement corporel fait s'élever telle pensée dans l'Ame & réciproquement, &c. il avoue qu'il est inutile aux Médecins de connoître ces loix, & qu'il est impossible à tous les hommes de venir à bout de les découvrir. Je conclus de tout cela que le grand Boerhaave fut le plus éclairé & le plus sage des Déistes.

téſien outré, il fait de l'homme mê-me, un véritable automate, une machine aſſujettie à la plus conſtante néceſſité, entraînée par un impétueux futaliſme, comme un vaiſſeau, par le courant des eaux. La ſageſſe, l'honneur, la probité, la vertu ne ſont que de vains ſons, tout eſt hazard, ou deſtin. Il n'y a ni bien, ni mal, ni juſte, ni injuſte, ni ordre, ni déſordre; la nature y reclame en vain ſes droits, & la conſcience même y eſt totalement étouffée. On la regarde comme un Barometre trop infidelle pour marquer le dégré précis des vertus & des vices, puiſqu'elle s'éteint dans tous les cas où les nerfs ſont comprimés à leur origine, ſe racornit ou s'émouſſe chez les ſcélérats. On

veut enfin que nos principes naturels ne ſoient que nos principes accoutumés. Et c'eſt une erreur dans laquelle a donné Paſcal, lorſqu'il dit qu'il *craint bien que la nature ne ſoit une premiere coutume, & que la coutume ne ſoit une ſeconde nature.* Dans ce ſyſtême, qui a été celui de Xenophanes, de Meliſſus, de Parmenide, & de tous les anciens Athées, celui qu'on pend eſt injuſtement pendu, puiſqu'il n'a pu ſe diſpenſer de faire ce qu'il a fait; mais il ne l'eſt cependant pas ſans raiſon, parce que ce ſeroit autoriſer le meurtre de Citoyens néceſſaires à l'Etat, que de le laiſſer impuni. (*a*)

(*a*) Voici en peu de mots le Syſtême de Spinoſa. Il ſoutient, 1°. qu'une ſubſtance ne peut produire une autre ſubſtance. 2°. Que rien ne peut être créé de rien. 3°. Qu'il n'y a qu'une ſeule

Nous avons examiné ceux qui n'ont été que Philoſophes ; paſſons

ſubſtance, parce qu'on ne peut appeller ſubſtance, que ce qui eſt éternel, & dépendant de toute cauſe ſupérieure, que ce qui exiſte par ſoi-même & néceſſairement. Il ajoute que cette ſubſtance unique, ni diviſée, ni diviſible, eſt non-ſeulement douée d'une infinité de perfections, mais qu'elle ſe modifie d'une infinité de manieres : en tant qu'étendue, les corps & tout ce qui occupe un eſpace ; en tant que penſée, les ames & toutes les intelligences ſont ſes modifications : le tout cependant reſte immobile, & ne perd rien de ſon eſſence pour changer.

Il faut avouer que voilà un hardi Athée ; car il n'y a certainement aucune preuve qui nous convainque que la ſuprême intelligence doive être placée dans la matiere, pas même dans la matiere ignée ou éthérée, dans laquelle les anciens Hébreux, Alchymiſtes, & Auteurs Sacrés avoient mis le trône de la Divinité, comme le dit M. Boerhaave dans ſon traité du Feu, & d'où, ſuivant eux, Dieu lance des feux vivifians ſur toute la nature : comme ſi le feu & l'éther même qui donnent le mouvement à tous les corps, ne le recevoient pas eux-mêmes de cauſes qui nous ſont inconnues.

Spinoſa définit les ſens conſéquemment à ſes principes : *des mouvemens de l'Ame, cette partie penſante de l'Univers, produits par ceux des corps,*

aux Philoſophes beaux eſprits, & voyons quelle part peuvent prétendre au génie ceux qui paſſent pour en avoir le plus. Nous paſſerons ici ſous ſilence non-ſeulement les anciens, comme nous avons déja fait, mais nous nous bornerons à peu d'illuſtres modernes.

On a trouvé trop fort l'eſpece de parallele que j'ai fait de M. de Voltaire avec Corneille & Racine; je

qui ſont des parties étendues de l'Univers. Mais cette définition eſt évidemment fauſſe; puiſqu'il eſt prouvé 1°. que la penſée n'eſt qu'une modification accidentelle du principe ſenſitif, qui par conſéquent n'eſt point une *partie penſante* du monde: 2°. que les choſes externes ne ſont point repréſentées à l'Ame, mais ſeulement quelques propriétés différentes de ces choſes, toutes relatives & arbitraires; & qu'enfin la plupart de nos ſenſations, ou de nos idées dépendent tellement de nos organes, qu'elles changent ſur le champ avec eux. Mais je n'entreprens point de réfuter Spinoſa, il raiſonne ſi mal, que je ſuis ſurpris qu'il ait été juſqu'à préſent ſi mal réfuté.

vais le justifier. Je répons qu'il n'est en effet ni l'un ni l'autre. Corneille semble avoir passé les bornes de l'esprit humain ; c'est un vrai génie, & le seul que nous ayons dans son genre. Racine qui avoit le cœur plus tendre & l'Ame moins élevée que Corneille, a mis beaucoup d'amour dans ses Tragédies, (car c'est le tempérament qui décide par tout, dans les goûts qu'on a, dans les hypothèses, dans les raisons qu'on imagine pour expliquer un Dogme de Religion, dans les professions qu'on embrasse, &c.) un amour pur, délicat, filé avec tout l'art imaginable. Ses piéces sont bien soutenues dans leur versification, comme dans leur conduite. Quelle Poësie ! Quelle pom-

pe! Quelle douceur! Quelle oreille ne feroit pas flattée des Vers où le Poëte a le plus exercé fa lime, tels que ceux de Phédre, qu'il fut deux ans à verfifier! Voltaire femblable à Virgile, a des endroits foibles, trop peu travaillés; il ne s'éleve que par détails, & il tombe fouvent après la plus belle tirade. Mais que ces détails font beaux & fréquens! Quelle harmonie! Quelle facilité! fupérieur à Racine même par l'une & l'autre, il ne peut, à mon avis, être comparé qu'au Prince des Latins.

Corneille éleve les hommes audeffus d'eux-mêmes, leur Ame n'a pas tant de grandeur; Racine les peint tendres, & amoureux, fon Théâtre ne retentit que de foupirs

& de langueurs. Ils nous montrent tour-à-tour, comme dit fort bien M. de la Motte, *ce que le cœur a de plus tendre, ce que l'esprit a de plus grand.* Voltaire plus Philosophe a mieux connu l'homme, il n'est chez lui ni toujours Romain, ni toujours amoureux, mais il est toujours être pensant. Que de traits hardis, que de réfléxions neuves, frappantes, que de vérités rendues avec force!

Avec moins d'art pour la conduite parfaite d'une Tragédie, que Corneille, & Racine, avec beaucoup moins de génie que le premier de ces deux hommes illustres, je pense donc que M. de V.... a plus, & sur-tout beaucoup plus d'esprit que Racine, de cet esprit qui coule du pinceau de la plus heureuse imagination,

gination, & fait à la fois le Peintre de la vérité & celui de l'agrément. Plus Philoſophe que l'un & l'autre, c'eſt le premier Poëte qui ait oſé faire penſer l'homme ſur nos Théâtres. Des Vers auſſi harmonieux, auſſi ſonores, auſſi penſés que les ſiens, le font déja regarder à juſte titre comme le plus grand Poëte qui ait jamais paru dans les détails. Tel eſt le jugement de ſes contemporains; ils craignent même, à ce que j'entrevois, que la poſtérité n'en juge encore plus favorablement. C'eſt ainſi que Voltaire jouit vivant de ſa mémoire, quoiqu'il eût modeſtement promis d'attendre qu'il fût mort pour apprendre quelle eſt ſa place. Il mérite ſans doute la premiere dans le Temple du

goût, de l'eſprit & des talens.

Que je plains les Auteurs forcés d'appeller du jugement de leur ſiécle, à la poſtérité. Il vaut mieux être un peu loué pendant la vie, que d'être comblé d'éloges après la mort. Vraiſemblablement il y a peu d'Ecrivains qui ne reſſemblent à cette coquette de la Comédie d'*Alcibiade*, qui dit qu'elle *aimeroit mieux être bien moins aimable; & rencontrer quelqu'un qui lui fît compliment*. Mais par malheur on ne rencontre jamais la poſtérité.

Que dis-je! M. de V. & peu d'autres avec lui, la trouvent ſur leurs pas, cette chimérique poſtérité; elle ſe réaliſe pour eux dans le plaiſir que les gens de goût, les vrais connoiſſeurs ont à les lire, ou les en-

tendre. Etre témoin de ce plaiſir, de l'empreſſement du public, lorſqu'on affiche *Zayre*, ou *Merope*, c'eſt un bien auquel je ſacrifierois tous les hommages de nos derniers neveux. Qu'un tel ſuccès, que ces larmes de ſentiment & de volupté, que ces nuées d'applaudiſſemens par leſquels un Poëte Tragique eſt forcé de ſe montrer au parterre, qui ſemble lui crier *vivat*, comme au Roi des Auteurs; qu'une gloire ſi fort au-deſſus des autres gloires, le vengent bien des diſcours de *Marie Alacoque*, de la jalouſe fureur de ce péſant Abbé (*ce vil fripier d'écrits, que l'intérêt dévore.... ce vil mortel, qu'il écraſe en paſſant... cet ignorant Zoïle, qui quatre fois par mois, éleve en fremiſſant une voix imbécille*, &

dont *la haine a formé* tous les sons, &c.) & pour une porte fermée, lui ouvrent celle de tous les cœurs.

Voltaire, il est vrai, n'est ni Corneille, ni Racine, comme Rameau n'est pas Lulli, mais il est Voltaire. C'est d'un tel nom qu'on peut dire qu'il suffit de l'avoir nommé. Lorsqu'un Auteur reçoit de ses contemporains ce tribut d'éloges qu'on n'a le droit (ce droit est aussi honteux pour le public, que cruel pour l'Auteur;) d'attendre que de la postérité, la mordante satyre aiguise en vain ses traits, & la critique est *une ombre qui donne du lustre au tableau.*

Rousseau est, je l'avoue, un plus grand Poëte. Quel feu! Quel entousiasme! Quelles images! Quelle ri-

cheſſe & de rimes & d'idées ! Quel heureux delire ! Quelle fougue ! Que de nobles écarts ! Tous les reſſorts de l'imagination ſe feroient-ils à la fois débandés ? Ou plutôt bornée aux petites ſpheres des objets qu'elle embraſſe (1), ſemblable à ces jets d'eaux dont le diamêtre eſt *Anguſtié*, cette riante & féconde partie de l'Ame n'en deviendroit-elle pas en quelque ſorte plus élaſtique, & par-là plus forte, & plus magnifique dans ſes productions ? Oui ſans doute, il eſt plus aiſé de remplir un petit cercle d'idées, que de parcourir avec ſuccès la plus vaſte

(1) Les Vers qu'on a faits à la louange du Roi prouvent cependant que ces petits objets ſont fort grands pour la plupart des Poëtes ; & ſans doute l'Auteur de l'*Ode de la Fortune*, &c. les eût facilement ſurpaſſé tous.

carriere ; & l'on peut, à l'exemple (1) de la nature, avoir en force ce qui manque en étendue. Rousseau n'a jamais osé chausser le Cothurne, & il a échoué dans la Comédie ; ce qui prouve les bornes de son génie, & combien il seroit peu sensé de le comparer au favori de Melpomene.

Enfin, quoique M. de C... montre peut-être autant de génie dans ses piéces, que de dureté dans ses Vers, & que *Rhadamiste & Electre* ayent bien mérité leur prodigieux succès, à tout prendre, qu'il est inférieur au Poëte régnant ! Je ne dis

(1) Je ne sçais si on me permettra cette allusion aux muscles de nos corps, qui ont d'autant plus de vigueur, qu'ils sont plus courts.

rien de M. P... *Cortés* a décidé ſon ſort ; l'Ode, ſur-tout obſcène, l'eût peut-être élevé à Rouſſeau, & l'Opéra Comique à Favar. Pourquoi ne pas ſuivre ſon génie ?

Il eſt un autre Ecrivain célébre, qu'on regarde comme le Coriphée de la Littérature & du Pinde, parce qu'il en eſt le Neſtor. L'Auteur du *Temple du Goût* le peint ingenieuſement dans ces jolis Vers.

„ D'une Planete à tire d'aîle
„ En ce moment il revenoit,
„ Avec Quinaut il badinoit,
„ Avec Mairan il raiſonnoit,
„ D'une main légere il tenoit
„ Le compas, la plume, & la lyre.

Legere ſans doute, car non-ſeulement il n'a pas fait un ſeul pas au-delà des autres en Mathématiques,

& en Philosophie, trop content de manier & d'embellir les pensées de ses confreres, pendant une très-longue suite d'années; mais ses préjugés pour son premier lait Philosophique, (le Cartésianisme,) l'ont empêché lui & M. de M... de se dépouiller de leur vieille peau Académique. Un tel courage reservé aux C... enfin Newtoniens, ne pouvoit entrer que dans des ames vraiment Philosophes. L'homme se trompe, & le grand homme avoue qu'il s'est trompé.

Quoi! Parce que M. de F.... *raisonne avec* M. de M... c'est-à-dire a une érudition très-variée, & peut sçavoir beaucoup de Philosophie, je lui donnerai le titre de Philosophe? Parce qu'il a fait l'Histoire

des découvertes des autres, ingénieux compendiaire de penſées qui ne ſont point à lui, & a ſçu louer les morts, avec moins de candeur, que d'une maniere à faire ſouvent rire les vivans, il faudra que je le compte parmi les Newton, les Maupertuis, &c! Aurois-je donc auſſi eu tort d'oublier l'Auteur des *Elemens de la Philoſophie de Nevvton*? Mais non; je ne connois de Philoſophes & de génies, que ces eſprits qui raiſonnent toujours conſéquemment ſur de nouvelles vérités connues par l'expérience; ou, ſi l'on veut, ceux qui, comme les Cartéſiens, les Leibnitiens, les Staahliens, &c. ont inventé de nouveaux principes ſur leſquels la vérité bâtiroit, pour ainſi dire, le

plus ſuperbe édifice, s'ils étoient réels & ſolides.

On peut penſer ſur toutes ſortes de ſujets en Philoſophe, ſans l'être. Cette Philoſophie là n'eſt le plus ſouvent que l'art de rendre fortement une vérité hardie, comme lorſque Voltaire dit dans Mahomet.

La nature, crois-moi, n'eſt rien que l'habitude.

Dans la Henriade.

Tel brille au ſecond rang qui s'éclipſe au premier.

Dans Mérope.

Le premier qui fut Roi fut un ſoldat heureux.

. . . .

Ce n'eſt pas aux Tyrans à ſentir la nature.

Dans Oedipe.

Nos Prêtres ne ſont pas ce qu'un vain peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Cette hardieſſe de pinceau montre par tout l'homme qui penſe dans les œuvres de cet illuſtre Auteur,

elle ſe communique aux eſprits, trop sûrs d'être ſéduits par l'agrément & les graces qui l'accompagnent, & l'Ame engourdie eſt excitée à réfléchir. C'eſt en ce ſens que j'ai dit ci-devant que M. de V... nous apprend à penſer. Il n'y a qu'à lire ſes Ouvrages, pour connoître les abus & les préjugés ; & on les a bien-tôt mépriſés, dès qu'on les a connus. Il corrige les uns avec eſprit, il ſecoue avec force le joug des autres, & ſemble inviter ceux qui auroient encore plus de vigueur à détrôner ces tyrans, à terraſſer l'hydre dont un ſeul homme ne peut à la fois couper toutes les têtes.

Après cela qu'on ne croie pas que je veuille comparer enſemble V... & F..... le premier borné à peindre

la nature, a essayé en vain de la mésurer : le second, en homme sage n'a chaussé qu'une seule fois le Cothurne ; en voulant parer la nature, son art l'a éclipsée : & s'il l'a mésurée, c'étoit d'un compas emprunté, comme le nom qu'il mit à sa Tragédie.

En lisant l'autre jour les œuvres de F.... mon Dieu, disois-je, voilà un Auteur qui est sans contredit un homme de beaucoup d'esprit, & qui réunit bien des talens agréables, & beaucoup de connoissances. Quel fin badinage, si on le compare à la pesante légereté d'un meilleur Ecrivain, l'Abbé des F..? Sans cet art ingénieux, qui eût jamais pu, par exemple, lire tant d'éloges de gens dont la vie particulie-

re intéreſſe peu de lecteurs. Soit Berger, ſoit Philoſophe, ſoit Hiſtorien, ſoit Poëte Lyrique, toutes les formes de ce Protée ont des charmes. Faut-il qu'inſenſible au vrai beau, & que ſourd, pour ainſi dire, aux cris de la nature, il l'ait fait diſparoître ſous le fard dont il a prétendu l'embellir! Pourquoi tant d'art dans l'expreſſion des choſes les plus ſimples? Pourquoi courir ſans ceſſe après l'eſprit? Pourquoi me faire remarquer ſans ceſſe combien vous en avez, combien vous en ſemez partout? C'eſt un mauvais moyen de me perſuader que vous en ayez beaucoup. Ouvrez au hazard les œuvres de V... Proſe, ou Vers; en quelque genre de littérature que ce puiſſe être; (il les embraſſe tous, &

ſa Proſe eſt encore meilleure que ſes Vers ;) vous ne verrez point cet excellent Ecrivain toujours avide de montrer de l'eſprit, s'impatienter de l'attendre, & le répandre à contre-tems. Il ſuit des régles trop sûres, ſon goût, ſon ſentiment ; il ne veut ni vous ſurcharger, ni vous éblouir ; ſon but eſt de vous former le goût, ſi vous en manquez, ou de le ſatisfaire, ſi vous en avez : la force, la gentilleſſe, la beauté, l'élégance, une galanterie délicate & ſans *fadeurs*, le plus heureux tour, la nobleſſe de l'expreſſion, la volupté du pinceau, le ſentiment enfin rendu de la maniere la plus naturelle & la plus touchante, voilà l'eſprit de V... *L'eſprit de Fontenelle* le plus *obligeamment diſtillé* lui eſt-il comparable ?

Voltaire ne manque point de graces, pour vouloir trop s'en donner, il ne riſque pas de déplaire par ces agrémens déplacés, qu'on peut appeller des hors-d'œuvres d'eſprit. Rien de recherché dans ſes tours, rien d'affecté, & de précieux dans ſon ſtyle ; nul Néologiſme. Vous ne l'entendez point dire, comme ces coquettes mal conſeillées, „ voyez „ donc combien je ſuis aimable, „ peſez bien tout ce que je vaux. „ Admirez comme je dis ſingulie- „ rement ce qu'il y a de plus natu- „ rel, & tout l'eſprit que je prodi- „ gue, où il n'en faut point. „ Il eſt aimable, comme une jolie femme qui ſemble l'ignorer, il plaît preſque ſans le ſçavoir, parce que tout ſon art eſt d'imiter la nature.

V... eſt donc ſans contredit la ſeule ſource vivante du vrai goût; ſans lui, ce goût auquel les Arts doivent tous leurs progrès, & l'eſprit tous ſes plaiſirs, étoit perdu: adieu le ſtyle & la véritable éloquence! tout étoit dépravé & corrompu par celui-là même qui ſembloit devoir la faire refleurir. Ne diroit-on pas que l'élegant & délicat Petrone ſembleroit avoir vu l'Ecrivain dont je parle, avec tous les mauvais ſinges d'eſprit (1) qu'il

(1) Et principalement M.... & M... Pour ſe préſerver de la contagion du ſtyle du premier, je ne puis mieux faire que de renvoyer encore aux 64 pages de diſcours tenus par la Taupe de *Tanzaï*. La *Lettre de l'Abbé Cotin*, ou plutôt de M..... ſera l'Antidote du dernier: quoique l'Auteur ſe contrediſe lui-même de dire des injures à un homme qu'il vient d'adopter pour confrere.

a faits,

a faits, lorſqu'il dit aux Néologues de ſon tems, *vos primi omnium eloquentiam perdidiſtis.* Quelles reſſources encore une fois Monſieur de Voltaire a dû trouver en ſon génie pour réſiſter au torrent du mauvais goût qui commençoit à entraîner tous les eſprits, lorſqu'il a paru! Nous ne devons certainement pas à M. de F. comme on l'a remarqué au ſujet de Deſcartes, le goût qui nous fera découvrir, ou éviter tous ſes défauts. Mais après V... qui nous garantira de l'eſpéce de contagion qui s'accroît tous les jours? Une bonne Comédie des *Prétieux Ridicules*, dans le goût de celle de Moliere.

Voilà la différence que je trouve entre l'eſprit, la Proſe, & les Vers

de V.... & de F... & j'avoue que je mets l'Auteur même d'*Inés* au-dessus de ce dernier, qui tout vivant qu'il est, jouit cependant d'une plus grande réputation. Il n'est assurement pas nécessaire pour mériter d'être comparé à F.... d'être meilleur Poëte que M. de la M.... ni d'avoir l'esprit naturellement plus Philosophique, & le raisonnement plus juste, (& en cette partie essentielle de l'esprit, j'avoue que F.... & la M... l'emportent sur V....): il faudroit seulement que la Prose de la M.... fût aussi mauvaise, qu'elle est estimée.

Enfin, un génie, au lieu de passer sa vie à donner une forme agréable aux vérités connues, comme a fait l'ancien Sécrétaire de l'Acadé-

mie des Sciences, eût parti du point où les autres étoient restés, il eût voulu étendre les limites des Arts, & il les eût étendus. Quelle différence par conséquent de M. de F... à un génie, tel que Pascal, par exemple!

J'ai cru en traitant du goût & du génie pouvoir dire librement mon avis sur les hommes illustres qui ont fait le plus d'honneur aux Lettres; pour faire voir combien les vrais génies sont rares, & qu'à proprement parler ni F... ni V... même qui a beaucoup plus embelli la Littérature, (ni l'un ni l'autre n'ont enrichi la Philosophie), ne doivent prétendre à un rang si élevé.

Je ne me suis pas si fort éloigné de mon sujet, qu'on auroit pu le

croire ; le goût & le génie sont deux parties de l'Ame, qui avoient besoin d'être plus approfondies qu'on n'avoit fait jusqu'à présent, ne fût-ce que pour fixer les idées de termes qui se trouvent tous les jours vuides de sens, dans la bouche même des gens d'esprit.

Au reste si ce parallele & les jugemens que je porte avec impartialité déplaisent à bien des Lecteurs, ils doivent penser que plus chaque Secte éleve son Chef, & préconise son Héros par des raisons d'amitié, de petite Académie, par des préjugés,&c. plus il est permis & facile à un esprit de sens froid, de les mettre à hauteur d'appui. On ne manque point au respect dû aux grands hommes, pour faire voir qu'ils ne

ſont pas grands de tous les côtés. *Non omnia poſſumus omnes.* Mais reprenons le fil de notre hiſtoire.

§. IV.

Du ſommeil & des rêves.

La cauſe prochaine du ſommeil paroît être l'affaiſſement des fibres nerveuſes qui partent de la ſubſtance corticale du cerveau. Cet affaiſſement peut être produit non-ſeulement par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moëlle, & par la diminution de cette circulation, qui ne ſuffit pas pour diſtendre les nerfs, mais encore par la diſſipation, ou l'épuiſement des eſprits, & par la privation des cauſes irritantes, qui procure du repos & de la tranquillité, & enfin par le tranſ-

port d'humeurs épaiſſes & imméables dans le cerveau. Toutes les cauſes du ſommeil peuvent s'expliquer par cette premiere.

Dans le ſommeil parfait, l'Ame ſenſitive eſt comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille qui lui donnoient des ſenſations, ſont entiérement interceptées en cet état de compreſſion du cerveau.

Pendant le ſommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui ſoit ſuſpendue, ou interrompue; & les ſenſations qu'elles produiſent, ſont incomplettes, ou toujours défectueuſes en quelque point. C'eſt par-là qu'on diſtingue les rêves qui réſultent de ces ſortes de ſenſations, d'avec celles qui affectent l'Ame au réveil. Les connoiſſances

que nous avons alors avec plus d'éxactitude & de netteté, nous découvrent assez la nature des rêves, qui sont formés par un cahos d'idées confuses & imparfaites. Il est rare que l'Ame apperçoive en rêvant quelque vérité fixe qui lui fasse reconnoître son erreur.

Nous avons en rêvant un sentiment intérieur de nous-mêmes, & en même-tems un assez grand délire, pour croire voir, & pour voir en effet clairement une infinité de choses hors de nous; nous agissons, soit que la volonté ait quelque part, ou non, à nos actions. Communément les objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous apparoissent la nuit, & cela est également vrai des chiens & des animaux en général. Il

ſuit de-là que la cauſe immédiate des rêves eſt toute impreſſion forte, ou frequente, ſur la portion ſenſitive du cerveau, qui n'eſt point endormie, ou affaiſſée, & que les objets dont on eſt ſi vivement affecté, ſont viſiblement des jeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les inſomnies & les fiévres, vient des mêmes cauſes, & que le rêve eſt une demie veille, & en ce qu'une portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des eſprits, tandis que toutes les autres ſont tranquilles & fermées. Lorſqu'on parle en rêve, il faut de néceſſité que les muſcles du larinx, de la langue & de la reſpiration, obéiſſent à la volonté, & que par conſéquent la region du *ſenſorium*, d'où

partent les nerfs qui vont se rendre à ces muscles, soit libre & ouverte, & que ces nerfs mêmes soient remplis d'esprits. Dans les pollutions nocturnes, les muscles releveurs & accélérateurs agissent beaucoup plus fortement, que si on étoit éveillé; ils reçoivent conséquemment une quantité d'esprits beaucoup plus considérable : car quel homme sans toucher, & peut-être même en touchant une belle femme, pourroit répandre la liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens sages, vigoureux, ou échauffés ? Les hommes & les animaux gesticulent, sautent, trésaillent, se plaignent; les écoliers redisent leurs leçons; les Prédicateurs déclament leurs Sermons, &c.

les mouvemens du corps répondent à ceux qui se passent dans le cerveau.

Il est facile d'expliquer à présent les mouvemens de ceux qu'on appelle *somnambules*, ou *noctambules*, parce qu'ils se promenent en dormant. Plusieurs Auteurs racontent des histoires curieuses à ce sujet, ils en ont vu faire les chutes les plus terribles, & souvent sans danger.

Il suit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les somnambules dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils sont éveillés dans d'autres, à la faveur desquelles le sang & les esprits, qui profitent des passages ouverts, coulent aux organes du mouvement. Notre admiration

diminuera encore plus, en considérant les dégrés successifs, qui des plus petites actions faites en dormant, conduisent aux plus grandes & aux plus composées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'Ame avec assez de force pour la convaincre de la présence réelle du fantôme que l'imagination lui présente : & alors il se forme dans le corps des mouvemens qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui est de l'adresse & des précautions que prennent les somnambules, avons-nous plus de facilité qu'eux, à éviter mille dangers, lorsque nous marchons la nuit dans des lieux inconnus ? La Topographie du lieu se peint dans le cerveau du noctambule, il connoît ce

lieu qu'il parcourt ; & le siége de cette peinture est chez lui nécessairement aussi mobile, aussi libre, aussi clair, que dans ceux qui veillent.

§. V.

Conclusion sur l'être sensitif.

Il y a beaucoup d'autres choses, qui concernent nos connoissances, & qui n'intéressent pas peu notre curiosité ; mais elles sont au-dessus de notre portée : nous ignorons quelles qualités doit acquerir le principe matériel sensitif, pour avoir la faculté immédiate de sentir ; nous ne sçavons pas si ce principe possede cette puissance dans toute sa perfection, dès le premier instant qu'il habite un corps animé,

Il peut bien avoir des ſenſations plus imparfaites , plus confuſes , ou moins diſtinctes ; mais ces défauts ne peuvent-ils pas venir des autres organes corporels qui lui fourniſſent ces ſenſations ? Cette poſſibilité eſt du moins facile à établir, puiſqu'elles lui ſont toutes retranchées par l'interception du cours des eſprits durant le ſommeil, & que ce même principe ſenſitif, dans un ſommeil léger, ou imparfait, n'a que des ſenſations incomplettes , quoique par lui-même il ſoit immédiatement prêt à les recevoir completes & diſtinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conſerve cette immédiate faculté de ſentir, & ſi dans ce cas d'autres cauſes que les organes qui agiſſent ſur

lui durant la vie, peuvent lui donner des sensations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne demande pas si cette partie dégagée » de ses liens, & conservant son es» sence, reste errante, toujours prê» te à reproduire un animal nou» veau, ou à reparoître revêtue » d'un nouveau corps? Après qu'a» voir été dissipée dans l'air, ou » dans l'eau, cachée dans les feuilles » des plantes, ou dans la chair des » animaux, elle se retrouveroit dans » la semence de l'animal qu'elle de» vroit reproduire? Je m'inquiete » peu si l'Ame capable d'animer de » nouveaux corps, ne pourroit re» produire toutes les espéces possi» bles par la seule diversité des com» binaisons. » Ces questions sont d'u-

ne nature à rester éternellement indécises. Il faut avouer que nous n'avons sur tout cela aucune lumiere, parce qu'on ne sçait rien au-delà de ce que nous apprennent les sensations, qui nous abandonnent ici; & par conséquent on ne doit pas se permettre de former là-dessus aucune sorte de conjecture. Un homme d'esprit propose des problêmes, le sot & l'ignorant décident; mais la difficulté reste toujours pour le Philosophe. Soumettons-nous donc à l'ignorance & laissons murmurer notre vanité. Ce qui me paroît assez vrai, & conforme aux principes établis ci-devant, c'est que les animaux perdent en mourant leur puissance immédiate de sentir, & que par conséquent l'Ame sensitive est véri-

tablement anéantie avec eux. Elle n'éxiſtoit que par des modifications qui ne ſont plus.

Chapitre XV.

Des facultés intellectuelles, ou de l'Ame raiſonnable.

Les facultés propres à l'Ame raiſonnable, ſont les perceptions intellectuelles, la liberté, l'attention, la réfléxion, l'ordre ou l'arrangement des idées, l'éxamen & le jugement.

§. I.

Des Perceptions.

Les perceptions ſont les rapports que l'Ame découvre dans les ſenſations

ſations qui l'affectent. Les ſenſations produiſent des rapports qui ſont purement ſenſibles, & d'autres qu'on ne découvre que par un examen ſérieux. Lorſque nous entendons quelque bruit, nous ſommes frappés de deux choſes; 1o. du bruit, qui eſt la ſenſation: 2o. de la diſtance de nous à la cauſe qui fait le bruit, laquelle eſt diſtincte de la ſenſation du bruit, quoiqu'elle n'en ſoit pourtant qu'une dépendance, relative à la maniere dont ce ſon nous affecte, & qu'elle ne ſoit par conſéquent qu'une ſimple perception, mais une perception ſenſible, parce c'eſt le ſimple ſentiment qui nous la donne: 3o. de la maniere dont la cauſe produit le bruit, en ébranlant l'air qui vient

frapper nos oreilles. Mais cette connoiſſance ne peut s'acquerir que par les recherches de l'eſprit, & ce ſont les connoiſſances de ce dernier genre, qu'on appelle *perceptions intellectuelles*, parce que la ſimple ſenſation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, ſe replier ſur elle, & l'éxaminer.

Ces perceptions ne ſe découvrent donc qu'à l'aide des ſenſations attentivement recherchées; car lorſque je vois un quarré, je n'y apperçois rien au premier coup d'œil que ce qui frappe les animaux mêmes, tandis qu'un Géometre qui applique tout ſon génie à découvrir les proprietés de cette figure, reçoit de l'impreſſion que ce quarré fait ſur les

sens une infinité de perceptions intellectuelles, qui échapent pour toujours à ceux qui bornés à la sensation de l'objet, ne voyent pas plus loin que leurs yeux. Concluons donc que cette opération de l'Ame, si déliée, si métaphysique, si rare dans la plupart des têtes, n'a d'autre source que la faculté de sentir, mais de sentir en Philosophe, ou d'une maniere plus attentive & plus étudiée.

§. II.

De la Liberté.

La Liberté est la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de déliberer pour nous déterminer avec raison à agir, ou à ne pas agir : cette faculté nous

offre deux choſes à conſidérer. 1°. Les motifs qui nous déterminent à éxaminer, ou à déliberer; car nous ne faiſons rien ſans quelque impreſſion, qui agiſſant ſur le fonds de l'Ame, remue & détermine notre volonté. 2°. Les connoiſſances qu'il faut éxaminer pour s'aſſurer des vérités qu'on cherche, ou les motifs qu'il faut peſer ou apprétier, pour prendre un parti.

Il eſt clair que dans le premier cas, ce ſont des ſenſations qui préviennent les premieres démarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'Ame, ſans qu'il s'y mêle aucune délibération de ſa part, puiſque ce ſont ces ſenſations mêmes qui la portent à délibérer. Dans le ſecond cas, il ne s'agit que d'un

éxamen des ſenſations, & à la faveur de cette revue attentive, nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les conſtater. Or il s'agit des différens motifs ou des diverſes ſenſations, qui nous portent les uns à agir, les autres à ne pas agir. Il eſt donc vrai que la liberté conſiſte auſſi dans la faculté de ſentir.

Je ne veux cependant pas paſſer ſous ſilence une diſpute qui eſt encore ſans déciſion; l'éxamen qui eſt le principal acte de la liberté, éxige une volonté déterminée à s'appliquer aux objets qu'on veut éxactement connoître, & cette volonté fixe eſt connue ſous le nom d'attention, la mere des ſciences. Or on demande ſi cette même volonté n'é-

xige pas dans l'Ame une force par laquelle elle puiſſe ſe fixer, & s'aſſujettir elle-même à l'objet de ſes recherches, ou ſi les motifs qui la prédéterminent ſuffiſent pour fixer & ſoutenir ſon attention.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Comme on n'a pu encore s'accorder ſur ce point, il y a toute apparence que toutes les raiſons alléguées de part & d'autre ne portent point avec elles ce *criterium veritatis*, auquel ſeul acquieſcent les eſprits Philoſophiques: c'eſt pourquoi nous ne ferons point de vaines tentatives pour applanir de ſi grandes difficultés. Qu'il nous ſuffiſe de remarquer que dans l'attention, l'Ame peut agir par ſa propre force, je veux

dire par sa force motríce, par cette activité coessentielle à la matiere, & que presque tous les Philosophes, comme on l'a dit, ont comptée au nombre des attributs essentiels de l'être sensitif, & en général de la substance des corps.

Mais ne passons pas si légerement sur l'attention. Les idées qui sont du ressort des sciences sont complexes. Les notions particulieres qui forment ces idées, sont détruites par les flots d'autres idées qui se chassent successivement. C'est ainsi que s'affoiblit & disparoît peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les côtés, dont nous voulons envisager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à

faire, si ce n'est d'empêcher cette succession rapide d'idées toujours nouvelles, dont le nombre accable ou distrait l'Ame, jusqu'à lui interdire la faculté de penser. Il s'agit donc ici de mettre comme une espece de frein qui retienne l'imagination, de conserver ce même état du *sensorium commune* procuré par l'idée qu'on veut saisir & examiner; il faut détourner entierement l'action de tous les autres objets, pour ne conserver que la seule impression du premier objet qui l'a frappée, & en concevoir une idée distincte, claire, vive, & de longue durée; il faut que toutes les facultés de l'Ame tendues & clairvoyantes vers un seul point, c'est-à-dire, vers la pensée favorite à laquelle on

s'attache, ſoient aveugles par tout ailleurs : il faut que l'eſprit aſſoupiſſe lui-même ce tumulte qui ſe paſſe en nous-mêmes malgré nous ; enfin il faut que l'attention de l'Ame ſoit bandée en quelque ſorte ſur une ſeule perception, que l'Ame y penſe avec complaiſance, avec force, comme pour conſerver un bien qui lui eſt cher. En effet, ſi la cauſe de l'idée dont on s'occupe, ne l'emporte de quelque dégré de force, ſur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau, & il s'en formera même au-dedans, indépendamment de celles-là, qui feront des traces nuiſibles à nos recherches, juſqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention eſt la clef qui peut ouvrir,

pour ainsi dire, la seule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut se représenter à soi-même. Alors si les fibres du cerveau extrêmement tendnes, ont mis une barriere qui ôte tout commerce entre l'objet choisi, & toutes les idées indiscretes qui s'empressent à le troubler, il en résulte la plus claire, la plus lumineuse perception qui soit possible.

Nous ne pensons qu'à une seule chose à la fois dans le même tems: une autre idée succede à la premiere, avec une vîtesse qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être différente en divers sujets. La nouvelle idée qui se présente à l'Ame, en est apperçue, si elle succéde, lorsque la premiere a disparu;

autrement l'Ame ne la diſtingue point. Toutes nos penſées s'expriment par des mots, & l'eſprit ne penſe pas plus deux choſes à la fois que la langue ne prononce deux mots à la fois. D'où vient donc la vivacité de ceux qui réſolvent ſi vîte les problêmes les plus compoſés & les plus difficiles ? De la facilité avec laquelle leur mémoire retient comme vraie, la propoſition la plus proche de celle qui expoſe le problême. Ainſi tandis qu'ils penſent à l'onziéme propoſition, par exemple, ils ne s'inquiétent plus de la vérité de la dixiéme, & ils regardent comme des axiomes, toutes les choſes précédentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recueil clair dans la tête. C'eſt ainſi qu'un

habile Médecin voit d'un coup d'œil toutes les causes de la maladie & ce qu'il faut faire pour les combattre.

Il ne nous reste plus qu'à traiter de la réfléxion, de la méditation & du jugement.

§. III.

De la Réflexion, &c.

La réfléxion est une faculté de l'Ame qui rappelle & rassemble toutes les connoissances qui lui sont nécessaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a besoin pour délibérer, ou apprétier les motifs qui doivent la déterminer à agir ou à ne pas agir. L'Ame est conduite dans cette recherche

par la liaiſon que les idées ont en-tr'elles, & qui lui fourniſſent en quelque maniere le fil qui doit la guider, pour quelle puiſſe ſe ſouvenir des connoiſſances qu'elle veut raſſembler, à deſſein de les examiner enſuite, & de ſe décider ; enſorte que l'idée dont elle eſt actuellement affectée, la ſenſation qui l'occupe, au moment préſent la méne peu-à-peu inſenſiblement, & comme par la main, à toutes les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoiſſance générale, elle paſſe ainſi facilement aux eſpéces, & des eſpéces elle deſcend juſqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduite par les effets à la cauſe, de cette cauſe aux propriétés, & des propriétés à l'être. Ainſi c'eſt toujours par

l'attention qu'elle apporte à ses sensations, que celles dont elle est actuellement occupée, la conduisent à d'autres, par la liaison que toutes nos idées ont entr'elles. Tel est le fil que la nature prête à l'Ame pour la conduire dans le labyrinthe de ses pensées, & lui faire démêler le cahos de matiere & d'idées, où elle est plongée.

§. IV.

De l'arrangement des idées.

Avant de définir la méditation, je dirai un mot sur l'arrangement des idées. Comme elles ont entr'elles divers rapports, l'Ame n'est pas toujours conduite par la plus courte voie dans ses recherches. Cependant lorsqu'elle est parvenue, quoi-

que par des chemins détournés, à ſe rappeller les connoiſſances qu'elle vouloit raſſembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des ſentiers plus lumineux & plus courts. Elle ſe fixe à cette ſuite de rapports pour retrouver & examiner ces connoiſſances avec plus d'ordre & de facilité.

Nous voilà donc encore fort en droit d'inférer, que l'Ame raiſonnable n'agit que comme ſenſitive, même lorſqu'elle réfléchit & travaille à arranger ſes idées.

§. V.

De la Méditation, ou de l'éxamen.

Lorſque l'Ame eſt déterminée à

faire quelque recherche, qu'elle a recueilli les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, qu'elle les a arrangées & miſes en revue avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'applique ſérieuſement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vue ſon objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échappent, lorſqu'on n'en a que des ſenſations paſſageres ; & c'eſt cet éxamen qui met l'Ame en état de juger, ou de s'aſſurer des vérités qu'elle pourſuit, ou bien de ſentir le poids des motifs qui la doivent décider ſur le parti qu'elle doit prendre.

Il eſt inutile d'obſerver que cette opération de l'Ame dépend auſſi entierement de la faculté ſenſitive, parce

parce que éxaminer, n'eſt autre choſe que ſentir plus éxactement & plus diſtinctement pour découvrir dans les ſenſations, les perceptions qui ont pu légerement gliſſer ſur l'Ame, faute d'y avoir fait aſſez d'attention, toutes les autres fois que nous en avons été affectés.

§. VI.

Du Jugement.

La plupart des hommes jugent de tout, & ce qui revient au même, en jugent mal. Eſt-ce faute d'idées ſimples, qui ſont toutes des notions ſeules, iſolées ? Non ; perſonne ne confond l'idée du bleu avec celle du rouge ; mais on ſe trompe dans les idées composées,

dont l'essence dépend de l'union de plusieurs idées simples. On n'attend pas à avoir acquis la perception de toutes les notions qui entrent dans deux idées composées ; il faut pour cela de la patience & de la modestie ; attributs, qui font trop rougir l'orgueil & la paresse de l'homme. Mais si la notion de l'idée A, convient avec celle de l'idée B, je juge souvent qu'A & B sont les mêmes, faute de faire attention que la premiere notion n'est qu'une partie de l'idée, dans laquelle sont renfermées d'autres notions, qui répugnent à cette conclusion. La volonté même nous trompe beaucoup. Nous avons lié deux idées par sentiment d'amour ou de haine ; nous les unissons, quoiqu'elles soient

très différentes, & nous jugeons des idées proposées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec lesquelles nous les avons liées, & qui ne sont pas des notions *componentes* de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout-à-fait étrangeres & accidentelles à cette même idée. On excuse l'un & on condamne l'autre, suivant le sentiment dont on est affecté. On est encore trompé par ce vice de la volonté & de l'association des idées, quand avant de juger on souhaite que quelque idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec une autre, d'où naît ce goût pour telle secte, ou telle hypothèse, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

Comme le jugement est la com-

binaiſon des idées, le raiſonnement eſt la comparaiſon des jugemens. Pour qu'il ſoit juſte, il faut avoir deux idées claires, ou une perception éxacte de deux choſes; il faut auſſi bien voir la troiſiéme idée qu'on leur compare, & que l'évidence nous force de déduire affirmativement ou négativement, de la convenance, ou de la diſconvenance de ces idées. Cela ſe fait dans un clin d'œil, quand on voit clair, c'eſt-à-dire, quand on a de la pénétration, du diſcernement & de la mémoire, qui eſt bonne & utile à tout, comme je l'ai déja prouvé.

Les ſots raiſonnent mal, ils ont ſi peu de mémoire, qu'ils ne ſe ſouviennent pas de l'idée qu'ils viennent d'appercevoir; ou s'ils ont pu juger

de la ſimilitude de leurs idées, ils ont déja perdu de vue ce jugement, lorſqu'il s'agit d'en inferer une troiſiéme idée, qui ſoit la juſte conſéquence des deux autres. Les fols parlent ſans liaiſon dans leurs idées, ils rêvent, à proprement parler. En ce ſens les ſots ſont des eſpeces de fols. Ils ne ſe rendent pas juſtice de croire *n'être qu'ignorans*; car ils n'ont leur eſprit qu'en amour propre, & c'eſt un dédommagement fort bien entendu de la pa.t de la nature.

Il s'enſuit de notre Théorie, que lorſque l'Ame apperçoit diſtinctement & clairement un objet, elle eſt forcée par l'évidence même de ſes ſenſations, de conſentir aux vérités qui la frappent ſi vivement, &

c'eſt à cet acquieſcement paſſif, que nous avons donné le nom de jugement. Je dis *paſſif*, pour faire voir qu'il ne part pas de l'action de la volonté, comme le dit Deſcartes. Lorſque l'Ame découvre avec la même lumiere les avantages qui prévalent dans les motifs qui nous doivent décider à agir, ou à ne pas agir, il eſt clair que cette déciſion n'eſt encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait lorſqu'elle céde à la vérité par l'évidence qui accompagne ſes ſenſations.

Nous ne connoiſſons point ce qui ſe paſſe dans le corps humain, pour que l'Ame exerce ſa faculté de juger, de raiſonner, d'appercevoir, de ſentir, &c. le cerveau change

ſans ceſſe d'état, les eſprits y font toujours de nouvelles traces, qui donnent néceſſairement de nouvelles idées, & font naître dans l'Ame une ſucceſſion continuelle & rapide de diverſes opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où coulent ces eſprits, ſoient entierement bouchés par la preſſion d'un ſommeil très-profond. Les fibres du cerveau ſe relevent-elles de leur affaiſſement? Les eſprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui ſont inſéparables des eſprits, marchent & galopent avec eux. *Toutes les penſées*, comme l'obſerve judicieuſement Crouſaz, *naiſſent les unes des autres, la penſée* (ou plutôt l'Ame, dont la penſée n'eſt qu'un accident) *ſe varie &*

passé par différens états, & suivant la variété de ses états & de ses manieres d'être, ou de penser, elle parvient à la connoissance, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Elle se sent elle-même, elle est à elle-même son objet immediat, & en se sentant ainsi, elle se représente des choses différentes de soi. Que ceux qui pensent que les idées différent de la pensée, que l'Ame a comme la vue, ses yeux & ses objets, & qu'en un mot toutes les diverses contemplations de l'Ame ne sont pas diverses manieres de se sentir elle-même, répondent à cette sage réfléxion? En voici une autre sur un autre sujet, mais qui a toujours rapport au jugement & à l'imagination. Les gens de cabinet, ceux qui composent des Ouvrages

doivent-ils jetter ſur le papier tout ce qui leur vient dans l'idée ? Un homme d'eſprit, connu dans la littérature par un Ouvrage (1) fort eſtimable, prétend que ceux qui ſuivent cette méthode ont *une imagination qui donne bien de l'ouvrage à leur raiſon.* Les Auteurs qui penſent, (& celui-là penſe & écrit bien) invitent les autres à réfléchir, & font, comme on dit, accoucher leurs Lecteurs. Voici donc ma réfléxion, elle eſt courte, parce qu'elle eſt Phyſique. Nous ne connoiſſons ce qui penſe dans le cerveau, que par le ſentiment d'un cahos d'idées, de penſées diverſes qui ſe nuiſent par leur multitude & leur va-

(1) Eſſ. de Mor. & de Litt. par. M. l'Abbé Trublet.

riété continuelle, même dans ceux qui ayant perdu la vue ne reçoivent point d'idées nouvelles par les yeux, & ont un ſens de moins à les diſtraire, de ſorte que rien n'eſt plus difficile à fixer, que l'attention. Si donc vous n'écrivez pas l'idée qui ſe préſente, ſans être interrompu par aucun fâcheux, vous courez riſque de la chercher en vain dans votre mémoire, & par-là votre pareſſe donne plus d'ouvrage à votre raiſon, qui s'alembique, ſe met à la torture, & s'efforce d'enfanter la même production qui eſt déja bien loin. Au contraire votre penſée eſt-elle ſur le papier? vous avez des caracteres qui valent au moins les ſignes des Géometres; ces ſignes toujours préſens à leur mémoire, la ſoutien-

nent, la rendent durable, ou la rappellent; vos idées retenues par-là ne peuvent s'échapper, & long-tems après vous êtes sûr de retrouver le fil de votre ouvrage & l'ordre de vos idées. Ainsi cette conduite convient principalement aux génies peu étendus qui forment le plus grand nombre. Il eût toujours également fallu choisir entre ses idées, & quand elles n'étoient encore que dans la tête, le choix n'en étoit que plus difficile, sur-tout si la matiere est abstraite, comme en Mathematiques, & en Métaphysique. Ceux qui en composant s'abandonnent à la providence de leur mémoire, ne prennent donc pas le plus court chemin. L'illustre ami de l'Auteur que je réfute, M. de la M. pouvoit

bien composer, comme je l'ai dit, cinq Actes de Tragédie, avant que de mettre un seul Vers sur le papier; M. de Voltaire avoit dans la tête toute sa magnifique Henriade au sortir de la Bastille. Mais qu'est-ce que cela prouve? Deux exceptions aux régles générales. Je dis même que M. de V. eût fait plus facilement ce bel Ouvrage, s'il eût eu une plume & de l'ancre, quoique l'agrément des productions de l'imagination, tout, jusqu'à la mine, donne aux Poëtes, plus de mémoire qu'aux autres hommes. Montagne qui en avoit si peu, à ce qu'il dit, auroit dû, par remede, apprendre à faire des Vers. Je suis persuadé que la Méthode de M. l'Abbé T.. n'a pas été suivie, même par bien des

génies, je parle de ceux qui ont paru dans les ſiécles d'ignorance. Car comme tout eſt relatif, & que les borgnes, comme on dit proverbialement, ſont Rois parmi les aveugles, chaque ſiécle a dû avoir ſon génie & ſon bel eſprit, qui aujourd'hui ne ſeroient peut-être, l'un qu'un homme à gros bon ſens, & l'autre qu'un eſprit médiocre. D'où l'on voit, pour le dire en paſſant, toute l'utilité des beaux Arts: mais on conçoit en même tems que le jugement ou la raiſon des *génies* dont je parle eût été fort embaraſſée, ſans un canevas préparé par l'imagination.

CHAPITRE XVI.

Que la foi seule peut fixer notre croyance sur la nature de l'Ame raisonnable.

IL est démontré que l'Ame raisonnable a des fonctions beaucoup plus étendues que l'Ame sensitive, bornée aux connoissances qu'elle peut acquerir dans les bêtes, où elle est uniquement réduite aux sensations & aux perceptions sensibles, & aux déterminations machinales, c'est-à-dire, sans délibération, qui en résultent. L'Ame raisonnable peut en effet s'élever jusqu'aux perceptions, ou aux idées intellectuelles, quoiqu'elle jouisse peu de cette

noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu (c'eſt un aveu que la vérité ne m'arrache pas ſans douleur) peu ſortent de la ſphere du monde ſenſible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaiſirs du corps, & qu'ils ne ſentent pas l'avantage des plaiſirs Philoſophiques, du bonheur même qu'on goûte, tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité; car l'étude fait plus que la *piété*, non-ſeulement elle *préſerve de l'ennui*, mais elle procure ſouvent cette eſpece de volupté ou plutôt de ſatisfaction intérieure, que j'ai appellée ſenſations d'eſprit, leſquelles ſans doute ſont fort du goût de l'amour propre.

Après cela eſt-il donc ſurprenant que le monde abſtrait, intellectuel,

où il n'eſt pas permis d'avoir un ſentiment, qu'il ne ſoit éxaminé par les plus rigoureux Cenſeurs ; eſt-il ſurprenant, dis-je, que ce monde ſoit preſque auſſi déſert, auſſi abandonné que celui de l'illuſtre fondateur de la ſecte Cartéſienne, puiſqu'il n'eſt habité que par un petit nombre de ſages, c'eſt-à-dire, d'hommes qui penſent ? (Car c'eſt là la vraie ſageſſe, le reſte eſt préjugés :) Eh ! Qu'eſt-ce que penſer, ſi ce n'eſt paſſer ſa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de ſoins & de culture. En effet ſur cent perſonnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réfléxion ayent des charmes ? Sous quel aſpect le monde intellectuel, dont je parle, ſe montre-t-il aux autres hommes,

qui

qui connoissent tous les avantages de leurs sens, excepté le principal, qui est l'esprit ? On n'aura pas de peine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits sont purement imaginaires.

C'est en conséquence de cette supériorité de l'Ame humaine, sur celle des animaux, que les anciens l'ont appellée Ame raisonnable. Mais ils ont été fort attentifs à rechercher si ces facultés ne viennent pas de celles du corps, qui sont encore plus excellentes dans l'homme. Ils ont d'abord remarqué que tous les hommes n'avoient pas, à beaucoup près, le même dégré, la même étendue d'intelligence ; & en cherchant la raison de cette différence, ils ont cru

qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organiſation corporelle plus parfaite dans les uns, que dans les autres, & non de la nature même de l'Ame. Des obſervations fort ſimples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vu que les cauſes qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, altérent l'eſprit, & peuvent rendre imbécille l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de ſagacité.

De-là ils ont conclu aſſez clairement que la perfection de l'eſprit conſiſte dans l'excellence des facultés organiques du corps humain : & ſi leurs preuves n'ont pas été juſqu'ici ſolidement refutées, c'eſt qu'elles portent ſur des faits ; & à quoi ſervent en effet tous les rai-

ſonnemens contre des expériences incontestables & des obſervations journalieres ?

Il faut cependant ſçavoir que quelques-uns ont regardé notre Ame non-ſeulement comme une *ſubſtance ſpirituelle* (*a*), parce que

(*a*) La ſpiritualité & la materialité différoient peu chez les anciens. Ils entendoient par l'une, un aſſemblage de parties matérielles, légeres, & déliées, juſqu'à ſembler en effet quelque choſe d'incorporel, ou d'immatériel; & par l'autre, ils concevoient des parties péſantes, groſſieres, viſibles, palpables. Ces parties matérielles, appercevables, forment tous les corps par leurs diverſes modifications, tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même nature, conſtituent toutes les Ames. Entre une *ſubſtance ſpirituelle* & une *ſubſtance matérielle*, il n'y a donc d'autre différence que celle qu'on met entre les modifications, ou les façons d'être d'une même ſubſtance : & ſelon la même idée, ce qui eſt matériel peut devenir inſenſiblement ſpirituel, & le

chez eux cette expreſſion ne ſignifioit qu'une matiere déliée, active, & d'une ſubtilité imperceptible ; mais même comme immatérielle, parce qu'ils diſtinguoient dans la ſubſtance des corps, comme on l'a tant de fois repété, la partie mue, c'eſt-à-dire, celle qu'ils regardoient ſimplement comme mobile, & à laquelle ils ne donnoient que le nom de matiere, d'avec les formes

devient en effet. Le blanc d'œuf peut ici ſervir d'éxemple, lui qui à force de s'attenuer & de s'affiner au travers des filiaires vaſculeuſes infiniment étroites du poulet, forme ou donne tous les eſprits de cet animal; & que l'Analogie prouve bien que la lymphe fait la même choſe dans l'homme! Oſeroit-on comparer l'Ame aux eſprits animaux, & dire qu'elle ne diffère des corps, que comme ceux-ci différent des humeurs groſſieres, par le fin tiſſu, & l'extrême agilité de ſes Atomes ?

actives & sensitives de ces substances. Ainsi l'Ame n'étoit autrefois décorée des épithetes de *spirituelle* & *d'immatérielle*, que parce qu'on la regardoit comme la forme ou la faculté active & sensitive parfaitement développée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'homme. On connoît par ce que je viens de dire la véritable origine de la Métaphysique ; & la voilà justement dégradée de sa chimerique noblesse.

Plusieurs ont voulu se signaler en soutenant que l'Ame raisonnable & l'Ame sensitive formoient deux Ames d'une nature réellement distincte, & qu'il falloit bien se donner de garde de confondre ensemble. Mais comme il est prouvé que

l'Ame ne peut juger que ſur les ſenſations qu'elle a, l'idée de ces Philoſophes a paru impliquer une contradiction manifeſte, qui a revolté tous les eſprits droits & éxemts de préjugés. Auſſi avons-nous ſouvent fait obſerver que toutes les opérations de l'Ame ſont totalement arrêtées, lorſque ſon ſentiment eſt ſuſpendu, comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruiſent toutes les communications d'idées, entre ce viſcere & les organes ſenſitifs; de ſorte que plus on éxamine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles ſont toutes renfermées dans la faculté de ſentir, dont elles dépendent ſi eſſentiellement, que l'A-

me ne feroit jamais aucune de ses fonctions sans elle.

Enfin quelques Philosophes ont pensé que l'Ame n'est ni matiere ni corps, parce que considérant la matiere par abstraction, ils l'envisageoient douée seulement de propriétés passives & mécaniques; & ils ne regardoient aussi les corps, que comme revêtus de toutes les formes sensibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matiere susceptible. Or, comme ce sont les Philosophes qui ont fixé la signification des termes, & que la foi pour se faire entendre aux hommes, a dû se servir nécessairement du langage même des hommes, de-là vient que c'est peut-être en ce sens dont on a abusé, que la foi a distingué l'Ame

& de la matiere & du corps qu'elle habite : & sur ce que les anciens Métaphysiciens avoient prouvé que l'Ame est une substance active & sensible, & que toute substance est par soi-même impérissable, de-là ne semble-t'il pas naturel que la foi ait prononcé en conséquence que l'Ame étoit immortelle (*a*) ?

(*a*) Si nous n'avons pas de preuves philosophiques de l'immortalité de l'Ame, ce n'est certainement pas que nous soyons bien-aises qu'elles nous manquent. Nous sommes tous naturellement portés à croire ce que nous souhaitons. L'amour-propre trop humilié de se voir prêt d'être anéanti, se flatte, s'enchante de la riante perspective d'un bonheur éternel. J'avoue moi-même que toute ma Philosophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triste nécessité de la Nature, dont je voudrois pour jamais perdre l'affligeante idée. Je puis dire avec l'aimable Abbé de Chaulieu,

„ Plus j'approche du terme & moins je le redoute;
„ Par des principes sûrs, mon esprit affermi,
„ Content, persuadé, ne connoît plus le doute ;

Voilà comme on peut accorder, ſelon moi, la révélation & la Philo-

„ Des ſuites de ma fin je n'ai jamais frémi.

. . . .

„ Et plein d'une douce eſpérance,
„ Je mourrai dans la confiance,
„ Au ſortir de ce triſte lieu,
„ De trouver un aſyle, une retraite ſure,
„ Ou dans le ſein de la Nature,
„ Ou bien dans les bras de mon Dieu.

Cependant je ceſſe d'être en quelque ſorte, toutes les fois que je penſe que je ne ſerai plus.

Paſſons en revue les opinions, ou les déſirs des Philoſophes ſur ce ſujet. Parmi ceux qui ont ſouhaité que l'Ame fût immortelle, on compte, 1°. Séneque (*Epiſt.* 107. &c. *Quæſt. Nat.* L. 7. &c.) 2°. Socrate; 3°. Platon, qui donne à la vérité (*in Phæd.*) une démonſtration ridicule de ce dogme, mais qui convient ailleurs qu'*il ne le croit vrai, que parce qu'il l'a oüi dire.* 4°. Ciceron (*De Naturâ Deorum*, L. 2.) quoiqu'il vacille, L. 3. dans ſa propre doctrine, pour revenir à dire ailleurs qu'il *affectionne beaucoup le dogme de l'immortalité, quoique peu vraiſemblable.* 5°. Paſcal, parmi les Modernes; mais ſa maniere de raiſonner (1. *Penſ. ſur la Relig.*) eſt peu digne d'un Philoſophe. Ce grand homme s'imaginoit avoir de la foi, & il

ſophie, quoique celle-ci finiſſe, où l'autre commence. C'eſt aux ſeules

n'avoit qu'envie de croire, mais ſur de légitimes motifs qu'il cherchoit. Croire, parce qu'on ne riſque rien, c'eſt croire parce qu'on ne ſçait rien. Le parti le plus ſage eſt du moins de douter, pourvu que nos doutes ſervent à regler nos actions, & à nous conduire d'une maniere irréprochable, ſelon la raiſon & les Loix. Le Sage aime la vertu, pour la vertu même.

Enfin les Stoïciens, les Celtes, les anciens Bretons, &c. déſiroient tous que l'Ame ne s'éteignît point avec le corps. Tout le monde, dit indécemment Pomponatius (*de Immort. Anim.*) ſouhaite l'immortalité, comme un mulet déſire la génération qu'il n'obtient pas.

Ceux qui ont penſé ſans balancer que l'Ame étoit mortelle, ſont en bien plus grand nombre. Byon ſe livre à toutes ſortes de plaiſanteries, en parlant de l'autre monde; Céſar s'en mocque au milieu même du Sénat, au lieu de chercher à dompter l'hydre du Peuple, & à l'accoutumer au frein néceſſaire des préjugés. Lucrece, (*de Nat. rer.* L. 3.) Plutarque, &c. ne connoiſſent d'autre Enfer, que les remords. Je ſçai, dit l'Auteur d'Electre,

„ Je ſçai que les remords d'un cœur né vertueux,
„ Souvent pour les (crimes) punir vont plus loin
que les Dieux.

lumieres de la foi à fixer nos idées sur l'inexplicable origine du mal;

Virgile (*Georg*) Liv. 2.) se mocque du bruit imaginaire de l'Acheron, & il dit (*Eneid*. L. 3.) que les Dieux ne se mêlent point des affaires des hommes:

Scilicet is superis labor est, ea cura quietos,
Sollicitat.

Lucrece dit la même chose,

Utque omnis per se divûm natura necesse est
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota à nostris rebus, sejunctaque longè,
Nam privata dolore omni, privata periculis
Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri,
Nec benè pro meritis gaudet, nec tangitur irâ.

En un mot tous les Poëtes de l'Antiquité, Homere, Hésiode, Pindare, Callimaque, Ovide, Juvenal, Horace, Tibule, Catule, Manilius, Lucain, Petrone, Perse, &c. ont foulé aux pieds les craintes de l'autre vie. Moyse même n'en parle pas, & les Juifs ne l'ont pas connue.

Hippocrate, Pline, Galien, en un mot tous les Médecins Grecs, Latins, & Arabes, n'ont point admis la distinction des deux substances, & la plupart n'ont connu que la Nature.

c'eſt à elle à nous développer le juſte & l'injſte, à nous faire connoître la

Diogene, Leucippe, Démocrite, Epicure, Lactance, les Stoïciens, quoique d'avis différens entre eux ſur le concours d'atomes, ſe ſont tous réunis ſur le point dont il s'agit: & en général tous les Anciens euſſent volontiers adopté ces deux Vers d'un Poëte François:

„ Une heure après ma mort, mon ame évanouie,
„ Sera ce qu'elle étoit une heure avant ma vie.

Dicæarque, Aſclépiade, ont regardé l'Ame comme l'harmonie de toutes les parties du corps. Platon à la vérité ſoutient que l'Ame eſt incorporelle, mais c'eſt comme faiſant partie d'une chimere qu'il admet, ſous le nom d'*Ame du monde*; & ſelon le même Philoſophe, toutes les Ames des animaux & des hommes ſont de même nature, & la difficulté de leurs fonctions ne vient que de la différence des corps qu'elles habitent.

Ariſtote dit auſſi que „ ceux qui prétendent „ qu'il n'y a point d'Ame ſans corps, & que l'Ame „ n'eſt point un corps, ont raiſon; car, ajoute-„ t'il, l'Ame n'eſt point un corps, mais c'eſt quel-„ que choſe du corps. *Animam qui exiſtimant neque ſine corpore, neque corpus aliquod, bene opinantur: corpus enim non eſt, carporis autem eſt aliquid. De Anim.* Text. 26. c. 2. Il entend bonnement la forme, ou un accident, dont il fait un être ſéparé

nature de la liberté, & tous les secours surnaturels qui en dirigent

de la matiere. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien éplucher ceux d'entre les Anciens qui paroissent avoir cru l'Ame immatérielle, pour se convaincre qu'ils ne different pas des autres. Nous avons vu d'ailleurs qu'ils pensoient que la spiritualité étoit aussi-bien un véritable attribut de la substance, que la matérialité même; ainsi ils se ressemblent tous.

Je ferai ici une réflexion. Platon définit l'Ame une *essence se mouvant d'elle-même*, & Pythagore un *nombre se mouvant de lui-même*. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Descartes en tire une conséquence toute opposée; tandis qu'Aristote qui vouloit combattre l'immortalité de l'Ame, n'a cependant jamais songé à nier la conclusion de ces Anciens Philosophes, & s'en est tenu seulement à nier fortement le principe, pour plusieurs raisons que nous supprimons, & qui sont rapportées dans Macrobe. Ce qui fait voir avec quelle confiance on a tiré en differens tems des mêmes principes, des conclusions contradictoires.

Le systême de la spiritualité de la matiere étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers siécles de l'Eglise. On crut jusqu'au Concile de Latran que l'Ame de l'enfant étoit la production moyenne de celles du pere & de la mere. Ecoutons Tertullien: *Animam corporalem profitemur, habentem proprium genus substantiæ & soliditatis, per*

l'exercice : enfin puiſque les Théologiens ont une Ame ſi ſupérieure à

quam quod & ſentire & pati poſſit . . . . quid dicis cœleſtem, quam unde cœleſtem intelligas, non habes? Quid terrenam negas, quam unde terrenam agnoſcas, habes,? . . . caro atque anima ſimul fiunt ſine calculo temporis, atque ſimul in utero etiam figurantur . . . minime divina res, quoniam quidem mortalis.

Origene, S. Irenée, S. Juſtin Martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, &c. ont penſé avec Tertulien que l'ame a une étendue formelle.

S. Auguſtin penſe-t-il autrement lorſqu'il dit; *Dum corpus animat, vitâque imbuit, Anima dicitur : dum vult, Animus : dum ſcientia ornata eſt, ac judicandi peritiam exercet, mens; dum recolit ac reminiſcitur, memoria : dum ratiocinatur, ac ſingula diſcernit, ratio : dum contemplationi inſiſtit, ſpiritus; dum ſentiendi vim obtinet, ſenſus eſt anima.*

Il dit dans le même Ouvrage (*de Anim.*) 1°. Que l'Ame habite dans le ſang, parce qu'elle ne peut vivre dans le ſec: pourquoi? Admirez la ſagacité de ce grand homme; parce que c'eſt un eſprit. 2°. Il avoue qu'il ignore ſi les Ames ſont créées tous les jours, ou ſi elles deſcendent par propagation des peres aux enfans. 3°. Il conclut qu'on ne peut rien réſoudre ſur la nature de l'Ame. Pour traiter ce ſujet, il ne faut être ni Théologien, ni Orateur : il faut être plus, Philoſophe.

celle des Philoſophes, qu'ils nous diſent & nous faſſent imaginer, s'ils

Mais pour revenir encore à Tertulien, quoique les Ames s'éteignent avec les corps, toutes éteintes qu'elles ſont, ſuivant cet Auteur, elles ſe rallument, comme une bougie, au Jugement dernier, & rentrent dans les corps reſſuſcités, ſans leſquels elles ne pourroient ſouffrir, & avant leſquels elles n'ont point ſouffert. *Ad perficiendum & ad patiendum ſocietatem carnis* (Anima) *expoſtulat, ut tam plene per eam pati poſſit, quam ſine ea plene agere non potuit.* (De Reſurr. L. 1. 98.) C'eſt ainſi que Tertulien imaginoit que l'Ame pouvoit être tout enſemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle, qu'autant qu'elle eſt matérielle. Peut-on ajuſter plus ſingulierement la mortalité, l'immortalité & la matérialité de l'Ame avec la réſurrection des corps? Conor va plus loin (*Evangelium Medici*); il pouſſe l'extravagance juſqu'à entreprendre d'expliquer phyſiquement ce myſtere.

Les Scholaſtiques Chrétiens n'ont pas penſé autrement que les Anciens ſur la nature de l'Ame. Ils diſent tous avec S. Thomas, *Anima eſt principium quo vivimus, movemur, & intelligimus.* " Vouloir & comprendre, dit Goudin, ſont auſſi-bien „ des mouvemens matériels, que vivre & végéter. " Il ajoute un fait ſingulier, qui eſt que „ dans un Concile tenu à Vienne ſous Clément V. „ l'autorité de l'Egliſe ordonna de croire que

peuvent, ce qu'ils conçoivent si bien, l'essence de l'Ame, & son état

„ l'Ame n'est que la *forme substantielle* du corps,
„ qu'il n'y a point d'idées innées (comme l'a pensé
„ le même S. Thomas) & déclara hérétiques tous
„ ceux qui n'admettoient pas la matérialité de
„ l'Ame.

Raoul Fornier, Professeur en Droit, enseigne la même chose dans ses Discours Académiques sur l'origine de l'Ame, imprimés à Paris en 1619. avec une Approbation & des éloges de plusieurs Docteurs en Théologie.

Qu'on lise tous les Scholastiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matiere, & que l'Ame n'est que la forme substantielle du corps. Il est vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme subsistante (Goudin T. II. p. 93. 94.) ou qui subsiste par elle-même, & vit indépendamment de la vie du corps. De-là ces *entités* distinctes, ces *accidens absolus*, ou plutôt absolument inintelligibles Mais c'est une distinction frivole: car puisque les Scholastiques conviennent avec les Anciens, 1°. que les formes tant simples, que composées, ne sont que de simples attributs, ou de pures dépendances des corps. 2°. Que l'Ame n'est que la *forme* ou l'*accident* du corps; ils ajoutent en vain pour se sauver, les épithétes de *subsistante* ou d'*absolu*: il falloit auparavant pressentir les conséquences de la doctrine qu'ils embrassoient, & la rejetter plutôt, s'il eût été possi-

après

après la mort. Car non-ſeulement la ſaine & raiſonnable Philoſophie avoue franchement qu'elle ne connoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'Ame, & d'attributs divins, mais que c'eſt le corps qui lui paroît pen-

ble, que d'y faire de ridicules reſtrictions. Car qui croira de bonne foi que ce qui eſt matériel dans tous les corps, ceſſe de l'être dans l'homme? La contradiction eſt trop révoltante. Mais les Scholaſtiques l'ont eux-mêmes ſentie, plus que les Théologiens, à l'abri deſquels ils n'ont que voulu ſe mettre par ces détours & ces vains ſubterfuges.

C'en eſt aſſez & plus qu'il ne faut ſur l'immortalité de l'Ame. Aujourd'hui c'eſt un dogme eſſentiel à la Religion; autrefois c'étoit une queſtion purement Philoſophique. Quelque parti qu'on prît, on ne s'avançoit pas moins dans le Sacerdoce. On pouvoit la croire mortelle, quoique ſpirituelle, ou immortelle, quoique matérielle. Aujourd'hui il eſt défendu de penſer qu'elle n'eſt pas ſpirituelle, quoique cette ſpiritualité ne ſe trouve nulle part révélée; & ce n'eſt pas aſſez que la foi nous décide ſur ſon immortalité. Ceux qui vivent comme les autres, ſont punis de penſer autrement que les autres: quelle injuſtice! quelle tyrannie!

ser (*a*); mais elle a toujours blâmé les Philosophes qui ont osé affirmer quelque chose de positif sur l'essence de l'Ame, semblable en cela à ces sages Académies (*b*) qui n'admettant que des faits en Physique, n'adoptent ni les systêmes, ni les raisonnemens des membres qui les composent.

J'avoue encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matiere les parties les plus déliées, les plus subtiles, & en un mot la plus parfaite

(*a*) *Je suis corps & je pense.* (Volt. Lett. Phil. *sur l'Ame.*) Voyez comme il se mocque agréablement du raisonnement qu'on fait dans les Ecoles pour prouver que la matiere (qu'on ne connoît pas) ne peut penser.

(*b*) Telles que l'*Académie* des Sciences. Voyez la belle Préface que M. de Fontenelle a mise à la tête des Mémoires de cette Académie.

organiſation, je n'en conçois pas mieux que la matiere puiſſe penſer. Mais, 1°. la matiere ſe meut d'elle-même; je demande à ces Philoſophes, qui ſemblent avoir aſſiſté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent. 2°. Voilà un corps organiſé! Que de ſentimens s'impriment dans ce corps, & qu'il eſt difficile d'appercevoir la cauſe qui les produit! 3°. Eſt-il plus aiſé de ſe faire une idée d'une ſubſtance qui n'étant pas matiere, ne ſeroit à la portée ni de la nature, ni de l'art, qu'on ne pourroit rendre ſenſible par aucuns moyens; d'une ſubſtance qui ne ſe connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penſer dans les differens âges de la vie?

Si l'on me permet de parcourir ces

âges un moment, nous voyons que les enfans ſont des eſpeces d'oiſeaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la fois, parce qu'ils ont le cerveau mol: Le jugement marche à pas lent, derriere la mémoire; il faut bien que les idées ſoient faites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les arranger & les combiner. On raiſonne, on a de l'eſprit, il s'accroît par le commerce de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées ou des connoiſſances d'autrui. L'adoleſcence eſt-elle paſſée? les Langues & les Sciences s'apprennent difficilement, parce que les fibres peu flexibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement & de conſerver les idées acquiſes. Le vieillard *, *laudator tempo-*

ris acti, eſt eſclave des préjugés qui ſe ſont endurcis avec lui. Les vaiſſeaux rapprochent leurs parois vuides, ou ſont corps avec la liqueur deſſechée, tout juſqu'au cœur & au cerveau s'oſſifie avec le tems; les eſprits ſe filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont plus qu'un foible coup de piſton; défaut de ſang & de mouvement, défaut de parens & d'amis qu'on ne connoît plus, défaut de ſoi-même qu'on ignore. Tel eſt l'âge décrépit, la nouvelle enfance, la ſeconde végétation de l'homme, qui finit comme il a commencé. Faut-il pour cela être Miſantrope & mépriſer la vie? Non, la douleur ſeul peut donner ce droit-là; mais ſi on a du plaiſir à ſentir, il

n'eſt point de plus grand bien que la vie ; ſi on a ſçu en jouir, quoi qu'on en diſe, quoi que chantent nos Poëtes (*a*), c'étoit *la peine de naître*, de vivre & de mourir.

Vous avez vu que la faculté ſenſitive exécute ſeule toutes les facultés intellectuelles ; qu'elle fait tout chez l'homme, comme chez les animaux ; que par elle enfin tout s'explique. Pourquoi donc demander à un être imaginaire plus diſtingué les raiſons de votre ſupériorité ſur tout ce qui reſpire ? Quel beſoin vous faites-vous d'une ſubſtance d'une plus haute origine ? Eſt-ce qu'il eſt trop humiliant pour votre amour propre d'avoir tant d'eſprit, tant de lumieres, ſans en connoître la ſource ? Non ; com-

(*a*) Rouſſeau, *Miroir de la vie.*

me les femmes ſont vaines de leur beauté, les beaux eſprits auront toujours un orgueil qui les rendra odieux dans la ſocieté, & les Philoſophes même ne ſeront peut-être jamais aſſez Philoſophes pour éviter cet écueil univerſel. Au reſte qu'on faſſe attention que je ne traite ici que de l'Hiſtoire naturelle des corps animés, & que pour ce qui ne concerne en rien cette Phyſique, il ſuffit, ce me ſemble, qu'un Philoſophe Chrétien ſe ſoumette aux lumieres de la révélation, & renonce volontiers à toutes ſes ſpéculations, pour chérir une reſſource commune à tous les Fideles. Oui ſans doute cela doit ſuffire, & par conſéquent rien ne peut nous empêcher de pouſſer plus loin nos recherches Phy-

ſiques,& de confirmer cette théorie des ſenſations par des faits inconteſtables.

Chapitre XVII.

Hiſtoires qui confirment que toutes les idées viennent des ſens.

Histoire premiere.

D'un Sourd de Chartres.

„Un jeune homme fils d'un Arti„ſan, ſourd & muet de naiſſance, „commença tout d'un coup à parler „au grand étonnement de toute la „Ville. On ſçut de lui que quelques „trois ou quatre mois auparavant, il

» avoit entendu le ſon des cloches,
» & avoit été extrêmement ſurpris
» de cette ſenſation nouvelle & in-
» connue. Enſuite il lui étoit ſorti
» comme une eſpece d'eau de l'o-
» reille gauche, & il avoit entendu
» parfaitement des deux oreilles. Il
» fut ces trois ou quatre mois à écou-
» ter ſans rien dire, s'accoutumant
» à répéter tout bas les paroles qu'il
» entendoit, & s'affermiſſant dans la
» prononciation & dans les idées at-
» tachées aux mots. Enfin il ſe crut
» en état de rompre le ſilence, & il
» déclara qu'il parloit, quoique ce
» ne fût encore qu'imparfaitement.
» Auſſi-tôt des Théologiens habiles
» l'interrogerent ſur ſon état paſſé,
» & leurs principales queſtions rou-
» lerent ſur Dieu, ſur l'Ame, ſur la

» bonté, ou la malice morale des ac-
» tions. Il ne parut pas avoir poussé
» ses pensées jusques-là. Quoiqu'il
» fût né de parens Catholiques, qu'il
» assistât à la Messe, qu'il fût instruit
» à faire le Signe de la Croix, & à se
» mettre à genoux dans la conte-
» nance d'un homme qui prie, il n'a-
» voit jamais joint à cela aucune in-
» tention, ni compris celle que les
» autres y joignoient : il ne sçavoit
» pas bien distinctement ce que c'é-
» toit que la mort, & il n'y pensoit
» jamais. Il menoit une vie purement
» animale, toute occupée des objets
» sensibles & présens, & du peu d'i-
» dées qu'il recevoit par les yeux. Il
„ ne tiroit pas même de la comparai-
„ son de ces idées, tout ce qu'il sem-
„ ble qu'il auroit pu en tirer. Ce n'est

„ pas qu'il n'eût naturellement de „ l'esprit (*a*), mais l'esprit d'un hom- „ me privé du commerce des autres, „ est si peu cultivé, si peu exercé, „ qu'il ne pensoit qu'autant qu'il y „ étoit indispensablement forcé par „ les objets extérieurs. Le plus grand „ (*b*) fond des idées des hommes est „ dans leur commerce réciproque. „

Cette Histoire connue de toute la Ville de Chartres, se trouve dans celle de l'Académie des Sciences (*c*). Elle est très-bien racontée ; mais si

(*a*) Ou plutôt la faculté d'en avoir, car autrement la pensée seroit fausse & contradictoire avec ce qui suit.

(*b*) Tout le fond. M. de F., l'affirme sans y penser, lorsqu'il dit que ce Sourd n'*avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux*, car il s'ensuit qu'aveugle il eût été sans idées.

(*c*) 1703. p. 19. de l'*Hist.*

on jugeoit M. de F. . ſur ce leger fondement, on ne le croiroit pas un grand Métaphyſicien. Auſſi ne paſſe-t'il pas pour l'être ; & je penſe que quelque *ſage* que ſoit l'imagination de ce célébre Ecrivain, elle l'eût difficilement porté à la Métaphyſique ; ou il eût tout tenté pour en arracher les chardons, & n'y ſouffrir que des fleurs, & par-là il eût tout gâté.

HISTOIRE II.

D'un Homme ſans Idées Morales.

DEpuis plus de quinze ans il y a à l'Hôtel de Conti un Tourneur de broche, qui n'ayant rien de ſourd ſi ce n'eſt l'eſprit, répond qu'il a été au Potager, lorſqu'on lui demande

s'il a été à la Messe. Il n'a aucune idée acquise de la Divinité, & lorsqu'on veut sçavoir de lui s'il croit en Dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait passe dans cet Hôtel pour le *duplicata* de celui de Chartres, auquel pour cette raison je l'ai joint.

HISTOIRE III.

De l'aveugle de Cheselden.

POur voir, il faut que les yeux soient, pour ainsi dire, à l'unisson des objets. Mais si les parties internes de cet admirable organe, n'ont pas leur position naturelle, on ne voit que fort confusément. M. de Voltaire *Elemens de la Philosophie*

de Nevvton. chap. 6. rapporte que l'aveugle-né âgé de 14 ans, auquel Chefelden abatit la cataracte, ne vit immédiatement après cette opération, qu'une lumiere colorée, ſans qu'il pût *diſtinguer un globe d'un cube*, & qu'il eût aucune idée d'étendue, de diſtance, de figure, &c. Je crois, 1°. que faute d'une juſte poſition dans les parties de l'œil, la viſion devoit ſe faire mal; (pour qu'elle ſe rétabliſſe, il faut que le criſtalin détrôné, ait eu le tems de ſe fondre, car il n'eſt pas néceſſaire à la vue.) 2°. S'il vit de la lumiere & des couleurs, il vit par conſéquent de l'étendue. 3°. Les aveugles ont le tact fin, un ſens profite toujours du défaut d'un autre ſens: les houpes nerveuſes, non perpendi-

culaires, comme par tout le corps, mais paralleles & longitudinalement étendues jusqu'à la pointe des doigts, comme pour mieux éxaminer un objet; ces houpes, dis-je, qui sont l'organe du tact, ont un sentiment exquis dans les aveugles, qui par conséquent acquiérent facilement par le toucher les idées des figures, des distances, &c. Or un globe attentivement considéré par le toucher, clairement imaginé & conçu, n'a qu'à se montrer aux yeux ouverts; il sera conforme à l'image, ou à l'idée gravée dans le cerveau; & conséquemment il ne sera pas possible à l'Ame de ne pas distinguer cette figure de toute autre, si l'organe dioptrique a l'arrangement interne nécessaire à la vision. C'est

ainſi qu'il eſt auſſi impoſſible aux doigts d'un très-habile Anatomiſte de ne pas reconnoître les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboiter enſemble, & d'en faire un ſquelette, qu'à un parfait Muſicien de ne pas reſſerrer ſa glotte, au point précis, pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçues par les yeux ſe retrouvent en touchant, & celles du tact, en voyant.

D'ailleurs on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette opération, par LOCKE p. 97. 98. ſur le problême du ſçavant Molinenx; c'eſt pourquoi j'oſe mettre en fait de deux choſes l'une: Ou on n'a pas donné le tems à l'organe dioptrique ébranlé, de ſe remettre dans ſon aſ-

ſiéte

fiété naturelle ; ou à force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aise qu'il dît. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'adresse, que pour découvrir la vérité. Ces *habiles Théologiens* qui interrogerent le sourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'homme des jugemens antérieurs à la premiere sensation. Mais Dieu qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même, comme on l'a dit tant de fois, de ses propres attributs ; & pour revenir à l'aveugle de Cheselden, ces jugemens lui eussent été inutiles pour distinguer à la vue le globe d'un cube : il n'y avoit qu'à lui donner le tems d'ouvrir les yeux & de regarder le ta-

bleau composé de l'Univers. Lorsque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier instant distinguer les objets? De même le *pouce* peut paroître *grand comme une maison*, lorsque c'est la premiere fois qu'on apperçoit la lumiere. Ce qu'il y auroit là d'étonnant, c'est qu'un homme qui voit les choses si fort en grand, n'eût aucune perception de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

HISTOIRE IV.

Ou Méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.

VOici la Méthode selon laquelle Amman apprend à parler en peu

de tems aux ſourds & muets de naiſſance. (1) 1°. Le diſciple touche le goſier du maître qui parle ; pour acquerir par le tact l'idée, ou la perception du tremblement des organes de la parole. 2°. Il examine lui-même de la même maniere ſon propre goſier, & tâche d'imiter les mêmes mouvemens que le toucher lui a déja fait appercevoir. 3°. Ses yeux lui ſervent d'oreilles, (ſelon l'idée d'Amman,) c'eſt-à-dire, il regarde attentivement les divers mouvemens de langue, de la machoire, & des levres, lorſque le maître (2)

(1) Celui qui devient ſourd dans l'enfance avant que de ſçavoir parler, lire & écrire, devient muet peu-à-peu ; j'ai vérifié cette obſervation ſur deux ſœurs ſourdes & muettes que j'ai vues au Fort Louis.

(2) On commence par les voyelles.

prononce une lettre. 4°. Il fait les mêmes mouvemens devant un miroir, & les répéte jusqu'à une parfaite éxécution. 5°. Le maître serre doucement les narines de son écolier pour l'accoutumer à ne faire passer l'air que par la bouche. 6°. Il écrit la lettre qu'il fait prononcer, pour qu'on l'étudie, & qu'on la prononce sans cesse en particulier.

Les sourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent; autrement nous parlerions tous facilement une langue étrangere, qui ne s'apprend que par l'habitude des organes à la prononcer : ils ont cependant plus de facilité à parler; c'est pourquoi l'ouïe qu'Amman donne aux sourds, est le grand mistere & la baze de son art. Sans doute

à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils sentent à la faveur du canal d'Eustachi un tremblement, une titillation, qui leur fait distinguer l'air sonore de celui qui ne l'est pas, & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & grossiere, qui ne s'adoucit que par l'exercice & la répétition des mêmes sons. Voilà l'origine d'une sensation qui leur étoit inconnue ; voilà le modéle de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'apprenons nous-mêmes à parler, qu'à force d'imiter les sons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin ressemblans. Les oiseaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même faculté que nous, le même rapport entre les deux or-

ganes, celui de la parole, & celui de l'ouïe.

Un ſourd donne de la voix, quelle qu'elle ſoit, dès la premiere leçon d'Amman. Alors tandis que la voix ſe forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvemens fort différens, les ſourds, & même ceux qui ne le ſont pas, ne tiennent pas la bouche précisément ouverte au point néceſſaire; c'eſt pourquoi ils ſe trompent dans la prononciation; mais il faut applaudir cette mépriſe, loin de la relever, parce qu'en tâchant de répéter la

même faute (qu'ils ne connoissent pas) , ils en font une plus heureuse, & donnent enfin le son qu'on demande.

Une phisionomie spirituelle , un âge tendre , (1) les organes de la parole bien conditionnés , voilà ce qu'Amman éxige de son Disciple ; & il préfere l'hyver aux autres saisons , parce que l'air condensé par le froid , rend la parole des sourds , beaucoup plus sensible à eux-mêmes. Notre cerveau est originairement une masse informe, sans nulle idée; il a seulement la faculté d'en avoir ; il les obtient de l'éducation, avec la puissance de les lier , &

(1) Depuis huit ans jusqu'à quinze. Plus jeunes , ils sont trop badins, & ne sentent pas l'utilité de ces leçons ; plus vieux, leurs organes sont engourdis.

de les combiner enſemble. Cette éducation conſiſte dans un pur méçaniſme, dans l'action de la parole de l'un, ſur l'ouie de l'autre, qui rend les mêmes ſons & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces ſons : ou (pour ne pas quitter nos ſourds), dans l'impreſſion de l'air & des ſons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes machinalement, comme je l'ai dit, ſur leur propre nerf acouſtique, qui eſt une des cordes, ſi l'on me permet de m'exprimer ainſi, à la faveur deſquelles les ſons & les idées vont ſe graver dans la ſubſtance medullaire du cerveau, & jettent ainſi les premieres ſemences de l'eſprit & de la raiſon.

Amman a tort de croire que le défaut de la luette empêche de

parler M. Aſtruc (1), & pluſieurs autres Auteurs (2) dignes de foi ont des obſervations contraires. Mais il faut d'ailleurs une parfaite organiſation, & comme une communication qui s'ouvre en quelque ſorte au moindre ſignal, du cerveau aux nerfs des inſtrumens qui ſervent à parler. Sans ces organes naturellement bien faits, les ſourds inſtruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs penſées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux-mêmes. Il faut auſſi des organes (3) bien conditionnés, lorſqu'on apprend

(1) De Morb. Vener.

(2) Bartholin, Hildanus, Fallope, &c.

(3) Si on en croit M. Locke, on peut rendre un Perroquet raiſonnable.

un animal à parler, où qu'on l'inſtruit pour divers uſages. Un ſourd, & par conſequent muet de naiſſance, peut apprendre à lire & à prononcer un grand nombre de mots dans deux mois. Amman en cite un qui ſçavoit lire & réciter par mémoire l'Oraiſon Dominicale au bout de 15 jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écrire paſſablement : il ſçavoit même aſſez bien l'ortographe. Le plus court moyen de l'enſeigner aux ſourds, & de leur faire retenir plus aiſément les idées des mots, c'eſt de leur faire coudre, ou joindre enſemble les lettres (qu'ils entendent à leur maniere & qu'ils répetent fort éxactement,) dans leur tête, dans

leur bouche & sur le papier. La difficulté des combinaisons doit être proportionnée à l'aptitude du Disciple ; on mêle des voyelles, des demi-voyelles, des consonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derriere : mais dans le commencement on reculeroit, pour vouloir trop avancer. Les idées naissantes de deux ou trois lettres seroient troublées par un plus grand nombre ; l'esprit se replongeroit dans son cahos.

Après les voyelles, on vient aux demi-voyelles, & aux consonnes, & aux lettres les plus faciles de ces dernieres, enfin à leurs combinaisons les plus aisées : & lorsqu'on sçait prononcer toutes les lettres, on sçait lire.

La lettre *M* ſéparée de l'*E* muet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend, par la main que le ſourd enfonce dans ſon goſier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche, en parlant.

La lettre *N* ſe prononce en regardant dans le miroir la ſituation de la langue, & en portant une main au nés du maître, & l'autre au fond de ſa bouche, pour ſentir le tremblement du larinx, & comme l'air ſonore ſort des narines.

Les ſourds apprennent la lettre *L* en n'appliquant leur langue qu'aux dents ſupérieures, inciſives & canines, & à la partie du palais voiſin de ces dents : cette action étant faite, on leur fait ſigne avec la main de faire ſortir leur voix par la bouche.

Dans la lettre *R* la voix s'éleve, saute en quelque sorte & se romt. Il faut du tems pour acquerir la souplesse & la mobilité nécessaire à cette prononciation. Cependant je commence, dit l'Auteur, par mettre la main du sourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque sorte ma prononciation, & apperçoive comme ce son est modifié; & en même-tems, il se doit regarder dans un miroir, pour éxaminer le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'est encore dans le miroir, qu'on apprend à rendre sa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer ensemble *ch*, sur-tout si on éxamine avec la main comment l'air sort de la bouche.

Pour prononcer K, T, P, on fait attention aux mouvemens de la bouche & de la langue du maître, & on examine toujours avec les doigts le mouvement de son gosier.

L'*x* se prononce comme S K. Il faut donc sçavoir combiner deux consonnantes simples, avant que de passer aux consonnantes doubles. Tous les sourds prononcent assez facilement les consonnes simples, & sur-tout la lettre H. Elles ne sont qu'un air muet, ou peu sonore qui en fermant, ou en ouvrant ses conduits, sort successivement, ou tout à coup.

Lorsque le Disciple sçait prononcer séparément chaque lettre de l'Alphabet, il faut qu'il s'accoutume à prononcer, la bouche fort ou-

verte, les consonnes & les demi-voyelles, pour que les levres & les dents ne l'empêchent pas de voir dans le miroir les mouvemens de la langue. Ensuite il doit peu à-peu s'exercer à les prononcer à toutes sortes d'ouvertures: & lorsqu'enfin on a acquis cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâche de prononcer de suite, ou sans interruption, suivant l'habileté qu'on a déja.

L'Ecolier ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répete par cœur les mêmes mots, après que le Maître, qu'il éxamine attentivement, les a prononcés. D'un coup d'œil par ce moyen, il imite seul les sons qu'il lit, comme s'il les entendoit, parce que l'idée lui en est récente & bien gravée.

Amman remarque que c'eſt à peu près par le même diametre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce o, u, e, i, o, e, u, e : m, n, ng, p, t, K : ch, K. Toutes ces lettres ſortent du fond du goſier. Ainſi elles ſont fort difficiles à diſtinguer par un ſourd. Auſſi prononce-t-il mal, juſqu'à ce qu'il ait appris beaucoup de mots ; mais enfin il eſt de fait qu'il répéte avec le tems & comprend fort bien les*diſcours d'autrui.

Les *exploiſives*, *p*, *t*, *k*, ne ſe prononcent pas ſans quelque élévation apparente du larinx ; elles ſe diſtinguent par-là des *naſales* m, n, ng. La prononciation des lettres ch, eſt ſenſible à l'œil ; c'eſt comme en liſant, qu'un ſourd conçoit, &

qu'on

qu'on lui dit ; il eſt bon de lui parler dans la bouche pour mieux ſe faire entendre, lorſqu'il s'eſt déja entendu lui-même, comme on l'a dit ; mais on l'inſtruit mieux par la vue & le toucher, *Aures ſunt in oculis*, dit fort bien l'Auteur du Traité *de Loquelâ*, p. 102.

Le Diſciple ſçait-il enfin lire & parler, on commence par lui apprendre les noms des choſes qui ont le plus d'uſages & qui ſe préſentent le plus familierement, comme dans l'éducation de tous les enfans ; les ſubſtantifs, adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaiſons, les conjugaiſons, & les contractions particulieres de la langue qu'on enſeigne.

Amman finit ſon petit, mais ex-

cellent Traité par donner l'Art de corriger tous les défauts du langage, mais je ne le ſuivrai pas plus loin. Cette Méthode eſt d'autant plus au-deſſus du *Bureau Typographique*, & du *Quadrille des Enfans*, qu'un ſourd-né plus animal qu'un enfant a par ſon ſeul inſtinct déja appris à parler. Le ſçavant Maître des ſourds apprend à la fois & en peu de tems à parler, à lire, & à écrire ſuivant les régles de l'ortographe, & tout cela, comme vous voyez, machinalement ou par des ſignes ſenſibles, qui ſont la voie de communication de toutes les idées. Voilà un de ces hommes dont il eſt fâcheux que la vie ne ſoit pas proportionnée à l'utilité dont elle eſt au public.

Rien ne ressemble plus aux Disciples d'Amman, que les enfans; il faut donc les traiter à peu près de la même maniere. Si on veut imprimer trop de mouvemens dans les muscles, & trop d'idées ou de sensations dans le cerveau des sourds, la confusion se met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le discernement qui ne fait que d'éclore, sont fatigués de trop d'ouvrage. La foiblesse des fibres, & des esprits éxige un repos attentif. Il faut donc, 1°. ne pas devancer la raison, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'esprit le sens des mots appris machi-

nalement. 2°. Suivre à la piste les progrès de l'Ame, voici comment la raison se développe, en un mot observer éxactement à quel dégré arrêter, pour ainsi dire, le thermometre du petit jugement des enfans, afin de proportionner à sa sphere, successivement augmentée, l'étendue des connoissances dont il faut l'embellir & le fortifier, & de ne faire travailler l'esprit, ni trop, ni trop peu. 3°. De si tendres cerveaux sont comme une cire molle dont les impressions ne peuvent s'effacer, sans perdre toute la substance qui les a reçues; de-là les idées fausses, les mots vuides de sens : les préjugés demandent dans la suite une refonte dont peu d'esprits sont susceptibles, & qui dans l'âge turbulent des pas-

ſions devient preſque impoſſible. Ceux qui ſont chargés d'inſtruire un enfant, ne doivent donc jamais leur imprimer que des idées ſi évidentes, que rien ne ſoit capable d'en éclipſer la clarté. Mais pour cela il faut qu'ils en ayent eux-mêmes de ſemblables, ce qui eſt fort rare. On enſeigne, comme on a été enſeigné, & de-là cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les premiéres idées eſt la ſource de toutes ces maladies de l'eſprit. On les a acquiſes machinalement, & ſans y prendre garde, en ſe familiariſant avec elles, on croit que ces notions ſont nées avec nous. Un Abbé de mes amis croyoit que tous les hommes étoient Muſiciens-nés; parce qu'il ne ſe ſouvenoit pas

d'avoir appris les airs avec lesquels sa nourrice l'endormoit. Tous les hommes sont dans la même erreur, & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que François, ils feroient de leur langue le même phantôme que de leurs idées. Dans quel cahos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés la mauvaise éducation nous plonge, & qu'on a grand tort de permettre aux enfans des raisonnemens sur des choses dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuses!



Histoire V.

D'un Enfant trouvé parmi des Ours.

UN jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1694. parmi un troupeau d'Ours, dans les forêts qui ſont aux confins de la Lithuanie & de la Ruſſie. Il étoit horrible à voir ; il n'avoit ni l'uſage de la raiſon, ni celui de la parole : ſa voix & lui-même n'avoient rien d'humain, ſi ce n'eſt la figure extérieure du corps. Il marchoit ſur les mains & ſur les pieds, comme les quadrupedes : ſéparé des Ours, il ſembloit les regretter ; l'ennui & l'inquiétude étoient peints ſur ſa phyſionomie, lorſqu'il fut dans la ſociété des hommes ; on eût dit un

prifonnier (& il fe croyoit tel) qui ne cherchoit qu'à s'enfuir, jufqu'à ce qu'ayant appris à lever fes mains contre un mur, & enfin à fe tenir debout fur fes pieds, comme un enfant ou un petit chat, & s'étant peu-à-peu accoutumé aux alimens des hommes, il s'apprivoifa enfin après un long efpace de tems, & commença à proferer quelques mots d'une voix rauque & telle que je l'ai dépeinte. Lorfqu'on l'interrogeoit fur fon état fauvage, fur le tems qu'il avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'eft paffé pendant que nous étions au berceau.

Conor (*a*) qui raconte cette Hif-

(*a*) Pages 133, 134, 135, Evang. Med.

toire arrivée en Pologne pendant qu'il étoit à Varſovie à la Cour de Jean Sobieſki, alors ſur le Thrône, ajoute que le Roi même, pluſieurs Sénateurs, & quantité d'autres habitans du Pays dignes de foi, lui aſſurerent comme un fait conſtant & dont perſonne ne doute en Pologne, que les enfans ſont quelquefois nourris par des ourſes, comme Remus & Romulus le furent par une louve. Qu'un enfant ſoit à ſa porte, ou proche d'une haye, ou laiſſé par imprudence ſeul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voiſinage, il eſt auſſi-tôt dévoré & mis en piéces : mais s'il eſt pris par une ourſe qui allaïte, elle le porte où ſont ſes petits, auſquels elle ne ſert pas

plus de mere & de nourrice qu'à l'enfant même, qui quelques années après est quelquefois apperçu & pris par les chasseurs.

Conor cite une avanture semblable à celle dont il a été témoin, & qui arriva dans le même lieu (à Warsovie) en 1669, & qui se passa sous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Cleverskerk, Ambassadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidelement raconté par cet Ambassadeur, dans son Traité du Gouvernement du Royaume de Pologne.

J'ai dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne jouissoit d'aucunes lumieres de la raison; la preuve en est qu'il ignoroit la misere de son

état, & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, il les fuyoit, & ne désiroit que de retourner avec ses ours. Ainsi, comme le remarque judicieusement notre Historien, cet enfant vivoit machinalement, & ne pensoit pas plus qu'une bête, qu'un enfant nouveau né, qu'un homme qui dort, qui est en léthargie, ou en apopléxie.

HISTOIRE VI.

Des Hommes sauvages, appellés Satyres.

LEs hommes sauvages (*a*), assez

(*a*) Il y a deux ans qu'il parut à la Foire saint Laurent un grand Singe, semblable au Satyre de Tulpius.

communs aux Indes & en Afrique, ſont appellés *Avang-outang* par les Indiens, & *Quoias morrou* par les Afriquains.

Ils ne ſont ni gras ni maigres, ils ont le corps quarré, les membres ſi trapus & ſi muſculeux, qu'ils ſont très-vîtes à la courſe, & ont une force incroyable. Au-devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit; mais par derriere, on diroit d'une forêt de crins noirs dont tout le dos eſt couvert & hériſſé. La face de ces animaux reſſemble au viſage de l'homme: mais leurs narrines ſont camuſes & courbées, & leur bouche eſt ridée & ſans dents.

Leurs oreilles ne différent en rien de celles des hommes, ni leur poitrine; car les Satyres femelles ont de

fort gros tétons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit communément aux hommes. Le nombril est fort enfoncé, & les membres supérieurs & inférieurs ressemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau, ou un œuf à un autre œuf.

Le coude est articulé, comme le nôtre; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des molets aux jambes, & une base à la plante du pied, sur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorsqu'ils marchent à notre maniere, ce qui leur arrive souvent.

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anse du gobelet, & portent l'autre au fond du vase; en-

ſuite ils eſſuient leurs levres avec la plus grande propreté. Lorſqu'ils ſe couchent ils ont auſſi beaucoup d'attention & de délicateſſe, ils ſe ſervent d'oreiller & de couverture dont ils ſe couvrent avec un grand ſoin, lorſqu'ils ſont apprivoiſés. La force de leurs muſcles, de leur ſang & de leurs eſprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes : mais tant de courage eſt reſervé aux mâles, comme il arrive encore dans l'eſpece humaine. Souvent ils ſe jettent avec fureur ſur les gens même armés, comme ſur les femmes & les filles, auſquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus laſcif, de plus impudique & de plus propre à la fornication que ces animaux. Les femmes de l'Inde ne ſont

pas tentées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils ſe tiennent cachés. Ils y ſont nuds, & y ſont l'amour avec auſſi peu de préjugés que les chiens.

Pline, S. Jérôme & autres nous ont donné d'après les Anciens des Deſcriptions fabuleuſes de ces animaux laſcifs, comme on en peut juger, en les comparant avec celle-ci. Nous la devons à Tulpius Médecin d'Amſterdam (*a*). Cet Auteur ne parle du Satyre qu'il a vu, que comme d'un animal; il n'eſt occupé qu'à décrire les parties de ſon corps, ſans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite reſſem-

(*a*) Obſervat. Med. Ed. d'Elzev. L. III, C. LVI, p. 270.

blance qu'il reconnoît entre le corps du Satyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal est originairement fait pour sentir & penser comme les nôtres. Les raisons d'analogie sont chez eux beaucoup plus fortes que chez les autres animaux.

Plutarque parle d'un Satyre qui fut pris en dormant & amené à Sylla: la voix de cet animal ressembloit au hannissement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine; ils n'ont pas une seule idée, comme on l'a vu dans le fait rapporté par Conor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a passé comme un songe, ou plutôt,

ſuivant l'expreſſion proverbiale, comme un rêve à la Suiſſe, qui pourroit durer cent ans ſans nous donner une ſeule idée. Cependant ce ſont des hommes & tout le monde en convient. Pourquoi donc les Satyres ne ſeroient-ils que des animaux ? S'ils ont les inſtrumens de la parole bien organiſés, il eſt facile de les inſtruire à parler & à penſer, comme les autres Sauvages : je trouverois plus de difficulté à donner de l'éducation & des idées aux ſourds de naiſſance.

Pour qu'un homme croye n'avoir jamais eu de commencement, il n'y a qu'à le ſéqueſtrer de bonne-heure du commerce des hommes ; rien ne pouvant l'éclairer ſur ſon origine, il croira non-ſeulement n'être point

né, mais même ne jamais finir. Le sourd de Chartres qui voyoit mourir ses semblables, ne savoit pas ce que c'étoit que la mort; car n'en pas avoir une perception *bien distincte*, comme M. de F. en convient, c'est n'en avoir aucune idée. Comment donc se pourroit-il faire qu'un Sauvage qui ne verroit mourir personne, sur-tout de son espece, ne se crût pas immortel?

Lorsqu'un homme sort de son état de bête, & qu'on l'a assez instruit, pour qu'il commence à réfléchir, comme il n'a point pensé durant le cours de sa vie sauvage, toutes les circonstances de cet état sont perdues pour lui, il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance, qui nous paroî-

troit une vraie fable, ſans l'exemple de tous les autres enfans. La naiſſance & la mort, nous paroîtroient également des chimeres, ſans ceux qu'on voit naître & mourir.

Les Sauvages qui ſe ſouviennent de la variété des états par où ils ont paſſé, n'ont été égarés qu'à un certain point; auſſi les trouve-t-on marchant comme les autres hommes ſur les piés ſeulement. Car ceux qui depuis leur origine ont long-tems vécu parmi les bêtes, ne ſe ſouviennent point d'avoir exiſté dans la ſociété d'autres êtres; leur vie ſauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux, qu'un inſtant, comme on l'a déja dit; enfin ils ne peuvent ſe perſuader qu'ils n'avoient pas toujours été tels

qu'ils ſe trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux ſur leur miſere, en leur procurant des ſenſations inconnues, & l'occaſion de ſe replier ſur ces ſenſations.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres Hiſtoires ſemblables. Toute la Hollande, & M. Boerhaave même, a eu le plaiſant ſpectacle d'un enfant laiſſé dans un déſert parmi des chévres; il ſe traînoit & vivoit comme ces animaux; il avoit les mêmes inclinations, le même ſon de voix; la même imbécillité étoit peinte ſur ſa phyſionomie.

Il y a actuellement à Châlons en Champagne une fille ſauvage dont on parle beaucoup à Paris. Mais je laiſſe à d'autres tous ces faits, ils ſe reſſemblent tous, & quand on en a

une fois, pour ainſi dire, la clef, ils ſont auſſi inutiles que nos obſervations de Médecine : & pour ce qui eſt du Perroquet raiſonnable de M. Locke, c'eſt un mauvais Conte qu'un auſſi bon eſprit devoit rejetter.

CONCLUSION.

DE tout ce qui a été dit juſqu'à préſent, il eſt aiſé de conclure avec évidence que nous n'avons pas une ſeule idée innée, & qu'elles ſont toutes le produit des ſenſations corporelles. Pour changer mes premieres preuves en une ſorte de démonſtration plus ſenſible, & mettre cette vérité dans un jour qui la rende à jamais inconteſtable par tout eſprit droit & capable d'impartialité,

j'ai rapporté quelques faits que personne ne révoque en doute, & que le hazard, ou un art admirable ont fournis aux Fontenelle, aux Chefelden, aux Locke, aux Amman, aux Conor, &c. Ces faits, qu'Arnobe (*a*)

(*a*) Faifons, dit Arnobe, *Adverf. Gent.* L. II, un trou en forme de lit, dans la terre ; qu'il foit entouré de murs, couvert d'un toit ; que ce lieu ne foit ni trop chaud ni trop froid ; qu'on n'y entende abfolument aucun bruit : imaginons les moyens de n'y faire entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténébres. Qu'on mette un enfant nouveau né dans ce fouterrain ; que fes fens ne foient frappés d'aucuns objets ; qu'une Nourrice nue, en filence, lui donne fon lait & fes foins. A-t-il befoin d'alimens plus folides, qu'ils lui foient portés par la même femme : qu'ils foient toujours de la même nature, tels que le pain, & l'eau froide, buë dans le creux de la main. Que cet enfant forti de la race de Pluton, ou de Pithagore, quitte enfin fa folitude à l'âge de vingt, trente ou quarante ans ; qu'il paroiffe dans l'affemblée des mortels. Qu'on lui demande, avant qu'il ait appris à penfer & à parler ce qu'il eft lui-même, quel eft fon pere, ce qu'il a fait, ce qu'il a penfé, comment il a été nourri & élevé

a connus par conjecture, & si bien peints, prouvent tous séparément ou

jusqu'à ce tems. Plus stupide qu'une bête, il n'aura pas plus de sentimens que le bois, ou le caillou; il ne connoîtra ni la terre, ni la mer, ni les astres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de sa nourriture ordinaire, ou plutôt faute de connoître tout ce qui peut y suppléer, ne se laissera-t-il pas mourir? Entouré de feu, ou de bêtes venimeuses, ne se jettera-t'il pas au milieu du danger, lui qui ne sçait encore ce que c'est que la crainte? S'il est forcé de parler, par l'impression de tous ces objets nouveaux dont il est frappé, il ne sortira de sa bouche béante que des sons inarticulés, comme plusieurs ont coutume de faire en pareil cas. Demandez-lui, non des idées abstraites & difficiles de Métaphysique, de Morale, ou de Géométrie, mais seulement la plus simple question d'Arithmétique; il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que votre voix puisse signifier quelque chose, ni même si c'est à lui ou à d'autres que vous parlez. Où est donc cette portion immortelle de la Divinité? Où est cette Ame, qui entre dans le corps, si docte & si éclairée, & qui par le secours de l'instruction ne fait que se rappeller les connoissances qu'elle avoit infuses? Est-ce donc-là cet être si raisonnable, & si fort audessus des autres êtres? Hélas! oui, voilà l'homme; il vivroit éternellement séparé de la société, sans acquérir une seule idée. Mais polissons ce dia-

ensemble la vérité de ces proposi-
tions.

1°. Point d'éducation, point d'i-
dées.

2°. Point de sens, point d'idées.

3°. Moins on a de sens, moins on
a d'idées.

Le sourd-muet de naissance, qui a des yeux, a plus d'idées & plus d'avantage pour en acquérir, qu'un sourd-muet & aveugle. Si un homme a perdu tous ces trois sens en venant

mant brut, envoyons ce vieux enfant à l'Ecole, *quantum mutatus ab illo!* l'animal devient homme, & homme docte & prudent. N'est-ce pas ainsi que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet, &c. apprennent les uns à rendre divers services aux hommes, & les autres à parler.

Jusqu'ici Arnobe, que j'ai traduit librement, & en peu de mots. Que cette peinture est admirable dans l'original. C'est un des plus beaux morceaux de l'Antiquité. Mais pour le bien rendre, il faudroit avoir la plume de M. l'Abbé M.

au monde; il ne ſçait ni ce qu'il touche, ni ce qu'il goûte; il jouit de ces ſenſations, ſans les connoître. Mais s'il entend, alors, comme diſoit Amman, ſes yeux ſont dans ſes oreilles, & il aura des idées, dont il connoîtra l'objet, lorſque la vue lui ſera rendue, comme je l'ai expliqué à l'article de Cheſelden. Pour s'inſtruire & pour éviter l'erreur, il faut donc abſolument des ſens, & que l'un ſupplée à l'autre. S'ils ſont tous trompés, l'Ame l'eſt avec eux, comme on l'a déja dit; mais s'ils manquent tous, le moyen de n'être pas un parfait automate, bien au-deſſous par conſéquent de la condition des animaux!

Qu'il me ſoit permis, avant de finir, de faire ici, avec M. de

V... (1) une derniere réflexion fort importante. *Il ne faut pas craindre qu'un sentiment Philosophique puisse jamais nuire à la Religion d'un Pays.* Les opinions des Philosophes peuvent être hardies, & non dangereuses. Hors de la portée du vulgaire, elles *passent par-dessus* presque toutes *les têtes*, & n'entrent que dans des esprits, incapables à la vérité de défendre des Villes, mais trop sages pour les attaquer, pour sonner en quelque sorte le tocsin & ameuter un vil peuple de sectateurs indignes de l'être, trop Philosophes pour troubler l'ordre établi par la fine politique. De-là vient que les opinions qui ont le plus long-tems regné, n'ont jamais influé sur les mœurs,

(1) Lett. Phil. *sur l'Ame.*

n'ont fait aucun tort au grand courant du monde & de la société civile, & enfin n'ont rien dérangé dans les Loix & la Religion d'un Etat.

Je dis plus, c'eſt mal connoître les Philoſophes, que d'accuſer leurs mœurs de ſe reſſentir de la licence de leur eſprit. Les paſſions tranquilles du Philoſophe peuvent bien le porter à la volupté, (eh pourquoi ſe refuſeroit-il aux plaiſirs pour leſquèls ſes ſens ont été faits ?) mais non pas au crime, ni au déſordre. Il n'eſt pas en lui non-ſeulement de faire de mauvaiſes actions, mais même d'en faire de bonnes, pour paroître les avoir faites, comme Velleius le dit de Caton d'Utique (1).

(1) Nunquam rectè fecit, ut facere videretur,

Auſſi ſage dans ſa conduite, que libre dans ſes diſcours, & perſuadé que Dieu n'a point donné la raiſon aux hommes, pour être captivée & ſubordonnée; ſemblable aux Saducéens & aux Eſſeniens, il ne connoît pas de plus beau titre que le ſurnom de Juſte: il voit avec douleur la force des préjugés qui ſubjugue les uns, & le néant des frivolités auſquelles les autres s'abandonnent; les troubles, les orages ſe forment à ſes pieds, rien ne peut altérer ſa tranquillité(1); & comme ſes vertus ſont la juſtice & la vérité, il n'a pas plus à rougir du côté du cœur, que du

ſed quia aliter facere non poterat. L. 2. C. 35.

(1) Et ſi fractus illabitur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
Horat.

côté de l'esprit : enfin modele d'humanité, de probité & de douceur, lui seul suit éxactement la Loi Naturelle qu'il a créée.

„ Voilà le Philosophe, & s'il n'est ainsi fait,
„ Il usurpe ce nom sans en avoir l'effet (3).

Voyez au contraire ceux contre lesquels le bras de Thémis s'est armé dans tous les tems ; ce sont ou des tempéramens ardens, ou des esprits peu éclairés, & toujours ou des superstitieux, ou des ignorans. Ce n'est donc ni *Bayle*, ni *Locke*, ni *Spinosa*, ni tous ces aimables & heureux Philosophes de la fabrique de Montagne, de Saint Evremont, ou de Chaulieu, *qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur Patrie ;*

(1) Destouch. *Le Philos. Mar.*

ce sont pour la plupart des Théologiens qui ayant eu d'abord l'ambition d'être Chefs de Sectes, ont eu bientôt celle d'être Chefs de Partis. Mais que dis-je, & peut-on comparer le Fanatiſme & la Philoſophie ? On ſçait trop qui des deux a armé divers ſujets contre leurs Rois, monſtres que le Fanatiſme plus monſtre qu'eux, a vomis du fond des Cloîtres, & dont l'Hiſtoire n'a pu nous tranſmettre les noms ſans horreur. Cent Traités du Matérialiſme ſont donc beaucoup moins à craindre qu'*un Janséniſte impitoyable, ou qu'un Pontife ambitieux.*

FIN.